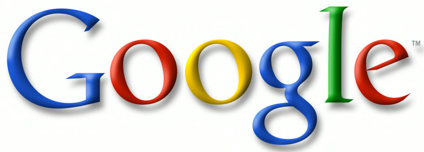




To the University of Michigan
From Philo Parsons Detroit
Dec

ANTIQUITÉS D'HERCULANUM,

GRAVÉES

PAR TH. PIROLI,

ET PUBLIÉES

PAR F. ET P. PIRANESI, FRÈRES.

TOME III.

PEINTURES.

À PARIS,

CHEZ PIRANESI, Frères, place du Tribunat, n.º 1354; LEBLANC, Imprimeur-Libraire, place et maison Abbatiale S.t-Germain-des-Prés, n.º 1121.

AN XIII. = 1805.

PLANCHE I.

(XXVII, t. III de l'Édition royale.)

Ces deux peintures sur fond noir, trouvées ensemble dans les fouilles de Gragnano, paraissent avoir quelque rapport entre elles. Dans la première, on voit une jeune femme assise sur un siége doré, demi-nue, avec une draperie rouge à bordure blanche, tenant d'une main un miroir dont la couleur est d'or, et, de l'autre, arrangeant ses cheveux; le miroir et le soin de la parure semblent désigner Vénus dans cette peinture, comme dans plusieurs monumens antiques. Le personnage qui fait le sujet du second tableau, également demi-nu, assis sur un siége semblable, un bras replié sur la tête, pourrait représenter Vulcain se reposant de ses fatigues. Ses traits rudes, ses cheveux courts et peu soignés, et le rapprochement du premier sujet, semblent le désigner; et si l'on ne remarque pas ici la difformité qui le rend célèbre dans la Mythologie, on doit observer que l'art, qui parle aux yeux, craint, plus que la poésie, de nous offrir des images offensantes : c'est ainsi que dans ce Recueil (*planche X, t. I.*) on peut considérer sans horreur ce Polyphême qui reçoit un message de sa

Galatée. Cependant sans voir, dans ces deux tableaux, des sujets mythologiques, on pourrait y reconnaître deux jeunes mariés; la nouvelle épouse arrangeant ses cheveux au sortir du lit nuptial, et le jeune époux dans une attitude annonçant le calme d'un amour satisfait.

CHAQUE SUJET. — Hauteur, 1 P. 4 p.° — Largeur, 9 p.° 9 lig.



pal. uno ——— Rom.

PLANCHE II.

(XXVIII, t. III de l'Edition royale.)

Le mouvement de cette figure agréablement peinte sur un fond noir, semble désigner une Danseuse comme celles qui font suite dans notre premier volume. Nous les avons considérées comme sujets Dionisyaques, rappelant les mystères de Bacchus ou de Cérès, et ornant avec propriété un lieu destiné au plaisir de la table et aux délassemens. La bandelette qui ceint la tête de cette Danseuse, est un ornement adopté par les suivans de Bacchus; cependant ce pourrait bien n'être ici qu'un ruban, accessoire ordinaire de la coiffure. Ces draperies larges et flottantes, et dont le tissu transparent décèle les formes, tenaient au costume des peuples de l'Asie, dont les Grecs conquérans, et après eux les Romains, adoptèrent les usages voluptueux; on les voit sur-tout souvent employées par les Bacchantes. Nous avons déjà cité les étoffes de cette espèce auxquelles la ville de Tarente avait donné le nom. La draperie de cette figure est jaune; elle l'enveloppe entièrement et laisse seulement la tête découverte, en formant au-dessus une espèce de voile. Tous les plis

vivement agités refluent en arrière; la Danseuse paraît en observer l'effet avec complaisance; le mouvement de ses bras, plein de grâce, mais étudié, semble désigner une Danseuse de profession.

Cette peinture fut trouvée avec les trois suivantes dans les fouilles dc *Civita.*

Hauteur, 1 P. 3 p.° 3 lig. — Largeur, 11 p.° 3 lig.

T. III



PLANCHE III.

(*XXIX, t. III de l'Edition royale.*)

CETTE figure, peinte avec autant d'agrément que la précédente, est encore une Danseuse dans le caractère d'une Bacchante. Elle porte la couronne de lierre; ses cheveux blonds sont dénoués et abandonnés au vent; la vive action de sa tête, renversée sur ses épaules, exprime la fureur sacrée qui saisit les Ménades au cri d'*Evoé*. C'est de ce mouvement que les poètes Grecs ont tiré l'épithète de *Rhiptokephaloi* (jetant ou agitant violemment la tête) qu'ils donnent aux suivans de Bacchus. Son ample draperie d'une couleur incertaine entre le vert et le bleu, d'un tissu tout transparent, est, suivant l'expression des poètes, comme une vapeur fuyante, promenée par les vents, qui laisse entrevoir ses formes brillantes et flexibles; un bras est abandonné le long de son corps; l'autre est étendu, et sa main rassemble avec grâce quelques plis de son vêtement léger.

Hauteur, 1 P. 3 p.° 3 lig. — Largeur, 11 p.° 3 lig.

T. III

Tav. 4



PLANCHE IV.

(XXX, t. III de l'Edition royale.)

La draperie dont cette figure est plutôt voilée que couverte, est couleur d'eau de mer (*thalassina vestis*, selon l'expression de *Lucrèce*). Comme l'onde même, fluide, transparente, elle glisse sur le corps et ne reçoit l'ombre que dans les plis flottans qu'elle dessine en tombant de la main de la danseuse, en voltigeant derrière elle et en formant autour de sa tête une espèce de capuchon. Le mouvement de cette figure est gracieux et tranquille; si ses fonctions sont relatives aux rites de Bacchus, on pourrait voir, dans le coffret d'or qu'elle porte d'une main, l'*acerra* ou cassolette de parfums, qui accompagnait toujours les autres ustensiles des sacrifices. Ses chaussons rouges sont attachés sous le pied avec de larges bandes de même couleur.

Hauteur, 1 P. 3 p.° 3 lig. — Largeur, 11 p.° 3 lig.

T. III



PLANCHE V.

(XXXI, t. III de l'Edition royale.)

Le thyrse orné d'un ruban, et la couronne de pourpre que porte ce personnage, désignent clairement une suivante de Bacchus; une tunique flottante et une écharpe forment son vêtement; elle porte sur la tête une corbeille dorée remplie de feuillages et recouverte d'une draperie. Ces différens attributs rappellent la danse des *Canephores*, prêtresses, portant les offrandes ou les instrumens du sacrifice. Dans ce sens, la bandelette jaune qu'on remarque à l'un des poignets de la figure, est moins un ornement qu'une ligature mystérieuse. On peut, avec raison, rapporter à la danse le mouvement de la plupart des figures bacchiques; la danse prêtait son expression à toutes les cérémonies des mystères (*Lucien, de saltat.*). Cependant, sans voir absolument des Danseuses dans toutes ces charmantes compositions, on peut se rappeler, sur le témoignage d'Athénée (*XIV*, 6, *p.* 629) que les Artistes empruntaient souvent les images de la danse pour donner un développement gracieux à leurs figures. Les ouvrages excellens des anciens en camées, où l'on voit les figures se détacher sur un

fond obscur, sans aucun plan de repos, ont pu faire naître aussi l'idée de peindre, par imitation, des figures détachées sur des fonds d'une couleur unie, et de leur donner un mouvement qui motivât leur situation aérienne.

Hauteur, 1 P. 3 p.° 3 lig. — Largeur, 11 p.° 3 lig.





pal. duc ——— Rom.





PLANCHE VI.

(XXXIV, t. III de l'Edition royale.)

CES quatre Génies et trois de la planche suivante, faisaient partie de la décoration d'une salle découverte à *Civita* en 1749, avec les figures que nous avons données dans le *tome I.er*, sous le *n.° XVII* et suivans, jusqu'au *n.° XXVIII*, et avec les danseurs de corde qu'on trouvera sous le *n.° XIII* de ce volume. Toutes ces figures ont rapport à Bacchus, et désignent un lieu consacré aux plaisirs de la table; leur réunion favorise leur explication mutuelle. Plusieurs de ces Génies semblent représenter ceux qui servaient dans les festins; le premier, portant un vase dont il verse la liqueur dans une patère, fait l'office d'échanson (*pocillator*) particulièrement confié aux enfans. Le second porte sur l'épaule un grand vase cylindrique à une seule anse (peut-être le vase dit *cotyla*), et soutient de la main droite une grande patère qu'il appuie avec grâce sur sa cuisse. Le troisième porte sur ses épaules un chevreau peint avec beaucoup de vérité, animal consacré à Bacchus, et faisant peut-être allusion aux danses pétulantes de ses suivans. Le quatrième, enfin, tient un vase cylindrique en

forme de petite tour, et dans lequel on pourrait reconnaître celui dit *pyrgus*, où l'on agitait les dés qui nommaient le roi du festin. La forme de ce dernier instrument n'est cependant pas très-bien déterminée, et l'on pourrait encore y voir, avec quelques Antiquaires, une lanterne, un verre presque de la forme ordinaire des modernes, ou, enfin, une petite *cista* ou corbeille mystique.

Diamètre, 1 P. 8 p.°


pal. uno ——— Rom

PLANCHE VII.

(XXXV, t. III de l'Edition royale.)

Ces Génies, comme les précédens, font allusion aux cérémonies ou aux plaisirs bacchiques. Le premier, portant le thyrse, le *tympanum* entouré de sonnettes, et une corbeille sacrée sur la tête, exécute une danse. Le second porte un vase à deux anses, dont la forme semble annoncer le *cypellon*; vase dont on faisait usage à la fin du repas, et plus grand que celui dit simplement *poculum.* Le troisième Génie est prêt à verser le liquide de son petit vase (*hydria*) dans une coupe hémisphérique (*ciborium* ou *hemitomum*) et paraît faire le mélange de l'eau ou des parfums avec le vin, fonction confiée aux enfans. Le quatrième, portant sur la tête une conque et tenant un sceptre, emblêmes de la domination de Vénus, paraît faire allusion au *coup de Vénus*, célèbre dans le jeu de dés, qui désignait le roi ou la reine du festin. Ce coup heureux, dit *jactus basilicus*, consistait à amener les trois six ou à présenter trois points différens. On doit remarquer que ce dernier Génie n'ayant pas été trouvé avec les sept précédens, cette circonstance peut rendre raison d'une analogie moins frappante avec les premiers.

Diamètre, 10 p.° 8 lig.



pal. uno ——— Rom.

PLANCHE VIII.

(XXXVII, t. III de l'Edition royale.)

Cette peinture curieuse et d'un bon coloris, représente un Bacchus contemplant en riant un Satyre renversé par terre, et auquel il verse sa liqueur enivrante. Le Satyre, pressé sous le pied du Dieu, faisant un vain effort pour se lever, et laissant échapper le vin de sa coupe, offre l'image de l'abrutissement causé par l'ivresse. Bacchus est couronné de fleurs et de pampres; son front est ceint du bandeau ou diadême dont il inventa l'usage; le jeu des rubans qui attachent la couronne, produit ici deux espèces de cornes qu'on a cru indiquées mystérieusement; Bacchus se représentait quelques fois avec des cornes, et, suivant Diodore *(III*, 64 *et IV*, 4.) cet attribut rappelait que, le premier, il avait employé les bœufs à labourer la terre. Le Dieu porte la nébride, une longue draperie qui le laisse entièrement nu, et les brodequins formés de la peau d'un animal, dont la tête est figurée au devant de la jambe. Son vase en forme de corne (*rhyton*) se termine en trois pointes destinées peut-être à servir de pied. Le fond du tableau représente un vaste jardin planté d'arbres, d'où

pendent des pampres en festons. Sur un piédestal rustique, on remarque le redoutable gardien des jardins, armé, comme le peint Horace, pour faire peur aux voleurs et aux oiseaux. (*Vide L. I. sat.* 8.)

La frise qui est au bas de la *planche IX*, représente trois figures grotesques de Pygmées, avec leurs habitations. L'un de ces êtres fabuleux poursuit une grue, insolente ennemie qui menace sa maison.

Hauteur, 1 P. 6 p.° — Largeur, 1 P. 2 p.° 8 lig.



pal. uno Rom.



PLANCHE IX.

(XXXIX, t. III de l'Edition royale.)

Une Victoire aîlée érige un trophée en présence d'un héros. Ce trophée rappelle ceux qu'on érigeait, dans les temps les plus reculés, avec les dépouilles des vaincus. Long-temps un respect religieux pour le malheur, défendit d'élever un monument plus durable. (*Diod. XIII*, 24). Les Thébains furent accusés devant la redoutable assemblée des Amphictyons, pour avoir consacré, par un trophée en bronze, leur victoire sur les Lacédémoniens. (*Cicero*, *de Inv. II*, 23). *Domitius Ænobarbus* et *Fabius Maximus* qui, les premiers, élevèrent à Rome des tours pour y suspendre les dépouilles des ennemis vaincus, n'obtinrent point les éloges de leurs concitoyens (*Florus III*, 2). Cependant l'orgueil prévalut sur l'humanité; ces trophées en marbre représentant les anciens trophées tels que ceux dits de Marius au Capitole, ces arcs de triomphe, ces colonnes rostrales qui décoraient le *forum*, sont encore de nos jours les fastes de la puissance romaine. Ici la Victoire a dans sa main un marteau pour attacher les armes au tronc, comme on la voit sur les médailles d'Agathocles. Le

simulacre du trophée est composé d'une armure complète. On y remarque le casque armé de deux cornes avec les deux parties qui couvraieut les joues (*bucculæ*) et la mentonnière; les bras avec les deux mains ont été pris pour des brassards et des gantelets ; mais il est évident, par leur dimension plus petite, que ce ne sont que des bras sculptés en bois, et attachés au tronc du trophée pour y passer des armes et la cuirasse, proprement dite *thorax*, garnie de la saie. La multiplicité des boucliers et des autres armes annonce une victoire signalée. Les cornes, qui font partie des casques, sont, dans les médailles, l'emblême de la force et de la valeur : ici on peut les considérer comme la représentation fidelle d'une armure usitée chez plusieurs nations ; on les rencontre également dans les monumens étrusques. L'un des casques est surmonté d'un panache élevé (*cristæ*). Le héros est couronné de feuillages ; il porte l'égide et la cuirasse, proprement dite *lorica*, avec la saie, la chlamyde, le baudrier (*parazonium*) et les brodequins de peau avec des mascarons. Il tient d'une main une longue lance et attache un étendard au trophée. Cette peinture fut trouvée dans les fouilles de *Civita*.

SUJET PRINCIPAL. — Hauteur, 1 P. 5 p.°. — Largeur, 1 P. 5 p.°

T. III

Tav. 10



pal. uno ——— Rom.

PLANCHE X.

(XL, t. III de l'Edition royale.)

On reçonnaît facilement le sujet de ce tableau, l'introduction du fameux Cheval de bois dans les murs de Troyes. On voit déjà paraître une partie du colosse, la tête ornée d'une espèce de crète qui prend la place de la crinière. Il est monté sur un plateau auquel s'attachent les cordes que tire une foule religieuse. Les masques et le costume succinct de quelques personnages, semblent indiquer les réjouissances des Bacchanales ou celles des fêtes de Cybèle, très-souvent confondues, et célébrées à cette occasion extraordinaire par les Troyens égarés. Au pied des murs s'avance une procession de personnages vêtus d'habits longs, voilés et tenant des rameaux. Sur le troisième plan, on voit en marche une autre file portant des torches allumées en signe d'allégresse; trois personnages expriment la joie publique par leur danse; des bandes de pourpre sont suspendues en festons aux crénaux des murailles. La fatale machine s'avance lentement, renfermant dans son sein l'épouvante et la mort. Déjà paraît sur un lieu élevé la coupable Hélène, le sein découvert, et secouant une





pal. uno ———————— Rom

PLANCHE XI.

(XLI, t. III de l'Edition royale.)

Douze morceaux de peinture antique faisant le sujet de diverses planches de l'édition royale, donnent, comme ceux que nous avons sous les yeux, l'idée de ces portiques d'un *forum*, où s'exerçaient également les arts libéraux et mécaniques : on peut y distinguer une école de jeunes filles, rappelant celle où le décemvir *Appius* devint épris de *Virginie* en la voyant lire sous un portique; un marchand de souliers, un écrivain public ou un dessinateur devant une statue équestre; un marchand d'effets à l'usage du sexe; une boutique de comestibles, une autre de potions chaudes, et autres sujets semblables. Ces sujets, d'une exécution médiocre, offrent peu de variété dans le style ou la composition, et nous en donnons une idée suffisante dans les deux que nous réunissons ici. Le premier portique représente une école; le personnage debout ayant une barbe, vêtu d'un simple manteau, est le philosophe ou le grammairien qui donne ses leçons; des jeunes gens assis ou debout sont appliqués à la lecture; l'un des écoliers, dépouillé de ses habits, portés par deux jeunes gens, subit une correction

à coups de verges (*catomum*) ; punition plus en usage chez les Grecs que chez les Romains. Le second portique peut représenter une boutique où l'on voit un marchand d'étoffes en présenter à des femmes assises, tandis que d'autres femmes paraissent entrer aussi pour faire des emplettes.

Toutes ces peintures furent trouvées dans les fouilles de *Civita*.

CHAQUE SUJET. — Hauteur, 1 P. 5 p.° 3 lig. — Largeur, 2 P. 2 p.°



pal. uno ——————————— *Rom*



PLANCHE XII.

(XLVII, t. III de l'Edition royale.)

CETTE belle figure d'Hercule représente le héros portant le terrible sanglier d'Erimanthe, en accomplissement de l'un des douze travaux qui lui étaient imposés par Eurysthée. Le roi de Mycènes, représenté jeune et sans barbe, effrayé à la vue de cet objet affreux, se réfugie dans un tonneau d'airain enfoncé dans la terre, tel que ceux où les anciens conservaient le vin ou le bled. Diodore (*IV*, 12) rapporte qu'Hercule prit et porta ainsi le sanglier vivant : on ne distingue point si le peintre s'est conformé à cette circonstance. Eurysthée, né deux mois avant le fils de Jupiter, devrait, comme lui, se montrer barbu ; cette marque de virilité peut être refusée, avec intention, au lâche favori de Junon, qui n'osait pas même soutenir les regards du héros.

Cette peinture fut trouvée à Portici en 1761. La frise qui représente de jolis vases, n'a aucun rapport avec le sujet.

SUJET PRINCIPAL. — Hauteur, 1 P. 4 p.° 10 lig. — Larg. 1 P. 3 p.° 7 lig.

T. III

Tav. 43







pal. uno ——— Rom







PLANCHE XIII.

(XXXIII, t. III de l'Edition royale.)

CES Danseurs de corde faisaient partie de la décoration d'un lieu consacré à Bacchus, comme nous l'avons annoncé au *n.o VI* de ce volume. Le peintre, en les représentant sous la figure de Faunes, offre un emblême qui est d'accord avec l'intention de toute la décoration. Il peut faire aussi allusion à l'agilité surprenante de ces baladins célèbres chez les Romains, et dont les nôtres approchent à peine. Chacun de ces Faunes porte une coiffure étrangère à son caractère particulier, et qui paraît appartenir ici au Danseur comme une sorte de défense pour la tête dans les accidens : en effet, le danger de ces exercices extravagans ne fut que trop prouvé par de funestes expériences. L'Empereur Marc-Aurèle ordonna même, pour les prévenir, qu'on fît tendre des matelas sous les cordes, et dans la suite on imagina, avec plus de prévoyance encore, d'y substituer des filets ; c'est une précaution que l'humanité a négligée parmi nous, et que la disposition de nos théâtres permettrait d'employer sans nuire à l'illusion qui excite si vivement notre curiosité

pour les dangers dont nous sommes exempts. Ces Danseurs sont remarquables par l'énergie du dessin et par la vivacité, l'adresse ou la force de leur action.

Le câdre de chaque figure a environ 7 p.° 6 lig. de haut, sur 6 p.° 6 lig. de larg.

PLANCHE XIV.

(I et VIII, t. IV de l'Edition royale.)

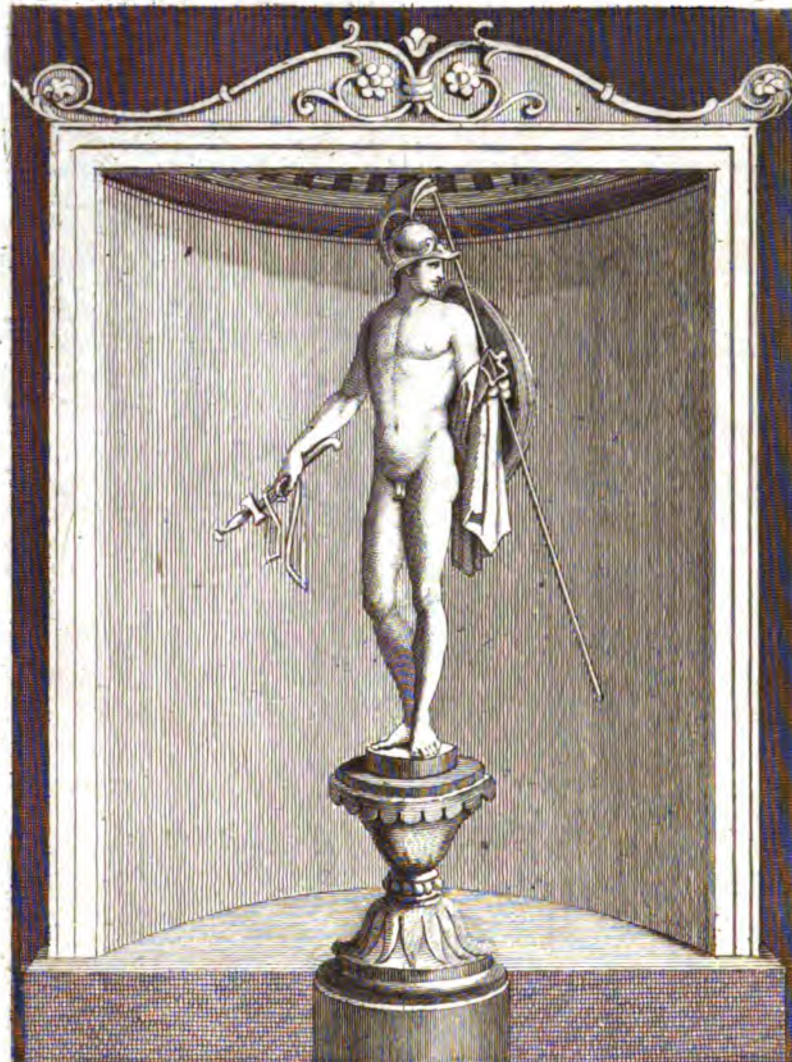
JUPITER est porté sur les nuages avec ses attributs. La tête couronnée de branches de chêne, il tient le sceptre d'une main; l'autre est armée de la foudre. L'aigle s'élève sur un groupe de nuages; l'arc céleste paraît en signe de courroux : « Jupiter, dit Homère (*Ill. XVII*) déploye la rougissante Iris devant les hommes, signal de guerre et de tempête ». Chez les anciens poètes, Iris est toujours une messagère funeste; mais Cupidon retient le bras vengeur, il semble désigner le sceptre, symbole d'une domination plus douce. Le maître des Dieux va céder, et déjà la bonté vient adoucir ses traits sévères. Cette peinture ingénieuse fut trouvée, ainsi que la suivante, dans les premières fouilles de Portici.

L'usage qu'avaient les anciens de décorer l'intérieur de leurs appartemens, de peintures voluptueuses, peut rendre raison du sujet de ce second tableau, à défaut d'indices suffisans pour le déterminer : la couronne de lierre que porte le jeune homme ne suffit pas pour faire reconnaître, dans ce groupe, Bacchus et Ariadne; ce sont plutôt deux amans ou deux nouveaux époux au lit nuptial, et

la couronne est un ornement du festin qui a précédé. La présence du personnage qui touche de la lyre, celle d'un autre personnage presque effacé, semblent rappeler la dissolution introduite dans les mœurs par les abus du culte de Bacchus : cependant, à considérer que les anciens rapprochaient souvent dans leurs représentations des sujets censés éloignés, on pourrait penser que la musicienne (*citharistria*) est supposée à la porte de l'appartement, chantant l'épithalame, suivant l'usage antique. La faiblesse des teintes, à défaut de plans très-bien sentis, éloigne cette figure, et rien ne peut la désigner pour celle d'Apollon, qui chanta l'hymne nuptial aux noces de Bacchus et d'Ariadne.

1er. Sujet. — Hauteur, 1 P. 10 lig. — Largeur, 2 P. 8 lig.

2e Sujet. — Hauteur, 1 P. 4 p.° 5 lig. — Largeur, 2 P. 2 p.° 6 lig.



pal. uno —— *Rom.*

PLANCHE XV.

(II, t. IV de l'Edition royale.)

Le champ de cette peinture est rouge; la niche, proprement dite *ædicula*, avec la corniche ornée d'arabesques, est peinte d'un jaune clair; le socle sur lequel elle pose imite un marbre veiné; le piédestal cylindrique et l'autel qui porte la statue, sont de couleur d'or; la statue, peinte à l'imitation du marbre, représente le dieu Mars nu, imberbe, comme dans la belle statue du palais *Ludovisi*, avec le casque en tête, le bouclier et la lance. Homère et Ovide le représentent avec ces mêmes armes; ici il porte de plus une épée garnie du baudrier (*balteus*). On le retrouve avec tous ces attributs sur quelques médailles et dans d'autres monumens.

Hauteur, 2 P. 1 p.° — Largeur, 1 P. 5 p.° 6 lig.

PLANCHE XVI.

(*III, t. II de l'Edition royale.*)

CETTE *Vénus*, portée sur les flots, rappelle la fable de sa naissance, et telle, sans doute, elle parut portée sur une conque, alors que Zéphyre, de son souffle propice, la poussa vers Cythère. Deux cercles d'or aux poignets, deux autres au bas des jambes, un voile étroit sur la tête laissant échapper les boucles flottantes de sa chevelure; voilà toute sa parure: rien ne dérobe aux yeux le charme de cette attitude où règnent la grâce et l'abandon. Vénus est légèrement appuyée sur le coude; la longue draperie, qui lui sert de tapis jusqu'aux pieds, est d'une couleur changeante, entre le jaune doré et le vert foncé; formant un tour à son bras droit, et retenu par l'extrémité dans ses doigts délicats, le léger tissu s'élève en arc, enflé par l'air, comme une voile qui dirige la conque sur les flots. Dans la main droite de la Déesse, on remarque un éventail qui emprunte sa forme à une feuille d'eau, et sa couleur à la rose. Un Dauphin se joue dans l'onde, et Cupidon, qu'on voit paraître les aîles étendues derrière la conque, semble aider sa marche. Les monumens antiques où l'on voit Vénus

représentée avec la conque, sont très-rares : le plus remarquable est un marbre du palais *Mattei* à Rome, représentant deux tritons élevant une conque, où repose Vénus. C'est ainsi que la représente Lucien dans le dialogue de *Zephyrus* et de *Notus*. Les coquilles ont été consacrées à Vénus; et Plaute fait allusion à cet usage, en recommandant, assez plaisamment, deux jeunes filles à la Déesse (*Rud. III*, 3, 43). Tibulle invoque Cypris traînée dans sa conque (*III. Ell. III*, 34); les poètes qui l'ont suivi ont adopté la même figure. Cette peinture, trouvée à *Civita*, faisait partie de la vue d'un petit jardin, circonstance qui rappelle encore que les jardins étaient sous la protection de la reine des Amours, et que son image y était consacrée.

Hauteur, 1 P. 9 p.° 10 lig. — Largeur, 2 P. 6 p.°

T. III

Tav. 27



PLANCHE XVII.

(*V, t. IV de l'Edition royale.*)

On reconnaît, dans ce tableau, Hercule étouffant de ses bras vigoureux le lion redoutable de la forêt de Némée. Ses cheveux sont bruns et sa carnation bronzée ; mais ses traits annoncent la jeunesse. Quoique cette circonstance puisse s'appliquer à l'aventure du lion Cithéronien, il est cependant plus vraisemblable que le sujet de cette peinture est la victoire d'Hercule sur le lion Néméen. Le monstre était invulnérable, et le fils de Jupiter abandonna ses armes pour l'étouffer dans ses bras : cette particularité est exprimée dans la peinture par le groupe des armes du Héros, jetées à terre. Plusieurs médailles et pierres gravées qui représentent Hercule étouffant le lion, nous l'offrent nu et imberbe, tel qu'on le voit ici. Des arbres et des rochers où l'on remarque une caverne, forment le fond du tableau; sa dégradation permet peu de distinguer quelle est l'espèce de draperie groupée sur le premier plan, avec la massue, l'arc et le carquois rempli de flèches.

Hauteur, 1 P. 7 p.° 8 lig. — Largeur, 2 P. 4 p.° 5 lig.

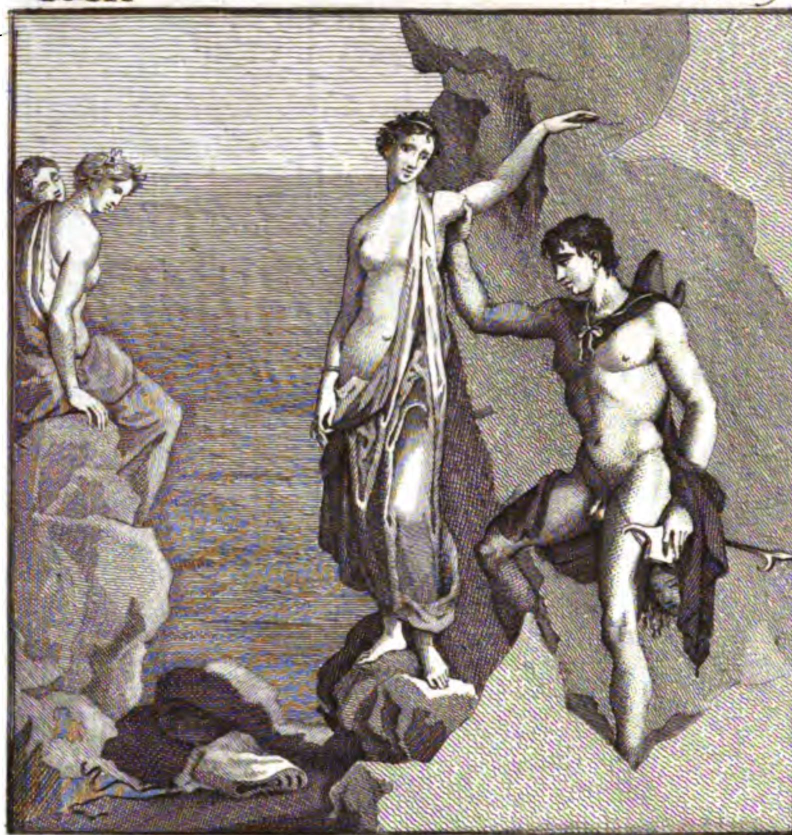
PLANCHE XVIII.

(*VI, t. IV de l'Edition royale.*)

CETTE peinture, trouvée dans les fouilles de *Portici*, se fait admirer par l'esprit de la composition et l'agrément de l'exécution; elle représente l'aventure d'*Hylas*. Le favori d'*Hercule* s'en vint puiser de l'eau à la source du fleuve Ascagne en Mysie; les Nymphes de la fontaine, éprises de la beauté du jeune garçon, le saisirent et l'enlevèrent. Théocrite a conservé les noms de ces Nymphes téméraires (*Id. XIII*, *v.* 45) : *Eunica*, *Malis* et *Nycheia*, dont le regard brille comme le printemps. Hercule, désolé, courut tout le bois en criant Hylas ! mais en vain; Hylas ne reparut point : de-là le proverbe grec, *crier Hylas*. Hercule, occupé à chercher son favori, fut laissé par les Argonautes qu'il accompagnait dans leur expédition. Depuis les habitans firent tous les ans un sacrifice à la fontaine; le prêtre criait trois fois Hylas, et l'écho lui répondait. La Nymphe accroupie, qui saisit le jeune homme par les cheveux, est d'un dessin élégant et gracieux; ses compagnes semblent, en la regardant, prendre ses avis pour ne point laisser échapper le beau garçon, qui étend en vain les bras comme pour se sauver à

la nage. Le fond du tableau est occupé par une épaisse forêt; l'altération qu'il a subie empêche de reconnaître une figure éloignée de la scène, et qu'à sa forte proportion on peut imaginer être le héros *Cius*, qui seul entendit les cris d'Hylas, qui apporta la nouvelle de sa perte à Hercule, et qui, abandonné comme lui par les Argonautes, devint le fondateur de la ville de Cios en Mysie.

Hauteur, 1 P. 6 p.° — Largeur, 2 P. 11 p.° 3 lig.



pal. uno ——————— *Rom.*



PLANCHE XIX.

(VII, t. IV de l'Edition royale.)

Il est à regretter que cette peinture, trouvée à *Civita*, en 1761, ait souffert de grandes altérations. La belle pose des figures, et sur-tout l'excellence du coloris et l'extrême délicatesse avec laquelle les nus sont traités, en font un morceau très-précieux. Le fond représente la mer et des rochers; de l'un d'eux on voit descendre Andromède, fille de l'orgueilleuse Cassiope, qui excita le courroux de Neptune en se vantant d'être plus belle que les Néréides. Le vaillant Persée vient de délivrer la princesse du monstre horrible auquel elle était exposée. Elle est à demi-couverte d'une longue draperie d'un bleu très-clair, arrêtée sur son épaule gauche; ses deux bras nus, son sein, une partie de son corps et ses pieds, annoncent, dans leurs formes délicates et légères, la plus tendre jeunesse; un bracelet d'or est à son bras droit; son bras gauche élevé est soutenu par la main du Héros; l'expression de sa tête est languissante, et son regard fixé sur son libérateur; ses cheveux blonds sont retenus sur sa tête par un ruban. Une carnation plus mâle anime les formes robustes, mais élégantes, du fils de Danaé; son air

calme et sévère annonce un Héros victorieux; toute son attention paraît employée à soutenir la princesse et à la garantir des écueils. Il a, pour tout vêtement, la chlamyde agraffée sur la poitrine et retombant par derrière : il est difficile de distinguer l'objet attaché sur son dos par un cordon; on peut, cependant, supposer que c'est le casque de Pluton, qui rendait invisibles ceux qui le portaient sur la tête, et à l'aide duquel Persée put s'approcher des Gorgones. De la main gauche, le Héros tient l'arme dite *harpé* de sa forme recourbée, et qui ressemble assez ici à une petite hallebarde; à son côté gauche, et comme cachée sous sa draperie, on voit suspendue la tête redoutable de la Gorgone, qui pétrifiait ceux qui la regardaient, et dont le secours l'a servi contre le monstre. La dégradation de la peinture ne permet pas de voir les pieds de Persée, garnis, sans doute comme ceux de Mercure, de la chaussure aîlée, ni le monstre qu'il a vaincu. Sur le rivage est un objet peu visible, et que des cordons peuvent faire soupçonner pour être le sac où Persée portait la tête de Méduse, suivant Hésiode. (*Scut. v.* 220 *et suiv.*) Deux Nymphes assises sur un rocher, et dont l'une, couronnée de roseaux, se montre de profil, paraissent prendre intérêt à la scène.

SUJET PRINCIPAL. — Hauteur, 1 P. 1 p.° 8 lig. — Largeur, 1 P. 10 lig.



pal. uno ——— *Rom.*

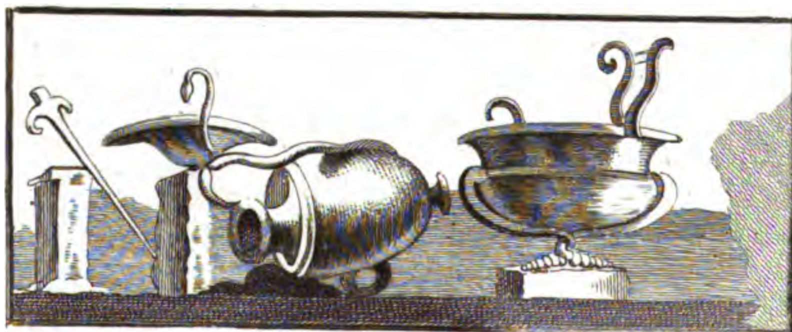


PLANCHE XX.

(XXI, t. IV de l'Edition royale.)

A l'ombre d'un grand arbre et sur un bloc de pierre, repose un jeune homme appuyé sur le bras gauche, et tenant le bras droit replié sur la tête; il porte une espèce de bonnet sans bord (*pileus*) ; la chlamyde rouge qui le laisse entièrement nu, les brodequins bleus qui forment sa chaussure, appartiennent à l'habit de chasse (*Oppianus I,* 109 *et Nemesianus, Cyneg. v.* 90); la lance et le chien vigilant désignent sur-tout un chasseur, et peuvent faire reconnaître dans celui-ci le bel Endymion endormi, comme on le voit dans le bas-relief du Capitole. Nous avons déjà parlé de ce célèbre favori de Sélène au *n.o XXXIV* de notre second volume.

La planche inférieure représente quelques vases d'airain; l'instrument dressé contre le petit autel, est le *colum* dont on se servait pour mêler la neige avec le vin.

SUJET PRINCIPAL. — Hauteur, 1 P. — Largeur, 1 P. 1 p.° 8 lig.



pal. uno ——— Rom.

PLANCHE XXI.

(XXIV, t. IV de l'Edition royale.)

CETTE Danseuse paraît désignée, par le disque couleur d'argent qu'elle soutient de la main gauche, pour être une *Cernophore*. Le mouvement forcé de la jambe droite paraît convenir à la danse décrite par Pollux sous le nom de *bibasis* (*IV*, 102); c'était une danse lacédémonienne où l'on devait, dans des sauts vifs et pressés, battre du talon les formes que découvre notre Danseuse. C'est encore dans l'attitude où elle se présente, que le scoliaste d'Aristophane (*in Vesp.* 1483) peint une femme exécutant une autre sorte de danse, dite l'*eclactisma ;* mais, dans cette danse, l'effort demandait plus de souplesse, le talon devait frapper l'épaule (*Poll. ibid.*) Notre personnage rappelle encore les courtisannes admises dans les fêtes voluptueuses; un voile léger et transparent, d'une couleur incertaine, entre le bleu et le blanc, retenu d'un côté sur son bras, de l'autre, soutenu par les doigts de sa main droite étendue avec grâce, cache à peine quelques-uns de ses charmes. Les plis qui refluent à l'extrémité de la draperie indiquent la vivacité du mouvement, et s'ils menacent de venir cacher quelques beautés, ce sera pour en découvrir de nouvelles. Cette peinture fut trouvée à *Civita*, en 1761.

Hauteur, 1 P. 10 p.° 6 lig. — Largeur, 1 P. 5 p.° 6 lig.

PLANCHE XXII.

(XXVIII, t. IV de l'Edition royale.)

DANS le volume précédent, nous avons eu occasion de parler de l'infortune d'Ariadne; cette peinture semble nous offrir son apothéose : « Montons ensemble au ciel, dit Bacchus; tu partages ma couche, partage aussi mes titres; ne sois plus Ariadne; sois *Libera* ». (OVID. *Fast. III*, 510.) C'est, en effet, sous ce nom qu'Ariadne était adorée chez les Romains; elle porte ici sur ses cheveux blonds une coiffe ou *mitra* relevée sur le devant en forme de diadême, qui se retrouve dans les médailles de *Libera;* parée de pendans en forme de poire, de bracelets et d'une chaîne d'or, une main unie à celle de Bacchus, un bras levé au-dessus de sa tête, elle soutient entre ses doigts la draperie dont les plis, vivement agités par l'air, forment une ceinture et un voile qui couvre la partie inférieure de son corps, ne laissant à découvert que ses pieds dont le cothurne ou la chaussure est blanche. Cette figure est d'une légèreté charmante et semble monter comme une vapeur. Celle de Bacchus paraît moins heureuse; les cheveux déliés et couronnés de lierre, il porte le thyrse sur l'épaule; une peau passe en

écharpe sur sa poitrine; sa draperie ondoyante est d'une couleur changeante, entre le vert et le jaune; ses traits et ses regards expriment le contentement; ceux d'Ariadne, la crainte et l'émotion.

Cette peinture intéressante fut trouvée dans les fouilles de *Gragnano*, en 1761.

Hauteur, 1 P. 10 p.° 6 lig. — Largeur, 1 P. 5 p.° 6 lig.

T. III Tav. 23





pal. uno —————— *Rom.*

PLANCHE XXIII.

(XXXI, t. IV de l'Édition royale.)

La planche qui précède celle-ci dans l'édition originale, représente deux personnages dans une attitude semblable à celle du jeune homme assis, et avec les mêmes attributs ; on a cru les reconnaître tous les trois pour les *Cabires.* Ces Divinités, souvent confondues avec les Curètes et les Corybantes, ont une origine fort obscure; elles étaient sur-tout célèbres par les mystères de leur culte, et ces mystères paraissent avoir eu beaucoup de relation avec ceux de Cérès et de Bacchus. Bacchus lui-même ou Dionysus a été mis au nombre des Cabires. *(Nonnus, Dionys. XIV,* 19.) Plusieurs auteurs font les Cabires fils de *Vulcain* et de la nymphe *Cabira;* d'après cette origine, ils sont considérés comme les protecteurs des arts mécaniques ; quelques Antiquaires leur donnent le marteau pour attribut distinctif; mais l'auteur cité nous offre un rapprochement avec notre peinture, en nous peignant un Cabire « élevant l'haste lemnienne (ou de Lemnos) fabriquée sur l'enclume de son père ». *(Non. XXIX.)* Le bonnet, la lance et la nudité peuvent donc, d'après plusieurs autorités, faire reconnaître les Cabires : c'est ainsi que Fabretti les a désignées dans

trois personnages de la colonne Trajane (*Col. Traj. pag.* 75 *et suiv.*) Le disque ou l'écu (*scutum*) comme on le voit ici, convient encore à ces Divinités; ils s'en servaient dans leurs danses, selon le même Nonnus (*Dionys. XIII.*) Denis d'Halicarnasse leur attribue aussi l'invention d'une danse armée qui, comme la pyrrhique, s'exécutait avec la lance et le bouclier. Quoi qu'il en soit, ces Divinités, confondues aussi quelquefois avec les Pénates, dont Enée introduisit le culte en Italie, étaient encore honorées comme protectrices de la maison; c'est peut-être ce que désigne ici l'attitude de la figure assise dans un repos parfait sur le socle ou soubassement d'un édifice. Cette peinture et les deux semblables furent trouvées ensemble à *Gragnano*, avec la figure de femme comprise dans cette même planche : la similitude de la pose pourrait faire soupçonner qu'elle a quelque rapport avec les autres. La couronne de lierre ou d'autres feuilles; le *tympanum* avec une image sacrée, désignent particulièrement une Bacchante ou une initiée; mais le rapport des Corybantes et des Cabires avec Bacchus, ainsi que nous l'avons observé; la confusion de leurs mystères et de ceux de Cybèle, leur patronne, avec les orgies dionysiaques, peuvent donner raison de cette réunion.

Chaque Sujet. — Hauteur, 1 P. 10 p.° 4 lig. — Largeur, 1 P. 2 p.° 6 lig.



pal. uno ———————— Rom.



PLANCHE XXIV.

(XXXII, t. IV de l'Edition royale.)

Une Bacchante semble se défendre, dans cette peinture, contre la violence d'un jeune homme; c'est ainsi qu'Euripide peint les Bacchantes, armées du thyrse, frappant ceux qui voulaient les saisir pour les conduire à Penthée. (*Bacch. v.* 761.) Le même poète nous apprend qu'au milieu de l'agitation et de la fureur des orgies, elles savaient conserver leur honneur. Dans leur origine, sans doute, les mystères avaient quelque chose d'assez auguste pour contenir la frénésie dans les bornes de la pudeur; mais la licence est la fille de l'ivresse, et la religion servit bientôt de voile à la dissolution la plus effrénée. Lycophron désigne une femme perdue sous le nom de *Bassara*, une Bacchante. (*V.* 143, 711 *et* 1393). Les orgies interdites à Rome par un décret du Sénat, et célébrées avec tant d'impudeur sous les Empereurs, témoignent peu en faveur de la retenue des initiées. Cette Bacchante rappelle, par son mouvement et par le jeu de sa draperie, la Danseuse du *n.° XXI.* L'action du jeune homme indique aussi la danse, et l'on peut voir, dans ce groupe, une action simulée par des personnages

bachiques. Cette peinture sur un fond jaune, trouvée dans les fouilles de *Civita*, a souffert quelque altération; elle est d'un très-bon coloris; la Bacchante est peinte sur-tout avec beaucoup de délicatesse.

Dans le second tableau (*pl. IV, t. IV de l'édit. roy.*) on voit une joueuse de cithare, peinte capricieusement sur un fond obscur; sa draperie légère, d'une couleur changeante, entre le vert et le rouge, voltige agitée par l'air; à demi-nue, les cheveux épars et couronnés de lierre, elle touche avec délicatesse les cordes de l'instrument, et rappelle, suivant des observations précédentes, les courtisannes admises dans les fêtes.

1.er Sujet. — Hauteur, 1 P. 3 p.° 9 lig. — Larg. 1 P. 4 p.° 4 lig.
2.e Sujet. — Hauteur, 6 p.° 7 lig. — Larg. 1 P. 4 p.° 4 lig.



pal. uno ———————— *Rom.*



PLANCHE XXV.

(XXXIII, t. IV de l'Edition royale.)

L'HABILLEMENT et les masques désignent ces trois figures pour des personnages comiques. Pline fait mention d'un peintre qui se rendait célèbre par des tableaux de ce genre, *Caladès* ou *Calacès*. Dans cette scène, on voit un esclave ou valet faisant un geste injurieux à deux femmes; son vêtement désigne sa condition et son caractère; il est composé d'un manteau jaune, d'un habit court de même couleur, avec des rayes blanches en travers, et d'un petit corset blanc (*somation*) que Pollux donne aux histrions (*II*, 235). Le geste de ce valet désignait, chez les Romains et chez les Grecs, le même genre de moquerie qu'il exprime parmi nous. Des deux femmes, la plus jeune, celle qui se cache une partie de la figure avec la main, porte une tunique bleue et un manteau blanc. L'autre femme, qui fait un rôle de nourrice et peut-être un rôle moins honnête, porte une pièce blanche sur la poitrine; la coiffe et le reste de l'habillement est rouge, couleur appartenant, selon Pollux (*IV*, 120) à une profession qu'on ne peut mieux désigner qu'en taisant son

nom. Les trois masques de la frise sont des masques tragiques; celui du milieu, orné de pendans et colorié avec délicatesse, paraît destiné à un rôle de femme.

SUJET PRINCIPAL. — Hauteur, 1 P. 4 p.° 4 lig. — Largeur, 1 P. 3 p.° 4 lig.



pal. uno ——— Rom.



PLANCHE XXVI.

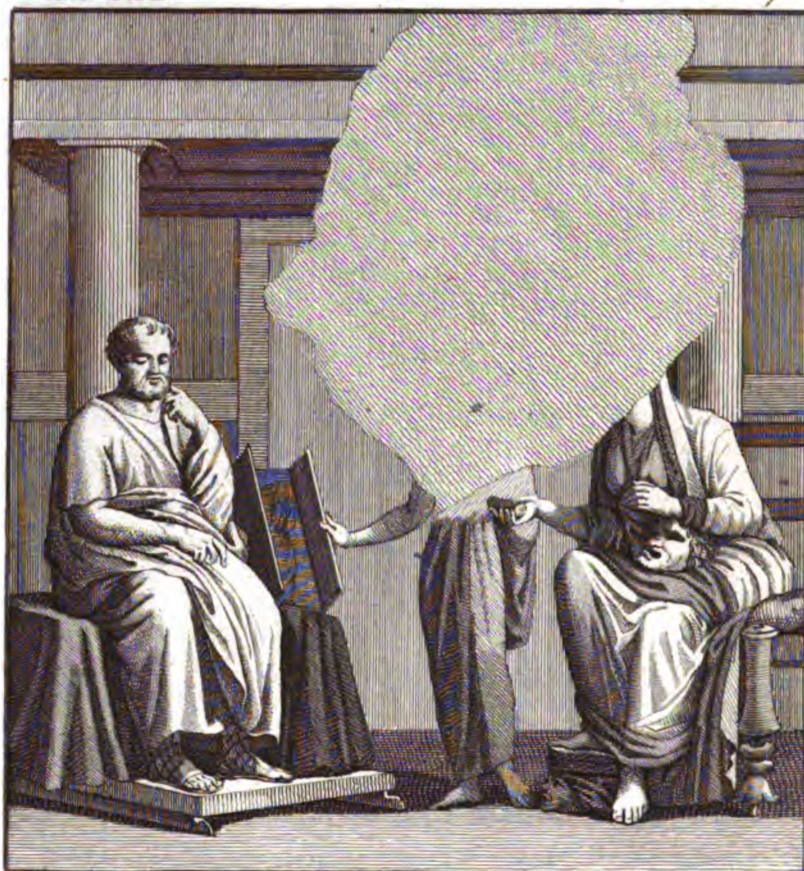
(XXXIV, t. IV de l'Edition royale.)

CETTE peinture, trouvée avec la précédente dans les fouilles de *Portici*, représente, comme elle, une scène comique. Le personnage debout, appuyé sur son bâton, porte le masque peu gracieux, décrit par Pollux sous le nom de *Sphenopogon ;* chauve, le sourcil élevé et la barbe en touffe pointue, il est vêtu de blanc, costume affecté aux vieillards de la comédie, suivant un usage très-antique : la manche, qui paraît appartenir à l'habit de dessous, est jaune ; cette même teinte se remarque sur les jambes, mais on peut croire que c'est l'effet de l'altération de la couleur. On ne sait pas que les anciens aient connu l'usage d'une chaussure étroite, telle que sont nos bas ; on sait seulement que les gens infirmes et délicats y suppléaient par des bandes spirales dont on ne voit ici aucune trace. On voit d'ailleurs que le vieillard a les pieds nus, renfermés dans des sandales. Des autres personnages, tous deux assis, l'un joue des deux flûtes ; couronné de feuillage, il porte le riche habit qui paraît commun aux *Tibicines* et aux *Citharèdes ;* la tunique de dessous est jaune, à en juger par les

manches; le manteau ou la *palla* est rouge; on y remarque une longue pièce rapportée, couleur de pourpre et brochée d'or; cette pièce est ce que les anciens appelaient *clavus* et *patagium*, ornement le plus recherché des tuniques, et en usage dans les habits de théâtre. L'autre personnage, dont le masque très-chargé exprime le rire, vêtu de blanc comme l'histrion du tableau précédent, paraît chanter avec l'accompagnement; la couronne qu'il porte favorise encore cette conjecture. On distingue mal l'objet qui est à ses pieds. L'intention générale du tableau peut se rapporter à l'intermède dans lequel le joueur de flûte venait amuser les spectateurs pour remplir le vide de la scène; d'autres ont cru y voir le retour imprévu du maître qui surprend ses serviteurs à se divertir : mais le riche habit du joueur de flûte paraît s'opposer à cette explication.

La frise contient quatre masques; les deux premiers sont tragiques; le troisième est comique, et le quatrième, bien qu'il exprime les pleurs, nous paraît appartenir au même genre.

Hauteur, 1 P. 3 p.° 4 lig. — Largeur, 1 P. 3 p.° 4 lig.



pal. uno ——— *Rom.*



PLANCHE XXVII.

(XXXIX, t. IV de l'Edition royale.)

LE fond de ce tableau, très-altéré, semble représenter la partie du théâtre où s'exerçaient les acteurs, appelée *choragium*. L'homme assis sur un siége recouvert d'une draperie rouge, bordée de bleu, paraît absorbé dans une profonde méditation. Une tunique à manches courtes, de couleur grise, et un *pallium* jaune, forment son vêtement. On peut reconnaître en lui le poète ou le directeur de la scène; le personnage qui est entièrement effacé, vient poser près de lui une petite armoire ouverte, à deux battans, et au fond de laquelle on remarque le dessin d'une petite figure; cette armoire rappelle celle qu'on avait coutume d'exposer à l'entrée du théâtre en guise d'annonce, où était représentée la figure du principal acteur, qui donnait son nom à la pièce. La femme assise, dont la tête manque aussi, est élégamment drapée d'une tunique bleue et d'un voile rouge; elle tient sur ses genoux un masque comique, et présente à sa compagne un petit rouleau ou volume qui peut être le rôle qu'elle doit remplir.

Hauteur, 1 P. 9 p.° — Larg. 1 P. 7 p.° 6 lig.

T. III Tav. 28



pal. uno ——— *Rom.*

PLANCHE XXVIII.

(XL, t. IV de l'Edition royale.)

Ce fragment nous offre encore un sujet scénique. Un jeune homme debout, à demi-vêtu d'une draperie d'un blanc sale, porte un masque tragique, remarquable par une longue chevelure et l'élévation du front. Un autre personnage d'un âge moyen, négligemment drapé d'un manteau d'une couleur jaunâtre, est assis devant lui, et considère le masque avec une attention qui se peint également sur son visage et dans son attitude. On voit près de lui une espèce de chevalet, destiné, sans doute, à poser l'attirail du costume théâtral : il est probable que ce tableau représente des acteurs se préparant à paraître sur la scène. La rudesse de leurs traits et la pauvreté de leur costume, rappellent ces histrions que Lucien nous dépeint, reprenant leurs viles dépouilles, après avoir brillé dans la pourpre royale et les riches vêtemens de Priam ou d'Agamemnon.

Hauteur, 1 P. 3 p.° 10 lig. — Larg. 10 p.° 7 lig.

T. III

Tav. 29



pal. uno ———————————————— *Rom.*

PLANCHE XXIX.

(XLI, t. IV de l'Edition royale.)

CETTE peinture, trouvée à *Portici* en 1761, est une des plus belles de la collection, et se fait remarquer par l'esprit et la sagesse de la composition, par la finesse du coloris, et sur-tout par l'heureux agencement des draperies. On a cru y voir un poète dictant son poëme à la Muse même de la tragédie, l'un des trois princes de la scène tragique, Eschyle, Sophocle ou Euripide. Les portraits antiques de ces deux derniers n'offraient aucune ressemblance avec le personnage du tableau; celui d'Eschyle, qui n'est pas assez connu, n'éloignait aucune application, et l'on s'était arrêté à l'idée que ce poète, qui éleva la tragédie à un grand degré de perfection, était ici l'objet d'une allégorie ingénieuse: cependant Eschyle, suivant le costume de son pays et de son siècle, aurait dû porter la barbe; d'un autre côté, il est bien plus simple de reconnaître, dans ce tableau, un sujet tout-à-fait du même genre que les précédens. La figure assise, le sceptre d'argent à fleuron d'or dans sa main droite, l'épée revêtue du fourreau dans sa gauche, ne sera qu'un acteur remplissant le rôle d'un roi. Une femme est

près de lui; un genou en terre et l'autre élevé, elle trace des caractères sur une tablette dressée devant elle; sa tunique, retenue par une ceinture, laisse à découvert son épaule et son bras; ses cheveux sont relevés avec art sur le sommet de la tête; au-dessus de la tablette est un masque tragique : cette femme appartenant à la scène, est, à ce qui paraît probable, dans l'action d'écrire le titre de la tragédie qu'on va jouer, pour l'afficher à la porte du théâtre. Derrière elle est un jeune homme prêtant attention, et qui peut désigner un acteur secondaire, ou l'un des personnages composant la tragédie.

Hauteur, 1 P. 3 p.°. — Largeur, 1 P. 1 p.° 3 lig.



pal. uno ——————————— *Rom.*

PLANCHE XXX.

(XLII, t. IV de l'Edition royale.)

Il est à regretter que cette peinture ait subi une grande altération; trouvée avec la précédente, elle en fait le pendant, et se fait remarquer par une touche délicate et un fini précieux. Le sujet est un concert, ou plutôt la répétition d'un concert qui se fait dans le *Choragium.* Cette explication se rapproche de celle des tableaux précédens; les personnages sont couronnés de fleurs et richement vêtus. La joueuse de cithare debout a son instrument attaché au bras avec un ruban, ensorte que le mouvement de ses deux mains est libre; elle touche les cordes avec beaucoup de grâce, et de l'archet et des doigts; le joueur de flûte a les joues resserrées par la bandelette, dite *capistrum;* on voit, sur le devant de sa tunique, cette même pièce de pourpre chamarée d'or, que nous avons remarquée dans la *planche XXVI;* le mouvement de ses pieds indique qu'ils marquent la mesure. Sur un siége, garni d'un riche coussin, est assise une belle femme, un genou passé sur l'autre, à demi-penchée, tenant un volume ouvert, où quelques lignes obscures indiquent des paroles ou des signes

représentant les notes du chant; drapée avec élégance, son épaule reste à nu, ainsi que son bras; le double bracelet, les pendans d'oreille et la chaîne à fibules qui descend sur sa poitrine, sont d'or. Les deux figures d'hommes qu'on voit debout derrière elle, paraissent, par leurs couronnes de lierre, devoir faire partie du chœur, et prendre leur part au concert.

Hauteur, 1 P. 3 p.° — Largeur, 1 P. 9 lig.



pal. uno ———— *Rom.*

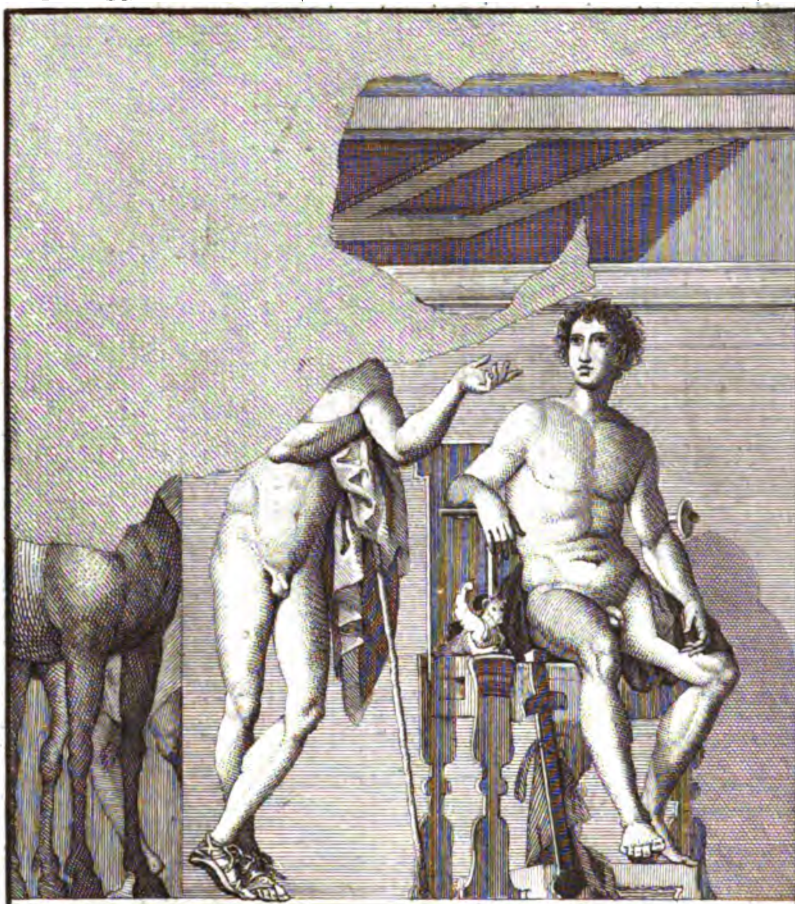
PLANCHE XXXI.

(XLIII, t. IV de l'Edition royale.)

Des femmes occupées à leur toilette font le sujet de cet agréable tableau. Sachons gré au desir de plaire du soin de la parure ; parmi nous et chez les anciens Romains, une aimable émulation a seule été l'aliment du goût; les Grecs ombrageux à l'excès, sur ces matières délicates, avaient des inspecteurs chargés de veiller, dans toutes les réunions, à la décence et à l'élégance des costumes ; mais sans doute les *Gynéconomes*, ces agréables magistrats, avaient rarement occasion d'exercer leur censure. Le goût fixa ses modèles sous leur heureuse administration. La mode puise encore dans ce trésor intarissable ; inconstante, légère, artificieuse, elle étale à nos yeux les richesses de l'antiquité, et, tous les jours rajeunie, nous paraît fraîche et nouvelle. Sur une table de forme élégante, repose un objet à demi-effacé, qui paraît être cette cassette précieuse renfermant tout l'arsenal féminin (*mundus muliebris*). Quelle autre qu'une initiée pourrait nombrer tous ces instrumens qui, sous des noms différens, servaient à l'art de la coiffure, et ces charmes auxiliaires qui variaient, au gré des amans, les couleurs

d'une belle, ou le trompaient pour lui plaire! L'adroite esclave qui possédait les secrets de cet art, était la *Cosmetis.* Celle qui savait rendre les cheveux dociles, en faisant éclater en rosée quelques gouttes d'eau, était la *Psecas*. La suivante qui coiffe la jeune fille, paraît mériter ce nom; celle-ci est richement vêtue; sous son manteau bleu-céleste, passe une tunique couleur de laque, ornée d'une large broderie; ces garnitures étaient appelées *acupictæ,* peintes à l'aiguille; leur usage, comme nous l'avons déjà observé, semble être venu de la *Phrygie*. La belle femme assise avec gravité sur un siége magnifique, est parée avec beaucoup d'élégance; son voile qui descend de la tête, et qu'elle soutient entre ses doigts, est d'une couleur dorée. Son premier habit est d'un tissu blanc, dont la transparence laisse briller sa carnation délicate; son manteau est couleur de laque; d'un bras elle retient contre son sein une jeune fille, dont la draperie élégante est blanche et jaune. C'est sans doute une mère avec ses deux enfans : la noblesse d'un côté; de l'autre, la grâce et l'ingénuité désignent des personnages de distinction dans l'intérieur de leur palais.

Hauteur, 1 P. 2 p.° 3 lig. — Largeur, 1 P. 1 p.° 2 lig.



pal. uno ——— Rom.

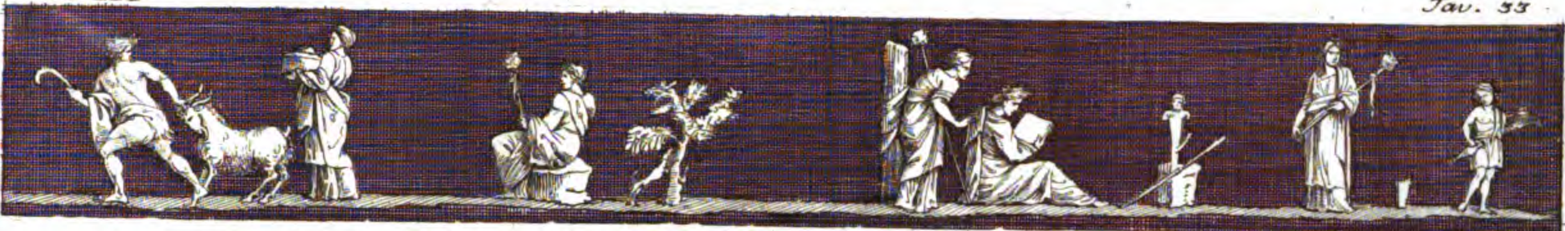
PLANCHE XXXII.

(XLIV, t. IV de l'Édition royale.)

Le sujet de cette peinture est très-obscur, et son état de dégradation nous prive peut-être encore de quelques éclaircissemens. Un jeune homme nu, dont un bout de draperie indique la chlamyde héroïque, s'appuie sur un long bâton dans l'attitude d'un homme qui vient d'arriver et qui porte la parole. Il a pour chaussure des semelles lacées avec des cordons; la tête et l'épaule droite sont effacées. Un héros assis sur un trône, entièrement nu, une épée près de lui, l'écoute avec attention. Sur le côté et dans un plan séparé, on aperçoit la partie inférieure d'un cheval; le reste est dégradé. Le sujet du tableau paraît être un message qui a rapport à l'histoire héroïque, et rappellé ou la députation des Etoliens à Méléagre, ou les supplications de Patrocle, engageant Achille à reprendre les armes, ou le message relatif à l'entrevue d'Etéocle et de Polynice, sans arguer, en faveur de cette opinion, du Sphinx qui sert d'ornement au trône, rapprochement beaucoup trop recherché pour en faire ici l'application. On sait que ces monstres de la fable étaient le soutien le plus ordinaire des bras de siéges; et celui

qui paraît dans ce tableau, n'ayant pas la figure humaine, doit être envisagé plutôt comme un griffon ou comme une chimère, que comme un Sphinx.

Hauteur, 1 P. 2 p.° 3 lig. — Largeur, 1 P. 1 p.° 2 lig.







pal. uno Rom.

PLANCHE XXXIII.

(*XLV, t. IV de l'Edition royale.*)

Ces trois bandes ou frises peintes sur un fond noir, faisaient partie d'une décoration d'architecture trouvée à *Civita*. Le culte de Bacchus, de Cérès et des autres Divinités subalternes, présidant aux travaux rustiques et à la reproduction constante de la nature, avaient, dans la religion des anciens, des rapports qui, souvent, en faisaient confondre les mystères et les cérémonies. C'est ce qu'on peut remarquer particulièrement dans la suite curieuse de figures que nous avons sous les yeux. Le principal caractère qu'on y saisit, est celui des processions bachiques et des fêtes dionysiaques. Les bornes, les colonnes, les Hermès ou Priapes placés de distance en distance, sont les emblêmes des campagnes et des jardins où l'on faisait des processions à certains jours de l'année; c'est aussi l'indication des stations religieuses et la représentation des Divinités, qui, sous différens noms, présidaient aux chemins (*Dii viales*). L'antique Hermès ou Mercure avait les mêmes attributs que Priape; on l'adorait comme Dieu de la génération sous le même emblême. (Pausan. *VI*, 26. Artemidore, *l. XLVII.*) Bacchus recevait les mêmes honneurs. Dans une médaille de Béger, on voit un Bacchus avec un Cippe, où est sculpté le signe ithyphallique; on en portait la représentation

dans les pompes du Dieu, et elle tenait la principale place dans la ciste mystique. Dans notre peinture, on remarque d'abord un pasteur, indiqué par le *pedum*, traînant un bouc à l'autel par les cornes, suivant la description de Virgile (*Georg. II*, 395); vient une femme en habit *talaire* portant une corbeille; un autre personnage est assis, couronné et tenant un thyrse; près d'une colonne, une femme debout et inclinée, prête attention à une prêtresse richement drapée, assise par terre et récitant une prière dans le rituel sacré; ensuite est un personnage avec le thyrse, un enfant tenant un vase et un plateau où l'on peut supposer des fruits; au milieu de ces figures, l'Hermès, objet du culte. Dans la seconde bande, un autre Hermès ou Priape, avec le roseau et un bonnet à deux pointes, paraît l'objet de la cérémonie; une vieille femme assise tient une branche; une jeune debout, un *flabellum*; d'autres figures portent le thyrse, un vase et une offrande. Le but de la cérémonie est plus déterminé dans la troisième frise; l'arbre, la colonne, la table de pierre, indiquent l'autel principal de la campagne; un prêtre majestueux, couronné du lierre avec ses corymbes, fait une libation. Le bouc est traîné à l'autel; deux canephores, une joueuse de flûte, une prêtresse tenant un roseau, avec une verge entourée d'un serpent, complètent la solemnité.

Chaque Frise : Hauteur, 4 p.° 7 lig. — Largeur, 2 P. 9 p.°



pal. uno — Rom.

PLANCHE XXXIV.

(LII, t. IV de l'Edition royale.)

Ce tableau, d'un goût fantasque, faisait encore partie d'une décoration. La scène paraît se passer devant une grotte et sur une rive favorable aux plaisirs du bain. Une grande voile suspendue à l'arbre qui s'élance du sommet d'un rocher, offre un abri contre les rayons du soleil. Des guirlandes de feuillage décorent la voûte, où l'on voit plusieurs statues, de grandeur inégale, posant sur des tables et sur des soutiens d'une autre espèce. Ce sont probablement les statues des divinités locales de ce rivage; leurs symboles se rapportent à cette explication: l'une d'elles a une corbeille et un bâton recourbé; un peu plus loin, on voit un *pedum* et un thyrse; les bandelettes qui décorent l'arbre desséché et les deux colonnes, témoignent la piété des habitans. Le sujet principal du tableau paraît être la nymphe ou la jeune fille surprise par une Divinité champêtre. Son attitude exprime la pudeur et son embarras; à demi-nue, elle retient ses vêtemens sur ses genoux. Le Dieu, caractérisé par la couronne de roseaux, le *pedum* et une peau de panthère, semble la supplier: on peut le considérer avec ces attributs, comme le Dieu du fleuve, ou plutôt comme un Sylvan, divinité rustique de la contrée.

Hauteur, 7 p.° — Largeur, 9 p.°

T. III

Tav. 33



PLANCHE XXXV.

(*LV, t. IV de l'Edition royale.*)

Ces petites figures gracieuses, renfermées dans leurs câdres par compartimens et d'autres semblables, décoraient les parois d'une salle découverte dans les fouilles de *Gragnano*, en 1759. Leur disposition et les ornemens accessoires imitaient l'ensemble d'un pavé en mosaïque ; cet art précieux qui, peut-être, a précédé la peinture, lui a souvent fourni des modèles : on peut en juger par le rapport qu'on trouve entre les ouvrages en mosaïques et des peintures du genre de la décoration. C'est ainsi qu'une mosaïque, d'une délicatesse exquise, conservée au Musée royal de *Portici*, s'est trouvée répétée dans une peinture qui en offre la copie exacte. Les enfans aîlés et les nymphes qu'on voit ici, disposés alternativement, et qui font le sujet de la plupart des mosaïques, dans les tombeaux, les thermes, les salles triclinaires et les basiliques, peuvent être considérés comme les génies des Divinités qui s'intéressent à l'existence des mortels. Le plus souvent ces génies font allusion aux mystères de Bacchus, au culte de Vénus, et à la recherche de toutes sortes de voluptés. Ici, l'un des

enfans tient un sceptre, ou peut-être le fût d'un flambeau; un autre une lyre; le troisième paraît figurer une danse. La première nymphe tient l'oiseau de Junon; la seconde un écrin ouvert, et la dernière une sorte de feuille servant d'aspersoir ou d'éventail.

Hauteur, 1 P. 6 p.° 10 lig. — Largeur, 2 P. 3 p.° 6 lig.



pal. uno ——— Rom.

PLANCHE XXXVI.

(LXI, t. IV de l'Édition royale.)

Cette peinture, très-altérée, nous offre une scène semblable à celle d'Andromède, délivrée par Persée (*voy. planche XIX de ce volume*); mais les caractères du Héros libérateur paraissent mieux convenir à Hercule délivrant Hésione, la fille du parjure Laomédon. Les rochers escarpés, les arbres dépouillés rendent le rivage affreux; la princesse est attachée les bras étendus; son libérateur s'avance dans les flots, prêt à frapper le monstre de sa massue. Cette femme qui s'enfuit, est sans doute l'une des compagnes de la belle Troyenne, effrayée à l'aspect du monstre suscité par Neptune; peu rassurée dans sa terreur par le secours du Héros, elle jette sur son amie un regard douloureux comme un dernier adieu.

Hauteur, 11 p.° 4 lig. — Largeur, 1 P. 2 p.° 4 lig.

T. III

Tav. 37



pal. uno — *Rom*

PLANCHE XXXVII.

(LXII, t. IV de l'Edition royale.)

Le tableau précédent a paru nous offrir l'aventure d'Hésione ; celui-ci appartient à la même histoire. Il représente ce qui s'était passé auparavant, et il nous retrace le péril de la princesse, comme l'autre nous en a montré la délivrance. Le fond de la scène représente les murs de Troie ; derrière s'élève le mont Ida. La princesse nue est conduite à la mer par une matrone, sa mère ou sa nourrice. Hercule, armé de sa massue, lui promet son secours. Télamon, compagnon du Héros dans cette entreprise, s'avance chargé d'un bloc énorme, prêt à écraser le monstre qui paraît sur les flots. Le paysage est peint avec vérité ; les figures, d'un coloris incertain, ne paraissent qu'ébauchées.

Hauteur, 11 p.° — Largeur, 10 p.° 8 lig.



pal. uno ——— Rom.

PLANCHE XXXVIII.

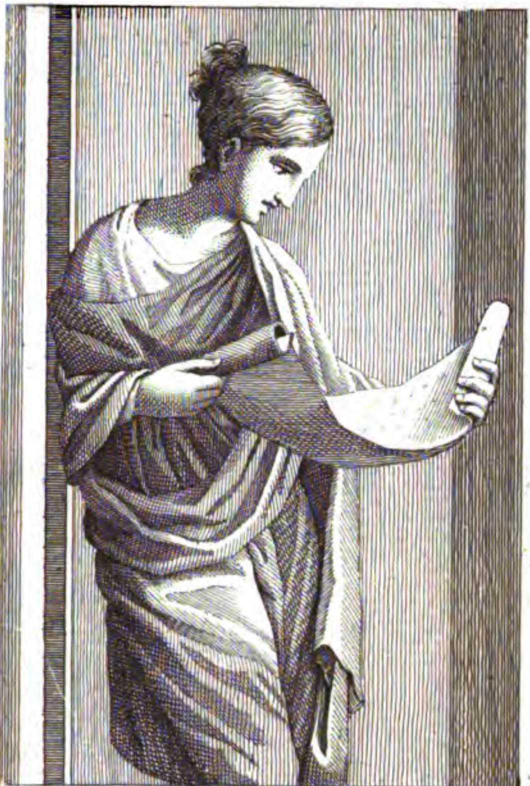
(LXIII, t. IV de l'Edition royale.)

On ne connaît point de monument antique qui représente l'aventure de Dédale et d'Icare avec autant de précision qu'on le voit ici. L'imprudent jeune homme est étendu sur le rivage de la mer, à laquelle il a donné son nom; l'une de ses aîles détachées est à ses pieds ; son père le regarde avec douleur en planant dans les airs. Un personnage à demi-nu, assis sur un rocher et tenant un long roseau, rappelle ce pêcheur dont Ovide peint avec élégance l'étonnement naïf (*liv. VIII, v.* 217.) On voit en mer une barque avec deux rameurs ; sur un rocher s'élève un petit monument ressemblant à un temple *monoptère* : il fait, sans doute, allusion à ces monumens qui ornaient, dans les temps anciens, les lieux élevés, et qui étaient consacrés assez ordinairement à Diane, à Mercure, à Vénus, à Pan et à Bacchus. Le masque pourrait annoncer plus particulièrement le culte de ce Dieu.

Hauteur, 1 P. — Largeur, 11 p.° 6 lig.

T. III

Tav. 39





mezzi palmi Romani

PLANCHE XXXIX.

(LX, t. IV de l'Edition royale.)

La figure élégante tenant un volume déroulé, est extraite d'une décoration d'un style capricieux. Appuyée contre la porte d'un temple et sous un vestibule, on peut la considérer comme une prêtresse lisant une formule sacrée, ou étudiant un hymne.

Le second sujet représente une caricature qu'on applique facilement à un tableau de l'*Énéide;* c'est Enée portant son père Anchise, tenant par la main le petit Ascagne, et regardant avec inquiétude si Créüse le suit. Des têtes et des pieds de singe caractérisent ces sortes de figures grotesques; c'est de-là que Martial les a nommées *Cercopitheci*, singes à longues queues; et Pline, *Cynocephali*, singes à têtes de chien. Virgile eut ses détracteurs, et parmi ceux dont les noms se sont attachés à celui de ce grand poète pour arriver jusqu'à nous, on cite le peintre Carvilius, qui écrivit l'*Æneidomastix*, le fouet de l'Enéide. Ce tableau bizarre prouve que tous les siècles ont leurs mauvais plaisans; on y trouve l'esprit goguenard des caricatures modernes et des poëmes travestis.

Hauteur, 9 p.° — Largeur, 7 p.°



pal uno ——— Rom.

PLANCHE XL.

(I, t. VII de l'Edition royale.)

Pour ne point interrompre l'ordre que nous avons adopté, nous continuons ce volume par les peintures extraites du VII.e volume de l'édition royale.

Celle-ci est une des plus belles et des plus importantes de celles recueillies dans le Musée de *Portici*. Une femme élégamment drapée d'un manteau violet et d'une tunique jaune transparente, est assise à l'entrée d'un temple, devant l'Hermès d'un Bacchus, qu'elle fixe avec attention pour le peindre. D'une main, elle tient une tablette; de l'autre, le pinceau qu'elle trempe dans sa boîte à couleurs, posée sur un tronçon de colonne. Cette boîte paraît conforme à celle décrite par Varron (*R. R. III*, 17), divisée en petites cases, où sont distribuées les couleurs ou les cires coloriées. On sait que les anciens avaient deux manières de préparer les couleurs; l'une, en les délayant dans l'eau avec de la colle ou de la gomme; l'autre, en les mêlant dans de la cire liquéfiée au feu, et c'est cette manière qu'on nommait encaustique. Selon le témoignage de Pline (*XXXV*, 11, *sect.* 41) on connaissait trois manières différentes de peindre dans l'antiquité, qui se réduisaient cependant toutes à l'encaustique et à la gouache vernissée avec de la cire. On n'en connut point d'autre jusqu'à la

découverte précieuse de la peinture à l'huile, qui, dans le 15.e siècle, rendit le nom de Jean-de-Bruges immortel. L'enfant qui place un tableau au pied de l'Hermès, rappelle l'usage où étaient les peintres d'employer les enfans à les servir et à broyer les couleurs. Deux femmes retirées derrière une colonne, semblent observer l'artiste en secret; l'une d'elles, tenant une feuille ou un éventail, soigneusement enveloppée dans ses draperies, est peut-être une convalescente qui a demandé un tableau votif. Nous avons reconnu un Bacchus dans l'Hermès, au long bâton ou thyrse, et au canthare qu'il tient à la main. Comme Bacchus Indien, il est drapé et porte la barbe; cette dernière distinction peut désigner également le Bacchus *Brisœus* ou le Bacchus *Hébon*, adoré dans la Campanie, et dont l'image peut, avec vraisemblance, se trouver à Pompéia, où cette peinture fut découverte. Parmi les femmes qui se distinguèrent dans la peinture, Pline fait mention de *Lala* de Cyzique, qui peignit à Rome et à Naples, également habile à manier le pinceau et le stylet, et qui surpassa les peintres de portraits les plus renommés de son temps, par la rapidité de l'exécution. Ce mérite devait compter pour beaucoup dans l'emploi de l'encaustique, et donner aux artistes un grand avantage sur leurs rivaux. On pourrait, sans trop d'invraisemblance, voir dans notre tableau cette femme célèbre.

Hauteur, 1 P. 2 p.° — Largeur, 1 P.

T. III

Tav. 41



mezzo. pal. — *Prom.*

PLANCHE XLI.

(*II, t. VII de l'Edition royale.*)

L'ARTISTE a réuni dans cette peinture, trouvée à Pompéia avec la précédente, la Muse de l'Astronomie et la Déesse qui préside aux sciences et aux arts. Debout contre un pilastre, Uranie indique avec la verge (*radius*) une sphère céleste où sont figurés les signes du Zodiaque ; on distingue le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, le Cancer, le Lion et la Vierge. Minerve assise, appuyée du bras gauche sur son bouclier, la tête couverte d'un casque d'acier orné de plumes, l'égide sur la poitrine et armée de sa lance, semble écouter la Muse avec attention. Ce tableau précieux par son exécution, l'est encore en ce qu'il décide la question qui s'est élevée entre les érudits, si les anciens, avant les Antonins, avaient des globes célestes avec les figures du Zodiaque; il confirme l'opinion qui s'appuyait en faveur de l'antiquité de cet usage, d'un passage du poète Alexis (*Athen. II*, 18, *pag.* 60) qui, dans la description d'un festin, dit d'un plat en forme de demi-globe céleste, qu'on y voyait représenté ce que le ciel a de plus beau, des poissons, des chevreaux, un scorpion, etc. Petrone fait la description d'un plat semblable dans le festin de

Trimalchion (*XXXV*). Ces sortes de plats, en forme d'hémisphère, se nommaient *poli*, et il est naturel de croire qu'ils ne tenaient ce nom que de leurs ornemens empruntés des sphères célestes.

Hauteur, 10 p.° 8 lig. — Larg. 8 p.° 6 lig.

PLANCHE XLII.

(*VI, t. VII de l'Edition royale.*)

Les amours de Mars et de Vénus font le sujet d'un grand nombre de monumens antiques. Ici, par une fantaisie pittoresque, les figures paraissent portées dans les airs. Le Dieu, vêtu de la chlamyde, n'a de son armure que le casque ombragé d'un panache ; un Amour, volant à ses côtés, porte son glaive en triomphe. Cythérée tient d'une main un éventail, et de l'autre soutient un voile qui s'élève au-dessus de sa tête, enflé par l'air. Elle est parée d'un collier, de bracelets d'or et de cercles d'or au bas des jambes (*periscelides*). Un autre Amour, tenant d'une seule main son arc et ses flèches, comme un vainqueur qui n'a plus besoin de ses armes, vole près de Vénus, et semble sourire avec malignité à l'union qui est son ouvrage.

Hauteur, 1 P. 5 p.° 6 lig. — Larg. 1 P. 1 p.° 6 lig.



mezzo ———————— pal. Rom.

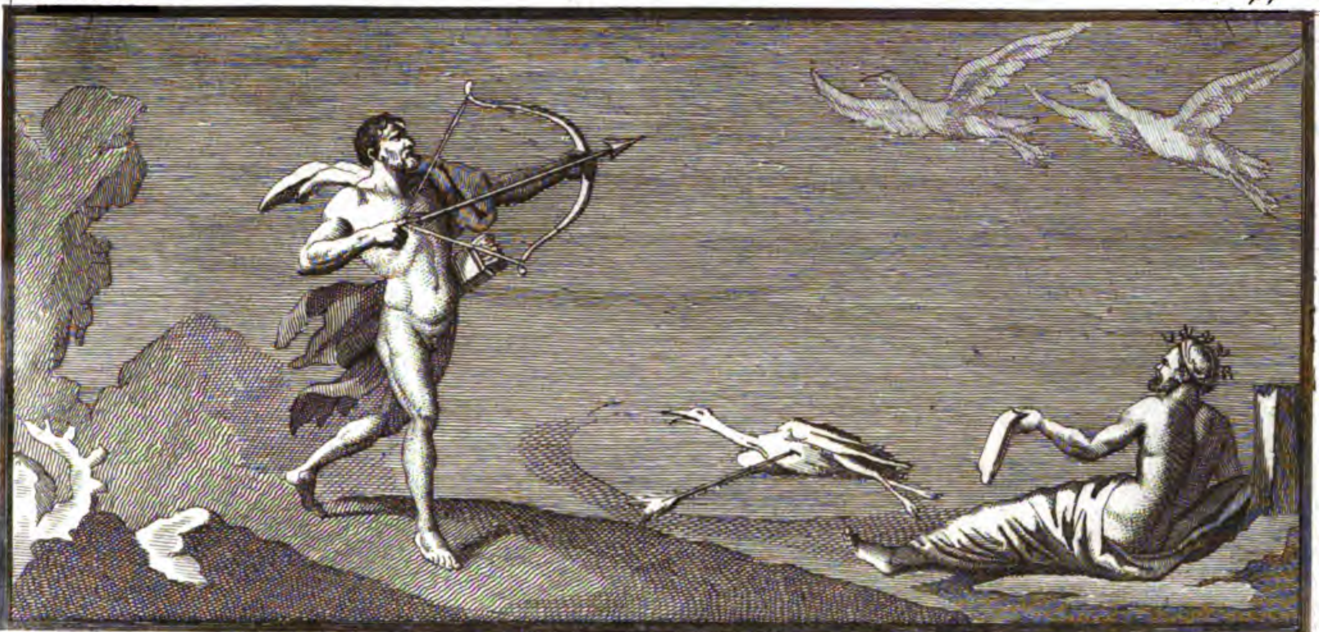
PLANCHE XLIII.

(*XXII, t. VII de l'Edition royale.*)

CETTE Muse agréablement peinte sur un fond blanc, couronnée de lauriers, le manteau d'une couleur changeante entre le vert et le rouge, les poignets ornés de bracelets, porte pour attributs la massue et un masque d'Hercule jeune, coiffé de la peau du lion. La massue donnée pour attribut à la Muse tragique, est regardée comme faisant, en général, allusion aux Héros des temps les plus reculés. Le masque, ici, semble confirmer l'opinion qu'elle est plus particulièrement relative au fils de Jupiter, dont les actions merveilleuses fournissaient aux tragiques un grand nombre de sujets toujours applaudis. Les anciens n'ont souvent donné aux images de leurs divinités qu'une partie de leurs attributs, quand, par-là, elles se trouvaient assez clairement caractérisées. Parmi les images certaines de la Muse tragique, celles chaussées du cothurne sont très-rares; cependant, la privation de ce principal attribut de la tragédie a, ici, donné lieu à une conjecture qui pourrait être plus ingénieuse que vraie, quoique fondée sur des remarques curieuses : on a pensé que le peintre avait eu l'intention de donner à la Muse un caractère mixte,

en faisant allusion aux tragi-comédies dont Hercule même était le Héros. Les anciens, en effet, lui donnaient deux caractères, l'un sérieux, comme dans les *Trachinies* de Sophocle, dans l'Hercule furieux, et dans l'Hercule *OEteus* d'Euripide; l'autre gai ou satyrique, comme dans l'Alceste de ce même poète. Dans les comi-tragédies inventées par Rhinton de Tarente, cité par Athenée (*liv. III, pag.* 3), les Dieux même paraissaient en bouffons: de ce genre est l'Amphytrion de Plaute, qui, peut-être, n'est qu'une traduction ou une imitation de Rhinton. Ce caractère d'Hercule bouffon, était du reste tellement décidé, que les auteurs comiques s'en emparaient très-souvent; ils en ont fait un personnage vorace et toujours affamé, fugitif et battu, comme dit Aristophane dans *la Paix* (*v.* 740 *et suiv.*). Le Scholiaste du poète remarque que Cratinus donnait le même caractère à Hercule dans ses comédies, et qu'Aristophane le reproduit ainsi dans *les Oiseaux* (*v.* 1603 *et suivans*), dans les *Guépes* (*v.* 60), et ailleurs. Enfin, sans rappeler les exploits qui valurent au Héros ce renom, et le firent appeler Buphage, il suffira de citer, pour dernier trait, le proverbe vulgaire dont on se servait pour presser les convives quand on les menaçait d'un glouton, *Hercule est notre hôte*.

Hauteur, 1 P. 1 p.° — Largeur, 9 p.° 4 lig.



pal. due ——— Rom.

PLANCHE XLIV.

(*XXIV, t. VII de l'Edition royale.*)

Après avoir présenté Hercule chez les poètes scéniques sous un caractère peu honorable, nous le voyons reparaître dans ce tableau comme l'un des bienfaiteurs de l'humanité, et méritant cette gloire immortelle qui a suivi son nom. Le Héros avec la peau de lion, armé de son arc et de ses flèches, déploie sa force dans une belle attitude, et fait tomber sous ses coups les oiseaux Stymphalides. Ces oiseaux de proie qui prirent le nom des marais qu'ils infestaient, étaient, suivant Pausanias (*VIII*, 22) de la grandeur des grues, mais semblables aux ibis, ayant cependant le bec allongé et plus fort. C'est ainsi qu'ils sont représentés dans cette peinture et dans d'autres monumens; ils ressemblent encore par leur blancheur aux ibis qui ont les plumes blanches, excepté à l'extrémité des aîles et de la queue. D'autres Mythologistes en ont fait des autruches. La fable ajoutait que ces oiseaux redoutables avaient des plumes d'acier qu'ils décochaient comme des flèches. Le Dieu du fleuve, *Stymphalus*, couché sur le devant du tableau, sert encore à préciser le sujet.

Hauteur, 3 P. 6 p.° — Largeur, 7 P. 4 p.°



pal. uno ——————————— Rom.

PLANCHE XLV.

(XXV, t. VII de l'Edition royale.)

BACCHUS, assis sur un rocher, présente un vase à une panthère. L'animal familier a la peau blanche et semée de taches verdâtres; les pattes dressées sur les genoux du Dieu, il lèche le vase dont il ne peut atteindre la liqueur. Bacchus sourit en le regardant; le Dieu, les cheveux épars, tenant un long thyrse orné de feuillages et d'un ruban, est à demi-nu, comme on le voit le plus souvent; la draperie suspendue à son bras, est violette, et celle qui est rassemblée sur ses genoux, est rouge. Cette composition est pleine d'agrément.

Hauteur, 1 P. 7 p.° 8 lig. — Largeur, 1 P. 3 p.° 6 lig.



pal. uno —— Rom

PLANCHE XLVI.

(XXVIII, t. VII de l'Edition royale.)

Le beau Narcisse, dans une attitude négligente et gracieuse, contemple son image dans le miroir d'une fontaine; il est couronné de fleurs; sa draperie qui a glissé sur le rocher, ne cache rien de la délicatesse de ses formes; il s'admire, et l'amour de lui-même le remplit d'une douce satisfaction, amour fatal, suivi d'un vain desir que Vénus ne connaît point et qu'elle ne peut récompenser! Déjà Cupidon désolé renverse son flambeau; le fils de Céphise va bientôt tomber desséché; une fleur funeste prendra sa place et son nom. Craignez, jeune amant, de faire respirer sa dangereuse vapeur à votre amante; mais si la mort vous ravit l'objet de vos amours, alors, seulement cueillez le narcisse, couvrez sa tombe de cette triste fleur, elle est consacrée aux tombeaux.

Hauteur, 1 P. 9 lig. — Largeur, 1 P.

T. III

Tav. 47



pal uno ——————————— *Rom.*

PLANCHE XLVII.

(*XXXI, t. VII de l'Édition royale.*)

LA passion de Narcisse est exprimée, dans ce tableau, avec plus de vivacité encore que dans le précédent. Plaignez-le, jeunes beautés, si ce n'est point lui-même qu'il cherche dans son image. Ecoutez : Narcisse avait une sœur jumelle qu'il aimait uniquement ; belle comme lui, une ressemblance parfaite semblait offrir le même modèle en deux êtres différens. Ils s'habillaient l'un comme l'autre, ils allaient ensemble à la chasse, ils ne se quittaient point. Narcisse perdit sa sœur; inconsolable, il s'arrêtait au bord des fontaines, et, trompé par sa propre image, il croyait revoir cette sœur adorée. S'il s'éloignait, son bonheur le fuyait; il ne voulut plus s'écarter de la rive enchanteresse; en vain Echo soupira pour lui ; en vain l'Amour voulut le rappeler dans son empire. Irrité, l'Amour renversa son flambeau, la vie du malheureux Narcisse s'éteignit avec la flamme de l'amour, et une lugubre fleur consacra la mémoire de sa triste aventure.

Hauteur, 1 P. 9 p.° — Largeur, 1 P. 6 p.°

PLANCHE XLVIII.

(*XXXII, t. VII de l'Edition royale.*)

DANS un lieu sauvage, sous une roche couverte d'un épais feuillage, dort une Bacchante; on voit près d'elle son *tympanum;* ses cheveux sont couronnés de lierre, et noués sur la tête avec un simple nœud. Un satyre insolent, habitant dangereux des montagnes, la surprend dans son sommeil, et, soulevant légèrement la draperie qui la couvrait, rend le spectateur complice de sa témérité. La couronne de feuilles de pin, que porte ce satyre, pourrait désigner le dieu Pan lui-même, que les poètes dépeignent, tel qu'on le voit ici.

Hauteur, 1 P. 8 p.° — Largeur, 1 P. 4 p.°

PLANCHE XLIX.

(*XXXVII, t. VII de l'Edition royale.*)

CES deux figures qui se détachent sur un fond jaune, forment un groupe agréable. Une Bacchante couronnée de pampres, élevant d'une main un cercle de bronze, présente l'autre main à un Faune qui la baise amoureusement. Une draperie violette en dehors et blanche en dedans, voltige autour d'elle, et la laisse à demi-nue. Le Faune, couronné de lierre, porte sur l'épaule un grand vase d'où sort une touffe de vigne et de feuillages. On rencontre dans d'autres monumens, des suivans de Bacchus avec ce même attribut. La peau grisâtre, déchiquetée sur les bords, sert encore à caractériser celui-ci. Sa figure est pleine d'expression; plus respectueux que nous n'avons vu précédemment ceux de son espèce, ce Faune retrace cette première soumission de l'amour qui craint d'effrayer celle dont il desire, dont il attend davantage. C'est ainsi que le peignirent Théocrite et Ovide : «Que je baise » ta main, dit Polyphême à Galatée, si tu ne me » permets un baiser sur tes lèvres. Le maître des » Dieux, enlevant la belle Europe, couvre ses mains » de baisers, dit Ovide; douceur dont il jouit en » attendant le bonheur qu'il espère; à peine, à peine » il contient son amour ».

Hauteur, 1 P. 8 p.° 6 lig. — Largeur, 1 P. 2 p.° 8 lig.



pal. uno ——— Rom.

PLANCHE L.

(*XLV, t. VII de l'Edition royale.*)

UNE femme debout, tenant une outre, verse du vin dans un vase à deux anses que lui présente un Silène assis. Ce personnage bachique est bien caractérisé par son embonpoint, son front chauve, sa longue barbe, et l'affaissement de son corps, effet de l'ivresse habituelle. Il porte un thyrse entouré de feuillages, et s'appuie du coude sur une espèce de corbeille, d'où sort une draperie verte qui vient retomber sur ses genoux. Cette corbeille est, sans doute, une ciste mystique, attribut qui convient à Silène, maître des mystères de Bacchus. La femme n'a rien du caractère d'une Bacchante; la couleur verte de sa draperie semble désigner plus particulièrement une Nymphe : ces Divinités, nourrices de Bacchus, furent aussi ses compagnes, et cette union semble, dans un sens moral, rappeler que le vin doit être très-tempéré par l'eau. Cette peinture, trouvée à *Portici*, est très-altérée, et les jambes des deux figures sont effacées.

Hauteur, 1 P. 1 p.° 3 lig. — Larg. 11 p.° 5 lig.



pal. uno ——— Rom.



PLANCHE LI.

(L., t. VII de l'Edition royale.)

Nous réunissons ici deux tableaux qui décoraient l'intérieur d'une même salle, dans une maison découverte à *Civita*, tous deux précieux par la délicatesse avec laquelle ils sont traités, et par les sujets qu'ils représentent. Dans le premier, on voit réunis les trois inventeurs de la médecine; Apollon, symbole du soleil qui vivifie la nature, et qui dissipe, par ses rayons, les vapeurs malfaisantes, se montre dans l'attitude du repos, qui lui est si souvent attribuée; il s'appuie sur une longue lyre, posée sur la cortine qui rappelle ici l'union de la médecine et de la divination, toutes deux sœurs et filles d'Apollon, suivant Hippocrate (*epist. 2, ad Philopœm.*) Vient ensuite le centaure Chiron, à qui on attribue les premières connaissances en chirurgie et en botanique, s'appuyant sur un bâton, et tenant d'une main quelques simples. Esculape, inventeur de la médecine clinique, est assis, comme il est le plus souvent représenté; car c'est ainsi qu'on voit le médecin près du lit du malade. La barbe désigne ici l'âge de l'expérience plutôt que la vieillesse. Esculape porte le doigt sur la bouche,

en signe de silence; la médecine réside dans les opérations et dans les remèdes, et non dans de vains discours; aussi Virgile l'appelle la science muette (*artes mutas. Æn. XII,* 395.) Près du Dieu, est une colonne sur laquelle est posé un trépied. C'est probablement l'emblême de la science des pronostics, partie si intéressante de la médecine clinique. Le fond du tableau, assez obscur, est occupé par des arbres et des rochers.

L'autre peinture, qui a souffert quelque altération, nous offre quatre femmes occupées d'une cérémonie bachique.

CHAQUE SUJET. — Hauteur, 1 P. 4 lig. — Largeur, 1 P. 7 p.° 9 lig.

T. III

Tav. 52





pal. uno ——————— Rom.

PLANCHE LII.

(LI et XLVI, t. VIII de l'Edition royale.)

CETTE charmante figure est peinte avec autant de vérité que de délicatesse. Son attitude est pleine d'aisance, et le doigt entre les lèvres annonce la méditation ou la recherche d'un souvenir; ses cheveux blonds sont retenus dans un voile d'un rouge clair; une ample draperie de la même couleur, très-fine et transparente, l'enveloppe toute entière; par le bas, on voit passer l'habit de dessous, qui est d'une couleur verte. Les pieds nus, assise sur un siége de métal garni d'un coussin, avec un marche-pied, il semble, à l'élégante négligence de sa personne, que l'artiste ait voulu représenter une jeune femme à son lever; et l'on peut supposer que l'objet de la méditation qui l'occupe est la parure du jour. Si l'on voulait une explication plus recherchée, on se rappellerait que, chez les anciens, c'était une opinion reçue, accréditée par Pline (*XXVIII*, 6.) que les genoux croisés étaient un maléfice; il était défendu de paraître en cette attitude dans les conseils et dans les cérémonies religieuses; en faisant l'application de cette remarque, on verrait dans l'attention et

la pose de ce personnage, une intention de malignité. Mais en écartant ces subtilités, on pourra dire, avec plus de vraisemblance, que cette figure représente Mnémosyne, la mère des Muses; l'attitude du recueillement, quelques ressemblances à des figures de Polymnie, Muse de la mémoire; enfin, la conformité avec quelques statues anciennes qui ont la même pose, viennent à l'appui de cette opinion. Cette peinture vient des fouilles de *Civita.* La suivante, trouvée à Pompéia, nous offre un Faune couché par terre et buvant avec le vase dit *rhyton*; la forme de ce vase est empruntée d'une corne de bœuf dont on se servait primitivement. Quoique privé des attributs ordinaires de son espèce, ce Faune est caractérisé par ses traits rustiques, son nez relevé, son front étroit et ses cheveux touffus.

1.er SUJET. — Hauteur, 1 P. 8 lig. — Largeur, 1 P. 6 p.°
2.e SUJET. — Hauteur, 10 p.° 4 lig. — Largeur, 1 P. 6 p.°



pal. uno Rom.

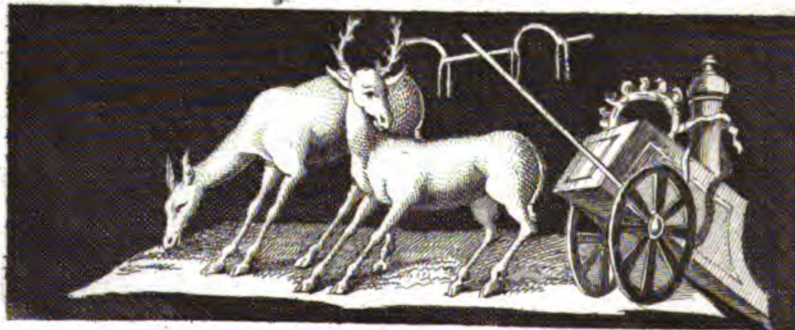


PLANCHE LIII.

(*LII, t. VII de l'Edition royale.*)

CETTE peinture représente deux femmes dans l'intérieur d'un appartement. Elles sont toutes les deux entièrement vêtues de blanc; celle qui est debout contre un appui où sont posées quelques bandelettes, et qui porte une coiffe sur la tête, paraît être une esclave qui parle à sa maîtresse. Celle-ci, assise sur un lit couvert d'une draperie verte, tenant d'une main un petit vase de métal, s'appuie de l'autre sur le lit; c'est une femme à son lever, se disposant à sa toilette; la tête détournée, elle semble exprimer le mécontentement. Il serait difficile de préciser cette scène; peut-être pourrait-on y reconnaître la Phèdre de Sénèque. La nourrice de la princesse l'annonce au chœur : « Inquiète, » agitée, le sommeil a fui de ses yeux; la nuit a été » troublée de ses gémissemens; se levant, retom- » bant sur sa couche, faisant dénouer ses cheveux » et les faisant rattacher, et toujours impatiente » d'elle-même, Phèdre paraît sur son lit, rejetant » avec dédain sa parure ». C'est la scène qui se rapporterait à notre tableau. « Ecartez la pourpre et » les habits tissus d'or; loin de moi l'éclat de la

» teinture de Tyr ! que mon cou demeure privé de » son collier, et mes oreilles des trésors de la mer » Indienne, et que mes cheveux ne reçoivent point » les parfums de l'Assyrie ». Le poète romain a mis ce tableau sous les yeux; notre Racine le présente à l'esprit dans ces beaux vers:

PHÈDRE.

Que ces vains ornemens, que ces voiles me pèsent!
Quelle importune main, en formant tous ces nœuds,
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux?
Tout m'afflige et me nuit, et conspire à me nuire.

ŒNONE.

....
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains.

Hauteur, 1 P. 9 lig. — Larg. 1 P. 1 p.° 6 lig.



mezzo. pal ———— Rom.

PLANCHE LIV.

(LIII, t. VII de l'Édition royale.)

UNE mère amène son jeune enfant devant un philosophe ou précepteur, pour le faire instruire. Ce personnage assis porte les enseignes de la secte philosophique, à l'exception de la barbe. « Le » bâton, le *pallium*, la barbe et l'épaule nue, voilà » aujourd'hui, dit une épigramme de l'Anthologie, » les marques distinctives de la science ». La privation de la barbe peut faire reconnaître ici un grammairien dont les leçons sont plus convenables à l'âge de l'élève. Le maître tient à la main un *papyrus*. L'enfant en tient un également; son doigt élevé annonce l'attention qu'il prête à la leçon; près d'eux on remarque une cassette cylindrique ouverte (*scrinium*), où sont rangés plusieurs volumes.

Hauteur, 11 p.° — Largeur, 9 p.°

T. III

Tav. 55





mezzi ———— *palmi*

PLANCHE LV.

(*LIV, LV, t. VII de l'Edition royale.*)

UNE femme assise sur un mur de pierres obscures et quarrées, touche les cordes d'une lyre d'or à cinq cordes. La couronne de laurier semble désigner en elle une musicienne de profession. A l'imitation d'Apollon, et avec une négligence affectée, elle a laissé retomber une tresse de ses cheveux sur son épaule; sa tunique verte, retenue par trois agraffes, est recouverte d'un manteau d'une couleur changeante entre le rouge et le vert.

Un jeune homme, dans une attitude semblable, lit avec attention un *papyrus;* sa draperie est de la même couleur. A l'imitation des philosophes, il a l'épaule droite découverte; c'est un usage que les jeunes Grecs suivaient quelquefois dans les écoles. Le peintre a, sans doute, voulu représenter un étudiant. Cette figure s'est trouvée, ainsi que la précédente, sur le mur d'une maison, à l'entrée de la ville antique de *Pompéia.* Ces deux peintures retracent le genre de fabrique employé dans les murailles de cette même ville.

1.er SUJET. — Hauteur, 1 P. — Largeur, 8 p.°

2.e SUJET. — Hauteur, 7 p.° 8 lig. — Largeur, 5 p.°

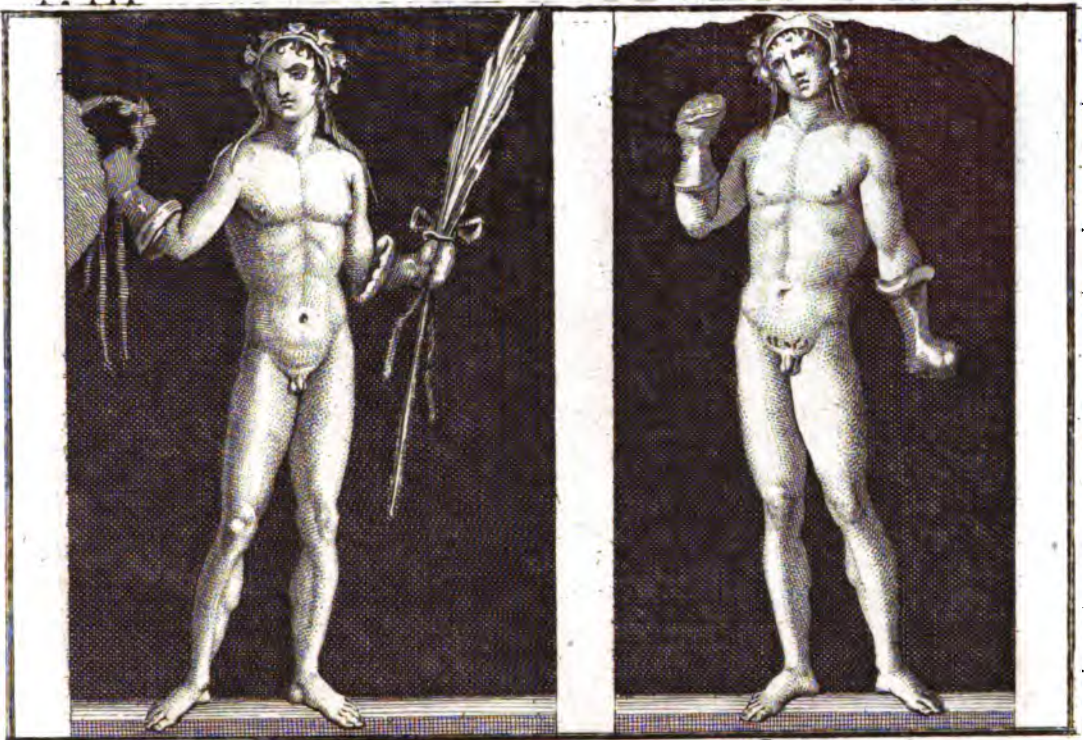

pal. uno
Rom.

PLANCHE LVI.

(LXIII, t. VII de l'Edition royale.)

DANS ces deux fragmens semblables, on voit deux Athlètes armés de cestes, et portant, comme vainqueurs, des couronnes formées de bandelettes, de feuilles de chêne, et plus particulièrement de feuilles d'ache *(apium)*; l'un d'eux tient, de plus, une branche de palmier et une autre couronne, où l'on remarque les bourrelets appelés *tori*. « La » Grèce, dit la première épigramme de l'Anthologie, a quatre jeux et tous sacrés; deux sont pour » des hommes et deux pour des dieux, Jupiter, » Apollon, Palémon et Archemore : les prix sont » l'olive, les pommes, l'ache et le pin ». C'étaient les jeux olympiques, les pythiques, les isthmiques et les néméens. Il faut entendre par *pommes*, les baies du laurier consacré à Apollon. Ovide donne cependant aux vainqueurs des jeux pythiques, l'*æsculum*, sorte de chêne, dit *latifolium* chez les Latins. Il paraît, d'ailleurs, que la couronne de feuilles de chêne était commune à tous les jeux; les autres feuilles les désignaient plus particulièrement; voilà pourquoi, sans doute, on voit ces différentes feuilles mêlées dans les couronnes de nos Athlètes.

On sait encore, par les inscriptions et les médailles, que ces jeux ne se célébraient pas seulement dans la Grèce, et que, sous les mêmes noms, on les pratiquait dans des lieux spécialement désignés, et l'on pourrait tirer de notre peinture l'opinion, qu'ils étaient en usage à Pompéia, ou du-moins qu'on y connaissait d'autres jeux semblables institués en l'honneur des Héros et des Empereurs qui leur donnaient leur nom.

1.er SUJET. — Hauteur, 1 P. 4 p.° — Largeur, 11 p.°
2.e SUJET. — Hauteur, 1 P. 4 p.° — Largeur, 8 p.° 9 lig.

T. III Tav. 57



pal. uno ——————— *Rom.*

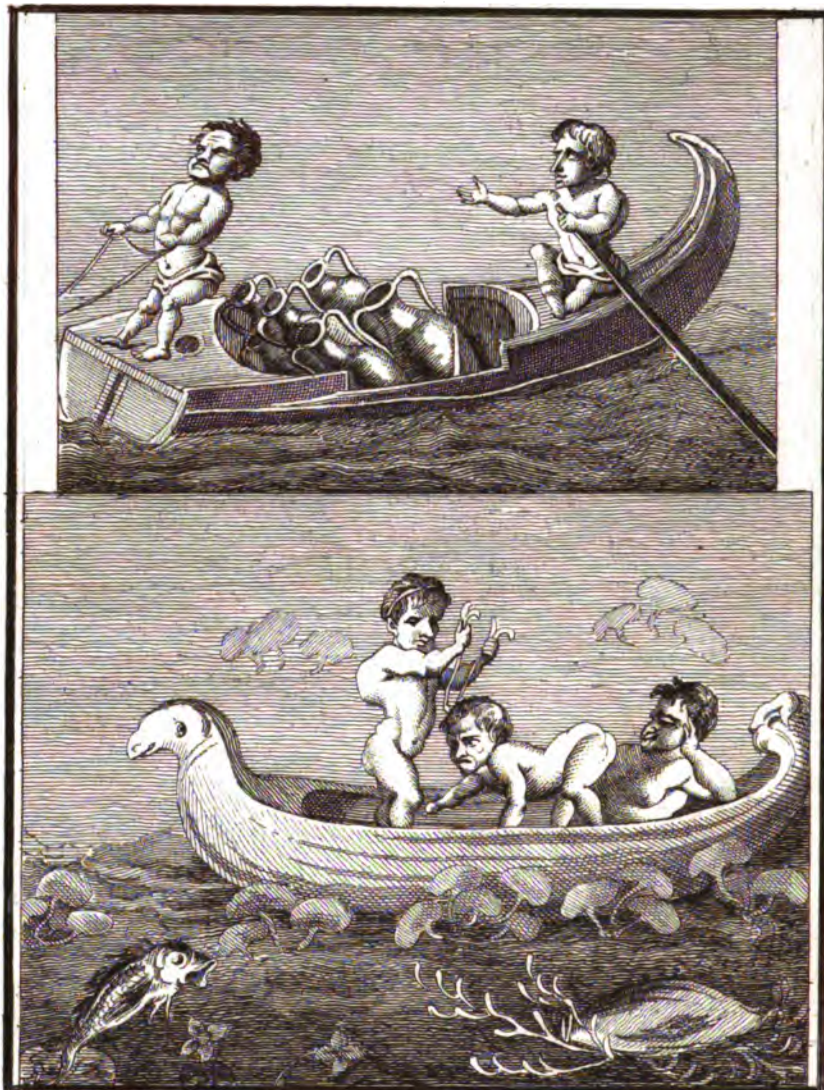
PLANCHE LVII.

(LXV, t. VII de l'Édition royale.)

CETTE peinture, d'un goût fantasque et capricieux, offre un mélange des attributs et du culte des Divinités qui président aux bienfaits de la nature. On consacrait, aux Divinités champêtres, des autels et de petits temples, sous l'ombre d'un bois qui devenait sacré. Les jours de fête on suspendait aux branches des arbres, aux colonnes, aux autels, des bandes et des festons, ainsi que des instrumens religieux. La figure debout sur un stylobate, paraît être une statue; son ombre portée sur le mur du petit temple, indique qu'elle ne tient pas à la colonne; mais elle n'a aucun attribut distinctif, si ce n'est son attitude même qui la caractérise pour une Danseuse ou pour une Bacchante : ce n'est pas la figure principale ni l'objet du culte. La figure de femme assise, quoiqu'à demi-effacée, conserve un caractère de grandeur qui paraît en faire le personnage principal; elle porte un sceptre, et s'appuie sur un petit tambour garni de grelots, instrument du culte de Cybèle, qu'on voit aussi consacré sur le sommet du temple; près d'elle, appuyé contre un autel, est un instrument inconnu, en forme de

tablette, avec deux anneaux, et qui paraît destiné à produire quelque bruit. Un vieillard barbu, à demi-nu, couronné de pampres, tenant d'une main un tambour semblable aux autres; de l'autre, soutenant une grande corbeille sur sa tête, paraît être un personnage animé qui s'avance pour célébrer quelque mystère. Tous les attributs de ce personnage sont bachiques. Sur un mur élevé, en regard de la figure stylite, est un Sphinx aux aîles étendues, une draperie sur le dos, ayant une figure de vieillard, avec le *modius* ou boisseau sur la tête, et qui fait allusion à Jupiter Sérapis. On voit souvent, dans les monumens de la Campanie, le culte égyptien confondu avec le culte grec; et en ramenant tout au même principe, on ne doit point être étonné de voir rapprochés les signes du culte de Bacchus, de Cérès, de Proserpine ou Libera, d'Isis et d'Osiris, et souvent de Priapé et de Mercure, Divinités qui, toutes, sont le symbole de la nature agissante et productive.

Hauteur, 2 P. 8 p.° — Largeur, 1 P. 11 p.°



pal. uno ———————— Rom.

PLANCHE LVIII.

(LXVII, t. VII de l'Edition royale.)

Ces deux tableaux, trouvés à Pompéia, représentent des Pygmées, ou plûtot des Tentyrites. Dans le premier, deux de ces monstres hideux conduisent une barque contenant des vases de terre; dans l'autre, on en voit trois dans une barque peinte en rouge, dont la proüe se termine en tête d'épervier. La barque paraît arrêtée dans un marais, où l'on remarque des plantes aquatiques et deux gros poissons. L'un des Pygmées tient une espèce de couronne ou de bandelette dont il s'apprête à ceindre la tête de l'un de ses compagnons qui se baisse dans une attitude grotesque. Le troisième, la tête appuyée sur sa main, considère cette action d'un air moqueur, si l'on peut saisir une telle expression dans cette étrange physionomie.

1.er Sujet. — Hauteur, 1 P. 8 p.° — Largeur, 1 P. 10 p.° 10 lig.
2.e Sujet. — Hauteur, 2 P. 8 p.° 6 lig. — Même largeur.


pal. uno
Rom

PLANCHE LIX.

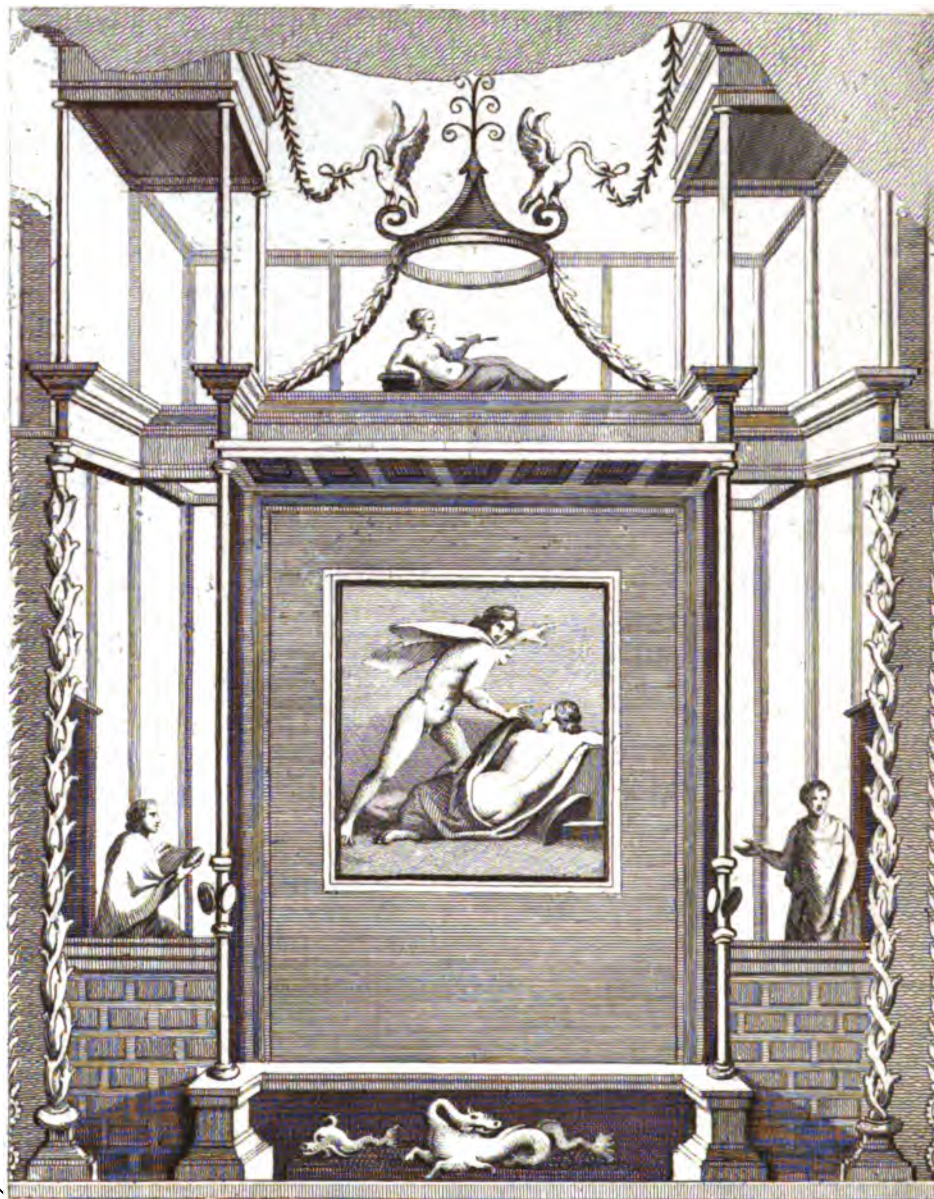
(LXXIX, t. VII de l'Edition royale.)

Nous avons, dans les volumes précédens, donné une idée suffisante du goût des décorations d'architecture, qui occupent une grande place dans le Recueil des Antiquités d'Herculanum; on pourra juger, par les fragmens que nous offrons ici et par le suivant, de la manière dont les ornemens sont distribués dans ces sortes de peintures, sans nuire, toute-fois, à l'effet des sujets principaux. Dans celle-ci, les ornemens sont peints sur un fond noir, avec une délicatesse exquise et un fini précieux. La figure est une Psyché, qu'on reconnaît à ses aîles de papillon; ses cheveux blonds sont couronnés de feuillages et de fleurs; elle tient une guirlande et un thyrse, et répond à un Amour qui fait le sujet d'un tableau semblable, et dont les attributs sont relatifs à la vie champêtre.

Hauteur, 1 P. 5 p.° — Largeur, 1 P. 10 p.°

T. III

Tav. 60



pal. quattro ——————————— Rom.

PLANCHE LX.

(LXXX, t. VII de l'Edition royale.)

CETTE peinture, comme la précédente, donne l'idée d'une décoration composée. Le sujet du tableau principal est un Faune qui surprend une Bacchante. Sur les côtés, on voit deux personnages qui se détachent sous une colonnade légère; l'un d'eux est occupé à lire. Dans la partie supérieure et sous un pavillon, est une Vénus couchée.

Hauteur, 6 P. — Largeur, 4 P. 10 p.°

Nous terminons ici le Recueil des Peintures. En mettant à contribution les savantes dissertations des Académiciens d'Herculanum, sans doute nous avons tiré peu d'or de cette mine féconde. Chercher à éclaircir le sujet; arrêter l'attention des lecteurs sur l'esprit de la composition, sur les beautés de style, sur la sagesse et la convenance des accessoires; rapprocher les rapports que ces peintures offrent avec les usages et les mœurs des anciens, telle a été la tâche que nous avons essayé de remplir dans un câdre borné. Le graveur a fait plus que nous; son art fixe des images auxquelles il ne manque que des couleurs; et la parole ne peut leur donner ni le corps ni la vie. L'artiste

saura cependant, sur un récit fidèle, en retrouver les élémens; c'est dans cette vue que nous sommes entrés dans quelques détails qui peuvent paraître minutieux, et que nous rassemblons, dans une Table des Matières, ceux qui nous sont échappés, et qui peuvent l'intéresser.

FIN DU TROISIÈME VOLUME ET DES PEINTURES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LES TROIS VOLUMES DE PEINTURES

DES

ANTIQUITÉS D'HERCULANUM.

A

B

C

E

F

G

H

I

L

M

N

Fin de la Table.

ANTIQUITÉS D'HERCULANUM,

GRAVÉES

PAR TH. PIROLI,

AVEC

UNE EXPLICATION PAR S.-PH. CHAUDÉ;

ET PUBLIÉES

PAR F. ET P. PIRANESI, FRÈRES.

TOME IV.

BRONZES.

À PARIS,

CHEZ PIRANESI, Frères, place du Tribunat, n.° 1354;
LEBLANC, Imprimeur-Libraire, maison Abbatiale Saint-Germain-des-Prés, n.° 1121.

AN XIII. = 1805.

AVERTISSEMENT.

Nous suivons, dans cette Édition, la classification adoptée par les Académiciens d'Herculanum. La peinture a occupé trois volumes; deux volumes renfermeront ce que la Statuaire a vu ressusciter des fouilles de la Campanie, c'est-à-dire, les Bronzes, Bas-reliefs, Bustes et Statues; car, selon Pline, cette dénomination s'applique particulièrement à l'art de jeter en bronze, et les productions du ciseau appartiennent à la sculpture. La rareté des bronzes a fait compter pour une richesse précieuse, ceux qui ont été recueillis dans ces villes antiques et souterraines. Si l'on trouve dans ces ouvrages moins de recherche que dans les productions du pinceau, ils offrent peut-être plus de finesse, plus de sentiment, un goût plus épuré, et surtout à un degré plus sensible, cette vive empreinte qui décèle le génie et la science profonde de l'artiste. Cette collection se rend également

intéressante, sous le rapport de l'art et de l'histoire civile et religieuse.

Pour ne point interrompre la suite des Bustes et des Statues, nous les ferons précéder de quelques Bas-reliefs, qui ne sont point en assez grand nombre pour former une série particulière : les Bas-reliefs avec les Bustes formeront le premier volume; le second renfermera les Statues.



mezzo — pal. Rom.

PLANCHE I.

(P. 257, t. V de l'Edition royale.)

Tout concourt à donner un grand prix à ce bas-relief; la matière, le travail, la variété des objets, la beauté de la composition, l'expression des figures et le choix du sujet. La plaque est d'argent, en forme de bouclier, avec un crochet au revers pour la suspendre : c'était sur des boucliers semblables que les anciens faisaient représenter les images et les actions de leurs ancêtres. La mort de Cléopâtre paraît faire le sujet de cette composition, toute pittoresque. Cette reine infortunée, dont la beauté n'a pu désarmer son vainqueur, a fait couler la mort dans ses veines. Ses derniers soupirs sont encore pour l'amant qu'elle a perdu ; assise, affaissée par l'effet du poison, la tête penchée sur l'épaule, les yeux mourans, elle expire dans les bras de l'une de ses fidelles esclaves; c'est Carmione, la plus âgée, elle qui prit soin de l'étendre sur le lit royal, parée d'habits somptueux, et qui la suivit chez les morts après avoir rempli ces derniers devoirs. Debout, considérant sa maîtresse dans l'attitude de la douleur, est la jeune Iraïs, qui la suivit la première. Un Amour, accablé de tristesse, est appuyé sur les genoux de la reine, et déplore sa fin malheureuse.

C'est ainsi que nous avons vu ce même Dieu pleurant l'infortune d'Ariadne (*Peint. t. II, pl. XV*) et éteignant son flambeau devant Narcisse (*Id. t. III, pl. XLVI et XLVII*). Aux pieds de Cléopâtre est le panier de figues renversé, sensible allusion au récit de Plutarque. Les accessoires représentent l'intérieur d'un appartement; c'est ce que désignent le lit, dont on voit une partie, la draperie tendue (*aulæa*) et la petite statue élevée sur une colonne tronquée. La pomme, le vase, la guirlande de myrte et les deux colombes, désignent clairement Vénus dans cette image. Malgré l'heureuse application que l'on peut faire à la mort de Cléopâtre, de plusieurs traits de notre bas-relief, l'explication n'en est pas pleinement satisfaisante; M. Visconti pense que ce sujet appartient à la Mythologie; la figure allégorique de l'Amour ou de Cupidon, ne paraît pas convenir à une histoire; la statue de Vénus et l'offrande des colombes, ne paraissent pas convenir à celle de Cléopâtre : il croit donc que le sujet est Phèdre avec la nourrice, comme sur plusieurs bas-reliefs où l'on voit de même la figure de Cupidon; ses offrandes n'ont pu lui rendre Vénus favorable, et le panier renversé indique qu'elle veut se laisser mourir de faim.

Diamètre, 5 pouces 8 lignes.



DELLA GRANDEZZA
DELL' ORIGINALE

PLANCHE II.

(*P. 261, t. V de l'Edition royale.*)

Ce bas-relief, sur une lame d'argent, est d'un bon travail; on y voit un Satyre aux longues cornes, ceint de la nébride, faisant une offrande devant un Hermès, posé sur un autel rustique. Il est assis, attitude qui convient à une cérémonie religieuse, et joue d'une lyre à sept cordes : quoiqu'il soit rare de voir les Satyres avec la lyre, on les retrouve cependant dans plusieurs monumens, avec cet instrument qui n'est point étranger aux suivans de Bacchus. L'Hermès barbu, et ayant les cheveux roulés autour de la tête, pourrait représenter Bacchus Indien; mais l'objet du sacrifice semble désigner une divinité champêtre d'un ordre inférieur, peut-être Sylvain, souvent représenté sous la forme d'un Hermès. L'autel est ceint d'une guirlande; contre l'arbre est posé un *pedum*, ou plutôt le bâton de chasseur, dit *lagobolos*, parce qu'il servait à assommer les lièvres; sur l'autel est une coupe, qu'on peut supposer pleine de lait; aux branches de l'arbre est suspendue une peau d'animal, dont les oreilles allongées semblent être celles d'un lièvre; on voit encore sur la pierre où le Satyre est assis,

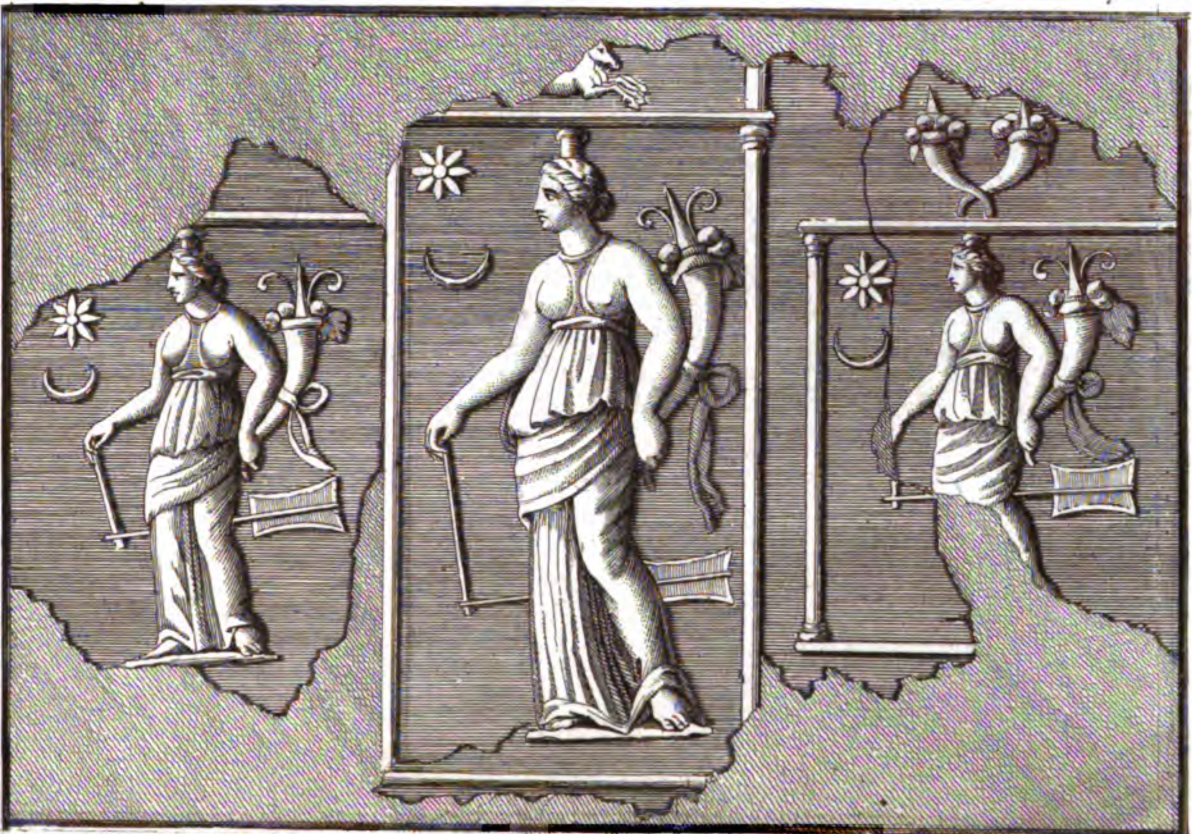
la peau d'un animal sauvage, tel qu'un tigre ou une panthère. Ce Satyre paraît donc offrir à la divinité un sacrifice en reconnaissance d'une heureuse chasse, et de la fécondité des troupeaux.

Il paraît probable que ces petits bas-reliefs en argent, et quelquefois en bronze, de forme ronde, ont servi de fonds à des miroirs métalliques. Le Musée Napoléon en possède un en bronze doré, trouvé dans un tombeau, avec le miroir rond métallique.

Trouvé à *Portici*, et gravé de la grandeur de l'original.

T. IV

Tav. 3



DELLA GRANDEZZA
DELL' ORIGINALE

PLANCHE III.

(P. 263, t. V de l'Edition royale.)

CES trois Fortunes, relevées en bosse sur argent, sont parfaitement semblables entre elles, et ont les mêmes attributs. Cette réunion des trois figures rappelle qu'il y avait à Rome un temple aux trois Destinées (*tria fata*) qu'on révérait, comme on faisait trois Parques et trois Grâces, divinités qui se confondent dans l'antiquité reculée. Le boisseau sur la tête de la Fortune, comme sur celles d'Isis et de Sérapis, est l'emblême de l'abondance; cet emblême se retrouve encore avec plus d'extension dans la corne d'Amalthée. Le timon désigne la part que prend la Fortune dans le gouvernement des empires et des affaires humaines; le croissant et l'étoile expriment sa domination sur tout l'univers, et peut-être ces signes, qui accompagnent presque toujours la déesse, expriment-ils l'opinion de quelques philosophes, qui attribuaient à l'influence des corps célestes, et sur-tout de la lune, tous les événemens heureux et malheureux. Chaque figure est encâdrée dans le frontispice d'un petit temple; dans le fronton de celui du milieu, on voit une partie du Capricorne, signe qui se retrouve dans les médailles

comme horoscope, avec les autres emblêmes *de la fortune d'Auguste*, et qui semblerait désigner ici particulièrement la fortune de ce prince.

Trouvées à *Civita*, et gravées de la grandeur de l'original.

T IV

Tav. 4



DELLA GRANDEZZA
DELL' ORIGINALE

PLANCHE IV.

(*P. 264, t. V de l'Edition royale.*)

CE petit bronze, d'un travail délicat, est plaqué d'argent dans les reliefs; il représente Esculape avec sa fille Hygie ou *Salus*, déesse de la santé. On reconnaît facilement le dieu à sa barbe, à ses cheveux, et à la verge entourée d'un serpent. Sa compagne porte pour attribut la tasse sacrée, d'où l'on voit sortir un serpent, particularité qui donne beaucoup de prix à ce petit monument. La déesse tient aussi dans sa main une petite branche qui n'a point été observée par les Académiciens d'Herculanum, et que l'on peut croire être la panacée. Les figures posent sur un autel, et sont encâdrées par un ornement de feuilles de laurier et de festons. Le laurier était consacré aux trois divinités qui présidaient à la médecine, Esculape, Hygie et Telesphore : on attribuait aux feuilles de cet arbre une vertu extraordinaire; on l'employait dans les triomphes pour purifier les soldats du sang versé dans les combats; on s'en servait dans les lustrations; on disait de celui qui était rassuré contre les dangers, qu'il portait un bâton de laurier. Dans les Hiéroglyphes, le symbole d'une guérison miraculeuse

était une colombe qui tenait dans son bec une branche de laurier. L'usage de consacrer des tablettes de métal et de marbre pour solution d'un vœu à une divinité dont on croyait avoir obtenu quelque grace ou faveur, était très-répandu, et l'on peut regarder celle-ci comme l'une de ces représentations votives.

Trouvé à *Portici*, et gravé de la grandeur de l'original.

T. IV

Tav. 5

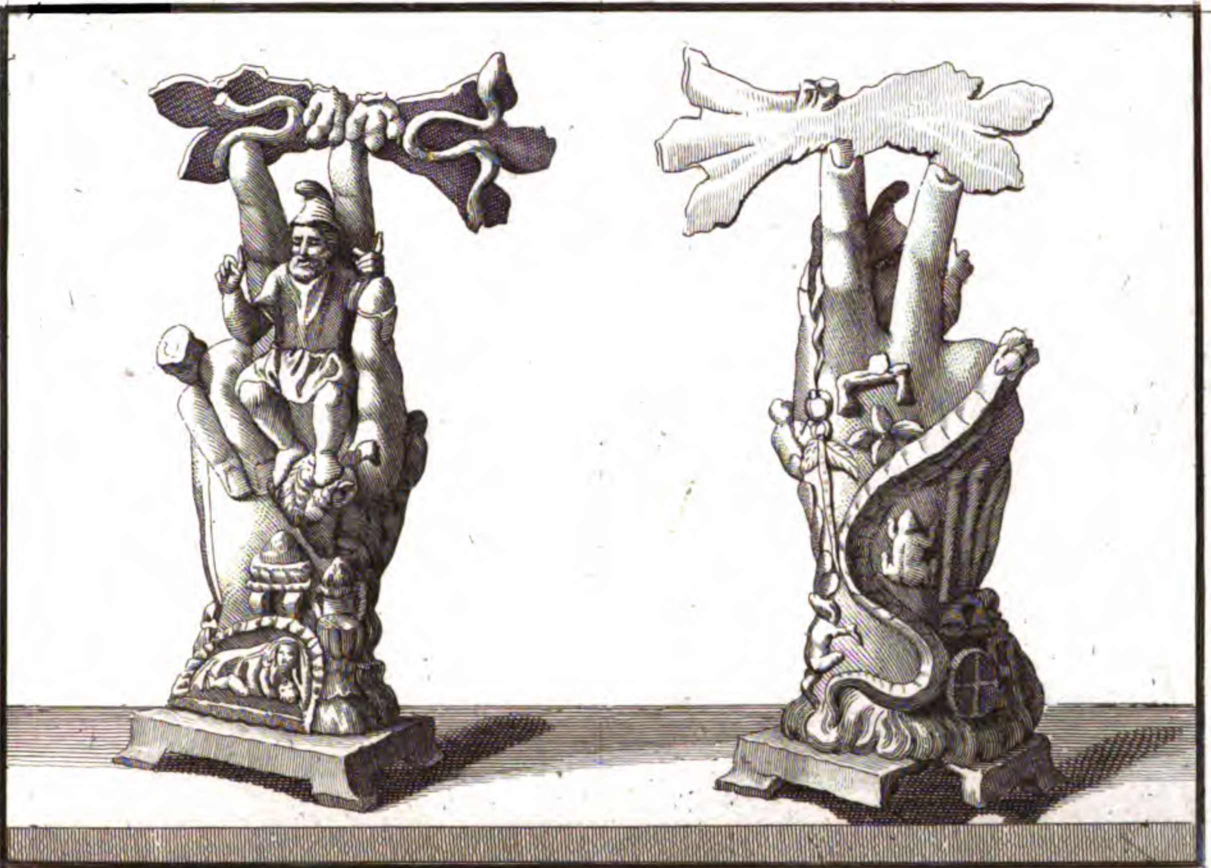


PLANCHE V.

(Préface de l'Edition originale, page 37.)

LA main votive dont nous donnons ici la figure sous un double aspect, se rend, par la multiplicité des symboles, plus curieuse que celles déjà connues. Comme dans les autres, les trois premiers doigts sont ouverts, et les deux derniers fermés. On remarque près de la base, dans une cavité, une femme avec un petit enfant; il semble que le sujet du vœu soit exprimé par ces figures, et qu'il se rapporte à un heureux accouchement. L'homme assis, les pieds posés sur une tête de bélier, tenant élevé l'index de chaque main, revêtu du costume phrygien ou persan, habit que les anciens ont donné, par convention, à tous les Orientaux, paraît être ici, sous la figure d'un ministre ou d'un prophête, le symbole du culte mithriaque. Le serpent, la grenouille, le lézard, la balance, la fleur, le fouet, le *tympanum*, le sistre, les cymbales, etc. font allusion aux Divinités révérées par l'auteur de l'offrande, ou à sa croyance religieuse. Il serait difficile de tirer un sens clair et précis de ces sortes d'énigmes, qui, peut-être, n'en avaient pas un bien formé pour ceux même qui les inventaient; on peut les regarder

comme les rêves d'esprits blessés par la superstition, ou exaltés par une pieuse reconnaissance, qui voulaient remercier ou appaiser tous les Dieux qu'ils avaient implorés, ou dont ils craignaient le courroux. Aussi n'a-t-on réuni, dans l'explication de ces sortes de monumens, que des conjectures qui semblent se combattre comme les idées superstitieuses qui les ont produits. Le lecteur curieux pourra recourir aux auteurs qui en ont parlé ; Lorenzo Pignorio, Tommassini, Delachausse, Gori, Montfaucon, Caylus, etc. Les Antiquaires donnent à ces mains votives le nom de *Mains de bronze* ou de *Mains Panthées*, c'est-à-dire, consacrées à tous les Dieux.

Celle-ci fut trouvée dans les fouilles dc Résine, en 1746.

Hauteur, 6 pouces.



mezzo ——— pal. Rom.



mezzo ——— pal. Rom.

PLANCHE VI.

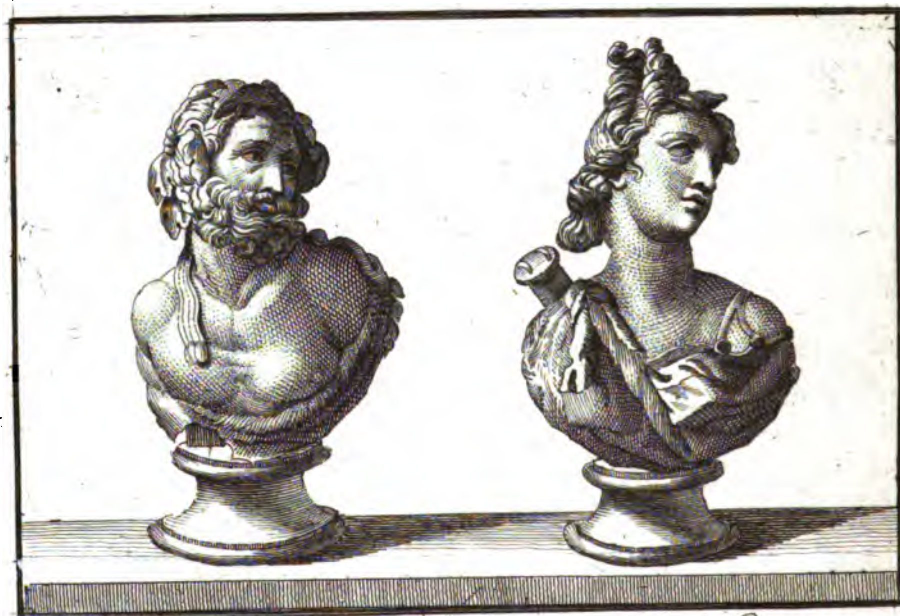
(P. 1.re, t. V de l'Edition royale.)

CHEZ tous les peuples, nous voyons la religion s'envelopper de mystères; parmi les anciens Grecs et Romains, l'idée d'un Être suprême, seul moteur de toutes les causes et régulateur de l'univers, était, pour ainsi-dire, le secret des philosophes, et cette grande vérité paraissait trop sublime pour être communiquée au vulgaire grossier, dont la superstition se nourrissait de toutes les erreurs du polythéisme. On en retrouve les traces plus ou moins développées dans leurs écrits; mais c'est sur-tout dans les monumens que les opinions religieuses se cachent sous les symboles. Le bronze que nous avons sous les yeux, semblerait appartenir à ces sortes de monumens mystérieux; il représente un Croissant, surmonté de deux petits bustes, avec l'aigle portant la foudre au milieu; cet aigle annonce, dans les médailles et dans les pierres gravées, la présence invisible du grand Jupiter. La tête de Diane, de Proserpine ou d'Isis au milieu du croissant, annonce la puissance de la Divinité manifestée dans cet astre. Ici le symbole de Jupiter semble le montrer comme le régulateur des temps figurés dans les têtes du Soleil et de la Lune, qui,

en séparant le jour et la nuit, forment le mois exprimé par le croissant. Les mutations constantes de la Lune ont été les premières observées, et le cours de cet astre est la mesure la plus sensible et la plus antique qui ait servi à diviser l'année. « Le mouve» ment perpétuel du Soleil, dit le poète Aristide » (*Hym. in Jov. p.* 13) au-dessus et au-dessous de » la terre, est le commandement donné par Ju» piter au Soleil, d'éclairer tout le monde; et les » cours de la Lune et les révolutions de toutes les » étoiles, sont une disposition de Jupiter ». Ce passage s'applique merveilleusement à notre bronze, et pourrait aussi aider à l'explication d'autres monumens, où l'on voit la tête même de Jupiter avec le croissant. C'est aussi comme régulateur des jours et des nuits, que Jupiter recevait chez les Romains le nom de *Lucetius* et de *Diespiter* (*Diei pater*); cependant, en adoptant une explication plus simple, et qui a été appliquée avec autorité à des monumens du même genre, on pourrait voir, dans notre bronze, l'apothéose de deux personnages révérés, ou un hommage votif pour la naissance de deux jumeaux, ou peut-être encore le symbole de Jupiter, d'Hécate, ou de Castor et Pollux.

Sur la même planche, on voit un buste de Pallas, avec le casque et l'égide, et une femme aîlée qui peut représenter une Victoire.





mezzo. pal ——— Rom

PLANCHE VII.

(P. 2 et 3, t. V de l'Édition royale.)

Le premier de ces quatre bustes appartient à Jupiter. On reconnaît le père et le maître des Dieux, à son épaisse chevelure, à sa barbe touffue, au diadême qu'il porte, et mieux encore à ce visage majestueux, conforme à l'idée qu'en ont laissée les poètes et les anciens artistes. Ce bronze ressemble au fameux buste du capitole, et nous ferons remarquer ici, d'après l'observation du savant éditeur de ce Musée (*Mus. cap. t. II*), quel soin, quelle exactitude apportaient les anciens, non-seulement à retracer les véritables images des hommes illustres, mais encore à conserver dans les têtes de leurs Dieux et des héros, une ressemblance souvent idéale, mais consacrée par la description des poètes, ou par les premières images que l'art avait produites. Il y avait, dans cette attention, un certain principe de religion qui conserva long-temps ce sentiment du vrai beau, d'où l'esprit de l'homme, après l'avoir trouvé, ne tend que trop, par l'effet de son inconstance naturelle, à s'écarter; on connaît ce passage d'Homère (*Il. a. v.* 528) : « Le fils » de Saturne abaissa ses noirs sourcils, les cheveux

» vénérables du roi s'agitèrent sur sa tête immor- » telle, et il fit trembler le vaste olympe ». C'est d'après cette description, a remarqué un ancien, qu'Euphranor forma, avec son pinceau, l'image de Jupiter, et que Phidias la jeta en bronze. « Nous » connaissons la face des Dieux, dit Cicéron (*de N.* » *D. I.* 30), comme l'ont voulu les peintres et les » modeleurs, et non-seulement leur visage, mais » encore leurs ornemens, leur âge, leurs vêtemens; » ainsi l'on peut dire que Jupiter est barbu, qu'Apol- » lon est imberbe, que Minerve a les yeux bleus, » et Neptune, verdâtres ». Des idées ainsi consacrées s'établissent, avec le temps, comme la vérité même.

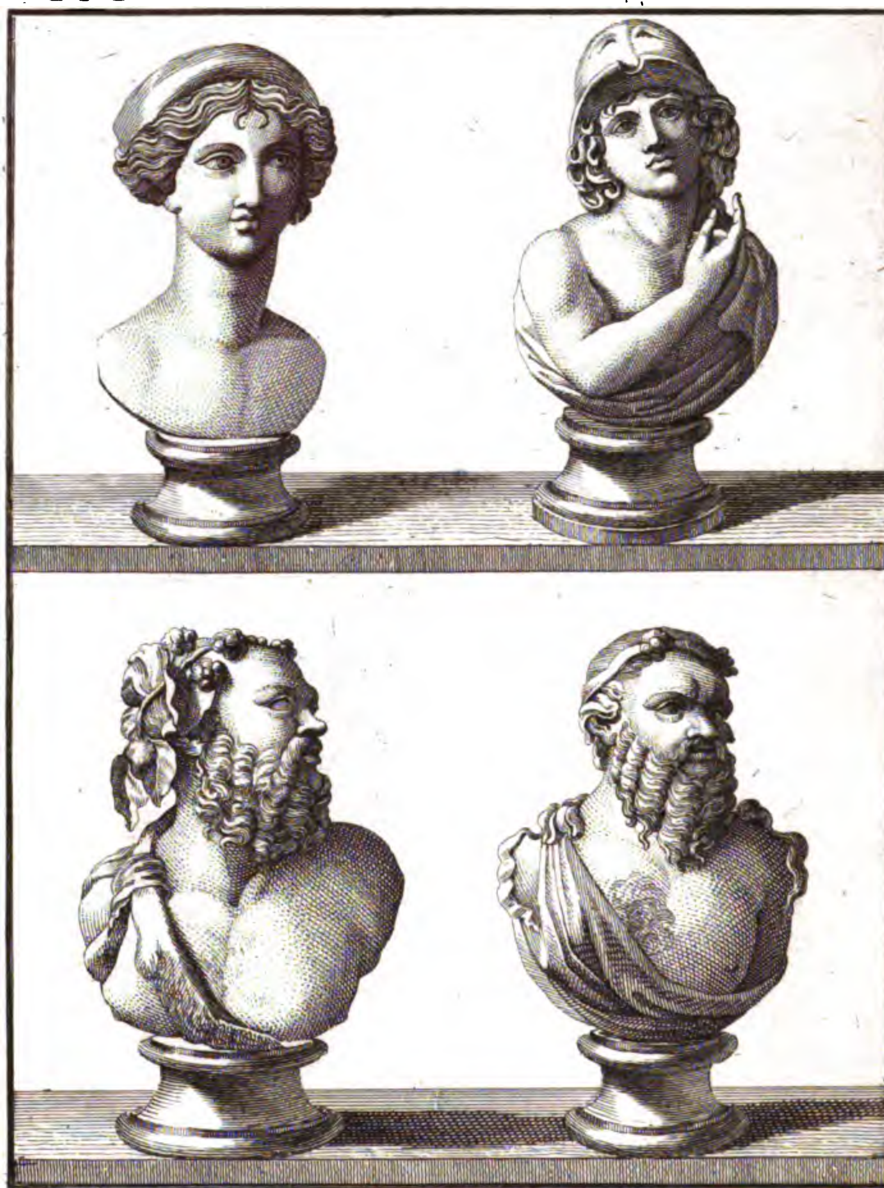
Le second buste est celui de Junon, qu'on reconnaît à sa couronne radiée, et au voile qui couvre sa poitrine.

Dans le troisième, on voit un Hercule, distingué par la couronne de peuplier, attachée avec une bandelette ou diadême, sorte de consécration, et dont les traits se rapportent aux portraits connus.

Dans le quatrième, est figurée une Diane, dont les cheveux tressés sans ornement étranger, viennent former sur sa tête deux crochets allusifs au croissant; elle porte le carquois et une peau de chèvre ou l'égide.

Fig. supérieure. — Hauteur, environ 3 p.° 4 lig.
Fig. inférieure. — Hauteur, environ 4 p.°

T. IV Tav. 8



mezzo pal ——— Rom.

PLANCHE VIII.

(P. 3 et 4, t. V de l'Edition royale.)

Il serait difficile de fixer le caractère de ce premier buste ; c'est un fragment d'une statue entière. La coiffe et le diadême peuvent désigner une Junon, une Vesta ou une Diane. Le buste casqué représente le dieu Mars sans barbe, comme ce Dieu est représenté le plus souvent. Le troisième buste représente un suivant de Bacchus, couronné de feuilles de lierre et de corymbes ; sa barbe épaisse, la nébride qu'il porte en écharpe, et son âge, qui est celui de la vigueur, indiquent un Faune ou Satyre d'un âge mûr : les Grecs les appelaient du nom commun de *Silènes*. La figure du quatrième buste est moins équivoque ; elle appartient à Silène, le nourricier de Bacchus ; le front chauve, l'enfoncement du front à la naissance du nez, l'enchâssement exhorbitant de la prunelle, sa barbe descendant en touffes régulières et longues, tous ces traits sont dans le caractère ; la bandelette lui convient aussi, comme prêtre et ministre de Bacchus : tel était le Silène que Bacchus enfant lutinait dans ses jeux. Le Dieu arrache, en badinant, les poils qui hérissent la poitrine de Silène, ou lui pince ses oreilles

pointues; il lui claque sa tête chauve et son court menton, et de son pouce délicat lui presse ses narines de singe (*Nemesianus, Ecl. III,* 31).

T. IV

Tav. 9

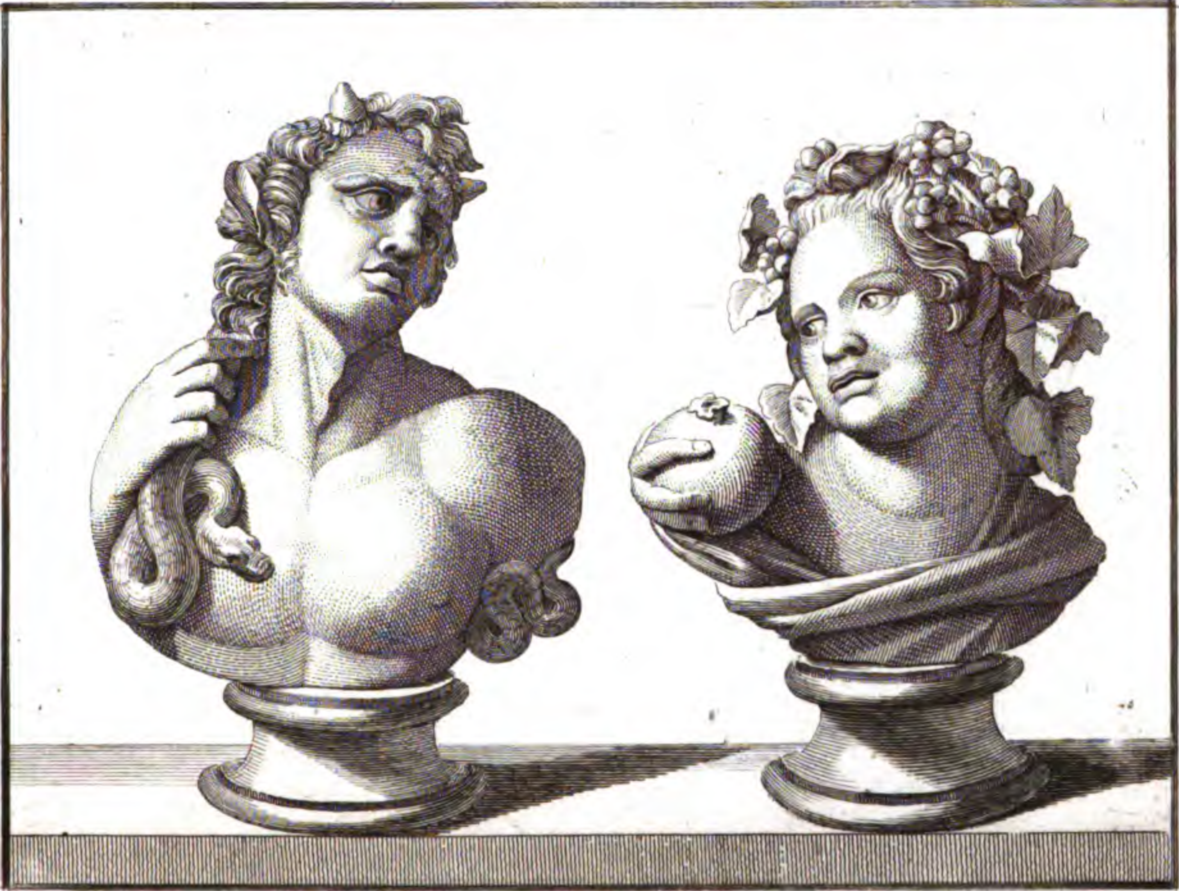


PLANCHE IX.

(*P.* 5 *et* 6, *t. V de l'Edition royale.*)

Au premier coup-d'œil, on croirait reconnaître un Faune dans ce buste; mais, avec un peu d'attention, on remarquera que, dans cette nature mixte, tout ce qui n'appartient point à la nature humaine a un rapport évident avec les formes d'un taureau, et nullement avec celles d'un chevreau ou d'un bouc. Une expression divine, quoique féroce, répandue sur cette figure, et tous les traits qui la caractérisent, doivent s'appliquer à Bacchus lui-même. Mais alors c'est Bacchus *Sabazius*, le fils de Jupiter et de Proserpine, proprement dit *Zagreus*, ce Bacchus tué par les Titans, et qui cependant reparut depuis sous différentes formes. Ce n'est plus ce Bacchus dont la beauté est celle d'une tendre Vierge; c'est celui dont Athénée a conservé le portrait (*II*, I, *p.* 35) « adolescent, indompté, ayant l'aspect » d'un taureau; jeune et non jeune ». Euripide voulant représenter Bacchus courroucé, le fait aussi paraître avec la figure d'un taureau; c'est le caractère qu'on peut saisir dans le regard, dans les lèvres épaisses, dans les traits ramassés, dans la touffe de poil naissante sur le front et dans l'oreille extraor-

dinaire de la figure. Les cornes et le serpent appartiennent particulièrement à ce Dieu, qui semble offrir le symbole d'une ivresse immodérée et furieuse.

Les formes grasses et potelées, les cheveux longs du second buste, semblent désigner une femme; le caractère de la figure appartient à l'espèce des Faunes; la couronne de lierre avec les corymbes la classe évidemment parmi les suivans de Bacchus; la grenade qu'elle porte à la main rend ce bronze rare et précieux. Quoique ce fruit soit compté au nombre des objets contenus dans la ciste mystique, il n'a point encore été remarqué sur aucun des monumens relatifs aux mystères. Suivant un ancien Mythe, la grenade naquit du sang de Bacchus *Zagréus*, mis en pièces par les Titans, et il était défendu d'en manger les fruits dans les fêtes de Cérès.

CHAQUE BUSTE. — Hauteur, 7 p.° 9 lig.

T. IV

Tav. 20



mezzo. pal. —————— Rom.

PLANCHE X.

(P. 7, t. V de l'Edition royale.)

L'EXPRESSION riante et animée de cette figure, et ses attributs, appartiennent clairement à Bacchus; ses cheveux touffus sont tressés avec des branches de lierre garnies de corymbes, et un large diadême dont les bandes retombant par devant, semblent en faire partie; le bras resserré dans l'une de ces bandes, peut être l'emblême de l'enchaînement des forces par l'ivresse. Mais ce que cette figure a plus de remarquable, ce sont les aîles qu'on lui voit très-rarement. « Les Amycléens, dit Pausanias (*III,* » 19) adoraient spécialement Bacchus, auquel ils » donnaient, autant qu'il me semble, le surnom de » *Psylas;* les Doriens appellent les aîles de ce nom » *Psylas,* le vin soulève les hommes et rend l'esprit » léger, comme les aîles portent les oiseaux ». Ce passage qu'on a cité en faveur de ce bronze, donne plûtôt l'explication du sens moral que peuvent offrir à l'esprit les aîles ajoutées à Bacchus, comme symboles, qu'il ne prouve que le Dieu ait été adoré sous la forme aîlée; nous remarquerons seulement que ces figures aîlées doivent, en général, être plutôt considérées comme les génies des Dieux, que

comme les divinités mêmes. Parmi les génies de Bacchus, l'ancienne Mythologie a fait une mention distinguée d'*Acratus :* son nom signifie *Merum*, ou le vin sans mélange d'eau; c'est le génie de l'ivresse.

Hauteur, 10 p.°

T. IV

Tav. 11



mezzo pal ——— Rom.

PLANCHE XI.

(*P.* 8, *t. V de l'Edition royale.*)

Le diadême, les corymbes de lierre, le voile qui couvrent la tête de cette figure, indiquent, selon les Académiciens d'Herculanum, un prêtre de Bacchus; les prêtres sacrifiaient aux dieux la tête voilée, usage venu à Rome de la Phrygie. Les ministres du culte affectaient aussi dans leur costume d'imiter leurs divinités, et cette coiffure, *mitra*, dont Bacchus était l'inventeur, lui avait fait donner le surnom de *mitrophore*; le geste expressif de l'index élevé, est, sans-doute, relatif aux mystères; on a cité à ce propos ce vers d'Orphée: « Jupiter, Pluton, le Soleil et Bacchus ne sont qu'un seul »: comme si tous ces Dieux se trouvaient réunis dans Bacchus. C'est pour cela qu'il a été considéré comme le Dieu universel, et qu'il a été appelé *Panthée* (*Auson. ép.* 29 *et* 30). Cependant les accessoires qui peuvent déterminer le caractère de ce buste, servent à M. Visconti pour appuyer une opinion différente; c'est Hercule, habillé en femme, à la cour d'Omphale, et célébrant, avec la reine de Lydie, les fêtes de Bacchus. La célèbre pierre gravée, du cabinet d'Orléans, où

Hercule jeune paraît voilé jusqu'au menton, de la même manière, rend cette opinion presque démontrée.

Hauteur, 8 p.°


mezzo. pal Rom.

PLANCHE XII.

(*P.* 9 *et* 10, *t. V de l'Edition royale.*)

La figure du premier buste est couronnée de feuilles, de corymbes de lierre et de grappes de raisin; dans un pan de sa draperie, elle porte des raisins et des figues, et de la main droite elle penche un vase sur les fruits, comme si elle les arrosait. L'expression gracieuse et délicate de la tête, la jeunesse dont elle brille, conviennent à Bacchus, qui partage avec Apollon le don d'une beauté toujours nouvelle; mais les fibules qui attachent la draperie sur les bras, portent à croire que c'est une nymphe, l'une des nourrices ou compagnes du Dieu, et qui tempère sagement la force de ces fruits par le mélange de l'eau; ce mélange était sacré chez les peuples polis de la Grèce; il n'appartenait qu'aux barbares de boire le vin pur, et c'est ce qu'Anacréon appelle *boire à la scythique*. De-là, peut-être, cette différence du Bacchus sauvage et furieux dont nous avons parlé précédemment (*pl. IX*), et du Bacchus vainqueur et législateur des peuples de l'Orient, portant dans sa beauté immortelle le caractère d'une divinité bienfaisante. La proportion du mélange était ordinairement de trois par-

ties d'eau sur deux de vin, et les plus sobres suivaient celle de cinq à deux.

Le style du second buste peut le faire croire de travail étrusque, ou, pour s'exprimer avec plus de justesse, d'ancien style grec; les lignes droites, l'adhérence des membres au corps qui en font le caractère, attestent la jeunesse de l'art; les Etrusques reçurent, à une époque très-reculée, les arts de la Grèce, ils conservèrent long-temps, avec une espèce de religion, ce même style, sans le changer ni l'améliorer. Comme imitateurs, ils eurent dans l'exécution quelque chose de plus lourd, et qui distingue encore aux yeux exercés, leurs ouvrages de ceux de leurs premiers maîtres. La figure est une Pomone, qu'on reconnaît aux différens fruits qu'elle porte dans son giron; elle est coiffée d'un voile, posé sur une élévation formée par les cheveux sur le front. C'est cette élévation qu'on nomme *tutulus*, et qui se rencontre souvent dans les figures dites étrusques. Le collier, orné de bulles, est aussi un ornement étrusque; ce collier et les yeux sont en argent.

Chaque Buste. — Hauteur, 6 p.°

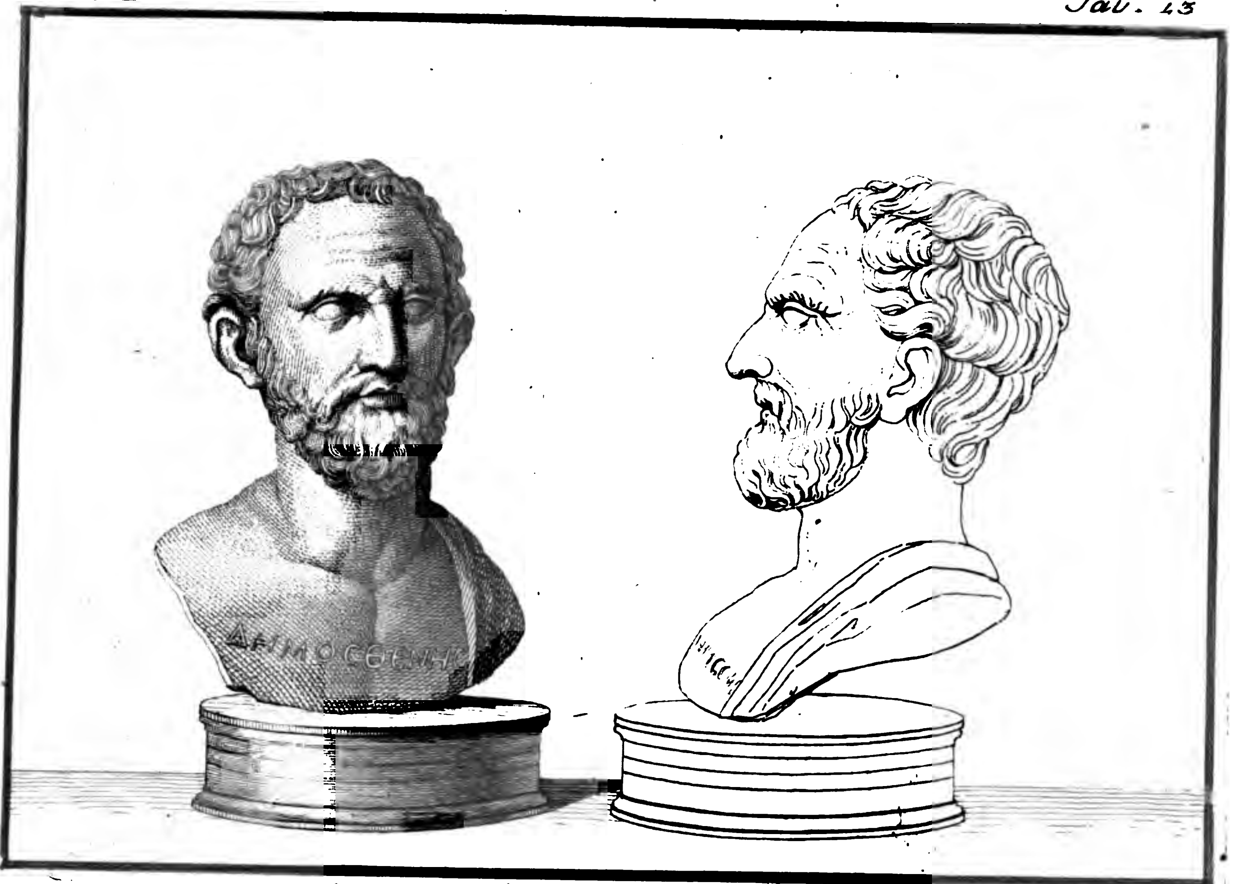

mezzo. pal
Rom.

PLANCHE XIII.

(*P.* 11, 12, *t. V de l'Edition royale.*)

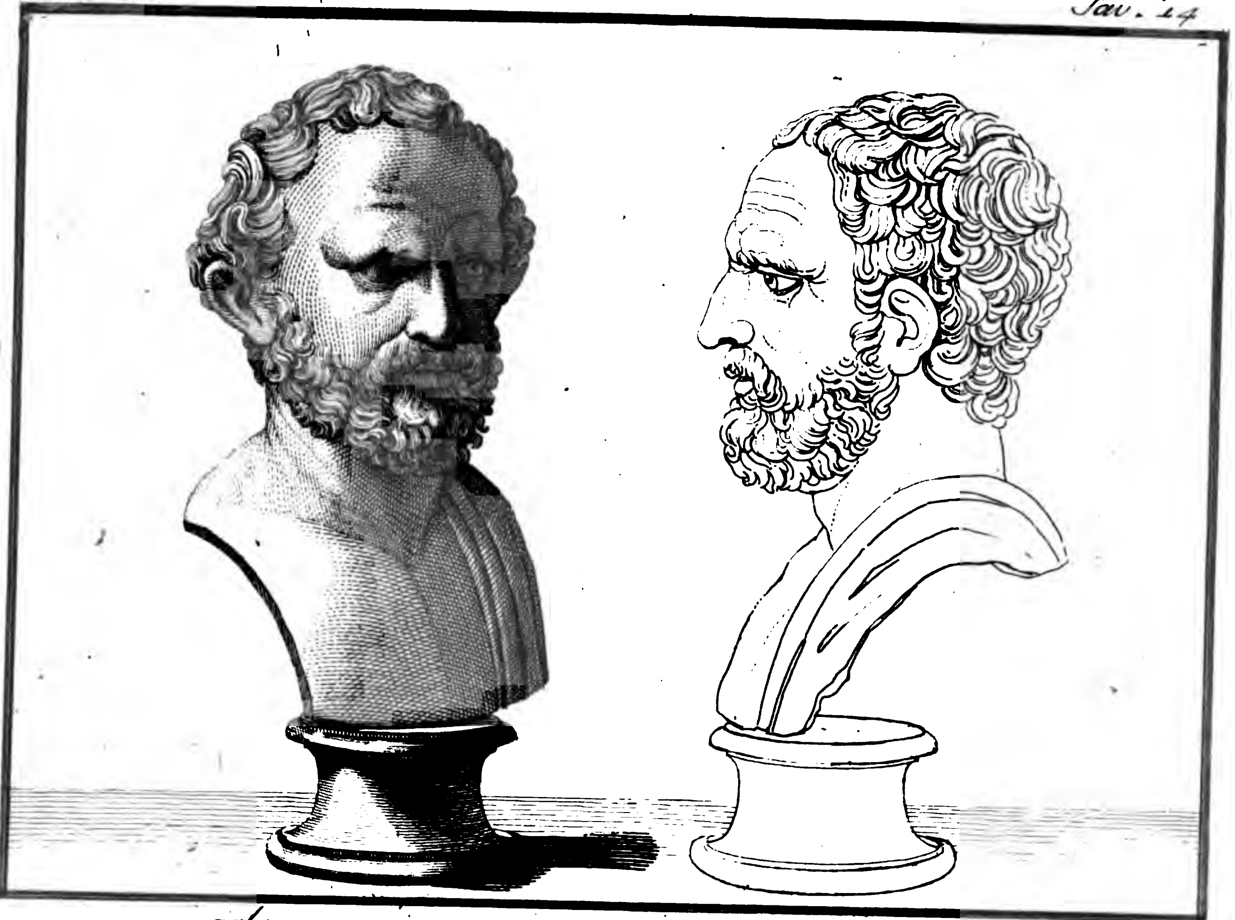
Ce buste précieux porte le nom du personnage célèbre qu'il représente, du prince des orateurs. *Démosthène* naquit à Athènes, environ trois siècles avant celui d'Auguste. L'amour de la patrie arma son éloquence contre les rois de Macédoine. Après une vie agitée, forcé, par la fureur d'Antipâtre, de chercher un asyle dans une terre étrangère, il n'en trouva plus que dans la mort même, et prit du poison dans l'île de Calaurie, l'an III de la 114.e olympiade (le 16 octobre, 122 ans avant l'ère chrétienne). « Voilà, dit Pausanias (*l. VIII*) où cet » amour extrême de Démosthène pour les Athé» niens, le conduisit; et il me semble qu'on a dit » avec raison, qu'un homme trop dévoué à l'in» térêt public, et qui se fie trop à la faveur popu» laire, meurt bien rarement tranquille ». Ce buste fut découvert, en 1753, dans les fouilles de Résine, dans le même édifice où l'on trouva les *Papyrus* et la plus grande partie des bustes. A cette époque, on ne connaissait point de portrait authentique du célèbre orateur. Un marbre trouvé à Tarragon, cité par Fabri (*Ill. imag. n.*° 55) et par

Bellori (*Ill. rhét. n.*° 79), portait le nom de *Démosthène;* mais la jeunesse et la privation de la barbe semblaient indiquer, dans cette tête, un autre Démosthène, peut-être le fils d'Alcisthène, capitaine des Athéniens, commandant une flotte au siége de Syracuse, où il perdit la vie, selon Thucydide (*l. III, p.* 91) et autres historiens. On a remarqué que, dans l'inscription, la forme de l'*epsilon* et du *sigma* répondait à celle du temps d'Auguste. Si ce n'est point un signe assez certain pour fixer l'âge de ce bronze, l'excellence du travail ne l'en place pas moins aux beaux temps de l'art.

Hauteur, 6 p.° 3 lig.

T. IV

Tav. 14



pal. ——— uno . Rom

PLANCHE XIV.

(P. 13, 14, t. V de l'Edition royale.)

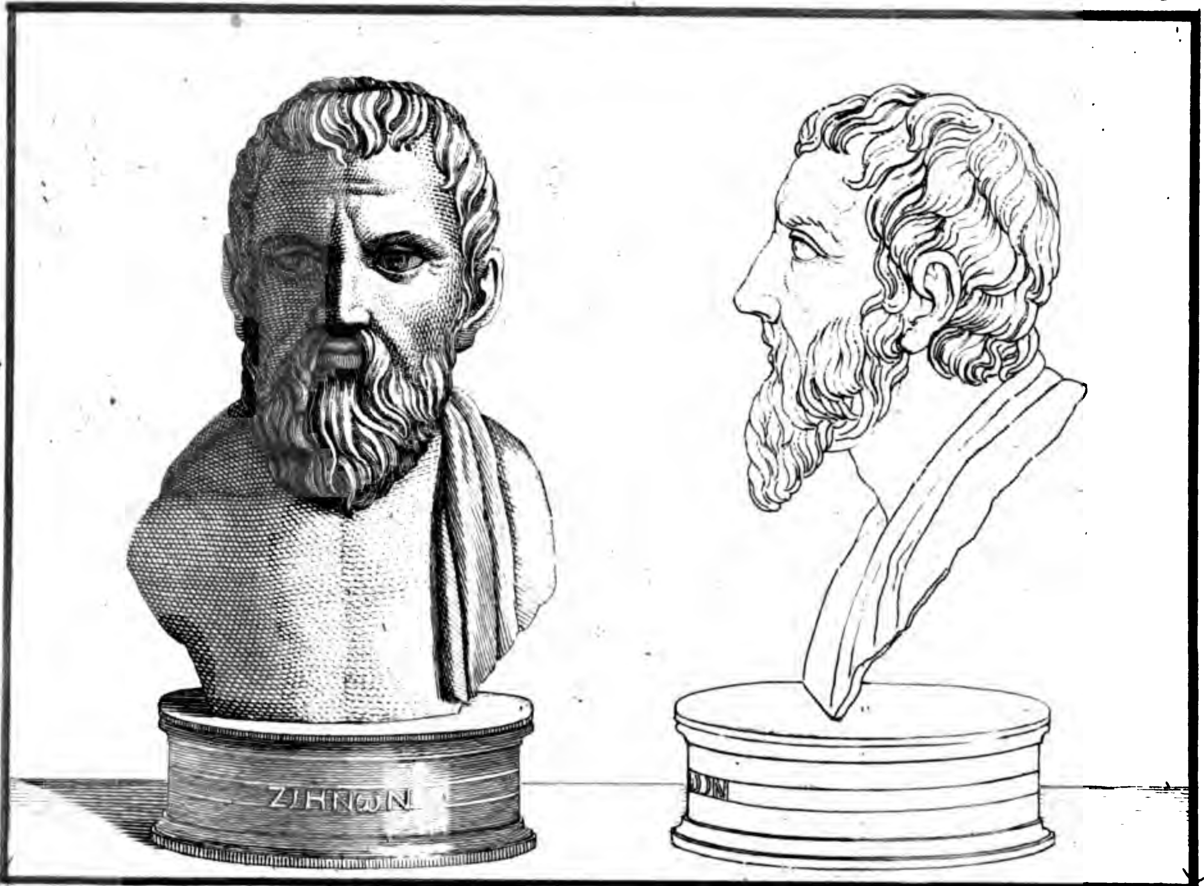
LA ressemblance qu'on saisit entre ce buste et le précédent, peut y faire reconnaître le même personnage, *Démosthène*. Plus grand, mieux conservé, on remarque dans les traits plus de jeunesse et une expression plus vive; mais, dans tous les deux, on trouve ce trait caractéristique qui rappelle cette difficulté dans l'articulation, vaincue par la constance de l'orateur, la lèvre inférieure très-mince, et comme attachée aux dents. Plutarque, dans la vie de Démosthène (*l. II, p.* 847) fait mention de deux statues, qu'on voyait à Athènes en deux lieux différens. On lisait au bas de la statue de bronze, cette inscription, posée par les Athéniens: « Si la valeur de Démosthène eût égalé son éloquence, la Grèce ne serait point encore vaincue » ni asservie au Macédonien. Sa statue, ajoute-t-il, » est placée près le *Perischœnasma* (ou enceinte » de cordes) à l'autel des douze Dieux : c'est l'ouvrage de Polyeucte. Par la suite, et après sa » mort, les Athéniens lui érigèrent une statue dans » le *Forum*, sous l'archonte Gorgias ». On pourrait croire que, entre ces deux statues, il existait la

même différence que l'on remarque dans nos deux bustes. Dans le premier, Démosthène est calme et serein, tel sans-doute qu'il parut après avoir pris le poison, ainsi que le décrit Lucien, intrépide et riant. Dans celui-ci, c'est l'orateur foudroyant, tel que le peint une épigramme de l'Anthologie (*V*. 3.) d'après une statue de bronze : « Mais il n'était » point tranquille; enveloppé dans de grandes pen» sées, il roulait dans son esprit de profonds des» seins; tel il s'élevait en fureur contre les Macé» doniens. Certes, cette image morte semblait » lancer de ses lèvres les paroles ardentes ; mais » l'art l'en empêchait, l'art qui l'avait enchaîné dans » le bronze le forçait à se taire ».

Hauteur, 11 p.°

T. IV

Tav 25



mez. pal —— Rom.

PLANCHE XV.

(*P.* 15, 16 *de l'Edition royale.*)

Le nom de *Zénon* se fait lire sur la base de ce buste; mais l'inscription ne suffit pas pour désigner clairement le personnage. Diogène Laërce nomme huit Zénon; d'autres en comptent jusqu'à quinze. Les plus célèbres sont Zénon d'Elée et Zénon de *Cittium*, petite ville de l'île de Chypre; le premier dialecticien subtil passe pour fils ou pour disciple de Parménide, et pour maître de Périclès; en parlant de ce philosophe, Platon dit qu'il était de l'âge d'environ quarante ans, d'une taille élevée, et d'une figure agréable. Le second, chef et fondateur de la secte des Stoïciens, était, suivant le portrait qu'en donne Laërce (*liv. VII*) petit, très-brun, faible, délicat et maigre, ayant les jambes grosses, et le cou penché d'un côté; du reste, l'air sombre, dur et amer. Les Athéniens l'honorèrent pour son savoir et sa probité; ils lui confiaient la garde des clés de la ville; ils lui décernèrent une couronne d'or et une statue de bronze. Ses compatriotes lui rendirent le même honneur, pensant que l'image d'un tel homme était l'ornement de leur cité; et cette statue, respectée par Caton, seule, ne fut point vendue dans la confiscation du royaume de Chypre (*D. Laërce*, *VII*, 6, *Pline*, *XXXIV*, 8.)

Zénon de *Cittium* ne commença à s'appliquer à la philosophie qu'à l'âge de trente ans, il suivit pendant plus de vingt ans Cratès, Stilpon et Xénocrate; il est propable qu'il était sexagénaire quand il ouvrit son école au portique. Il mourut âgé de 98 ans; d'où il suit que ses portraits doivent porter l'empreinte d'une vieillesse très-avancée. Il ne paraît point que notre bronze réponde à l'idée qu'on doit se faire de ces deux personnages; les monumens connus sous le nom de *Zénon*, n'offrent pas de point de comparaison assez frappant, pour fixer ici l'incertitude. Trouvé dans la maison d'un Epicurien, ce buste semblerait être celui de l'un des Zénon de cette secte. L'un des plus illustres philosophes qui lui appartinrent, fut Zénon le Sidonien, le huitième nommé par Laërce (*VII*, 35) disciple d'Apollodore; il se distingua par la clarté de ses pensées et de ses discours, et laissa beaucoup d'écrits (*id. X*, 25). Cicéron parle aussi d'un Zénon qu'il entendait souvent à Athènes. « Notre Philon, » dit-il, avait coutume de l'appeler le coryphée des » Epicuriens (*De N. D. I.* 21) ». On sait que l'école d'Epicure était suivie des personnages les plus distingués du siècle d'Auguste; et les sectateurs se faisaient, sans-doute, un honneur de posséder les images de leurs maîtres.

Hauteur, 6 p.° 3 lig.

T. IV

Tav. 16





mezzo. pal. ——— Rom.

PLANCHE XVI.

(*P.* 17, 18, *t. V de l'Édition royale.*)

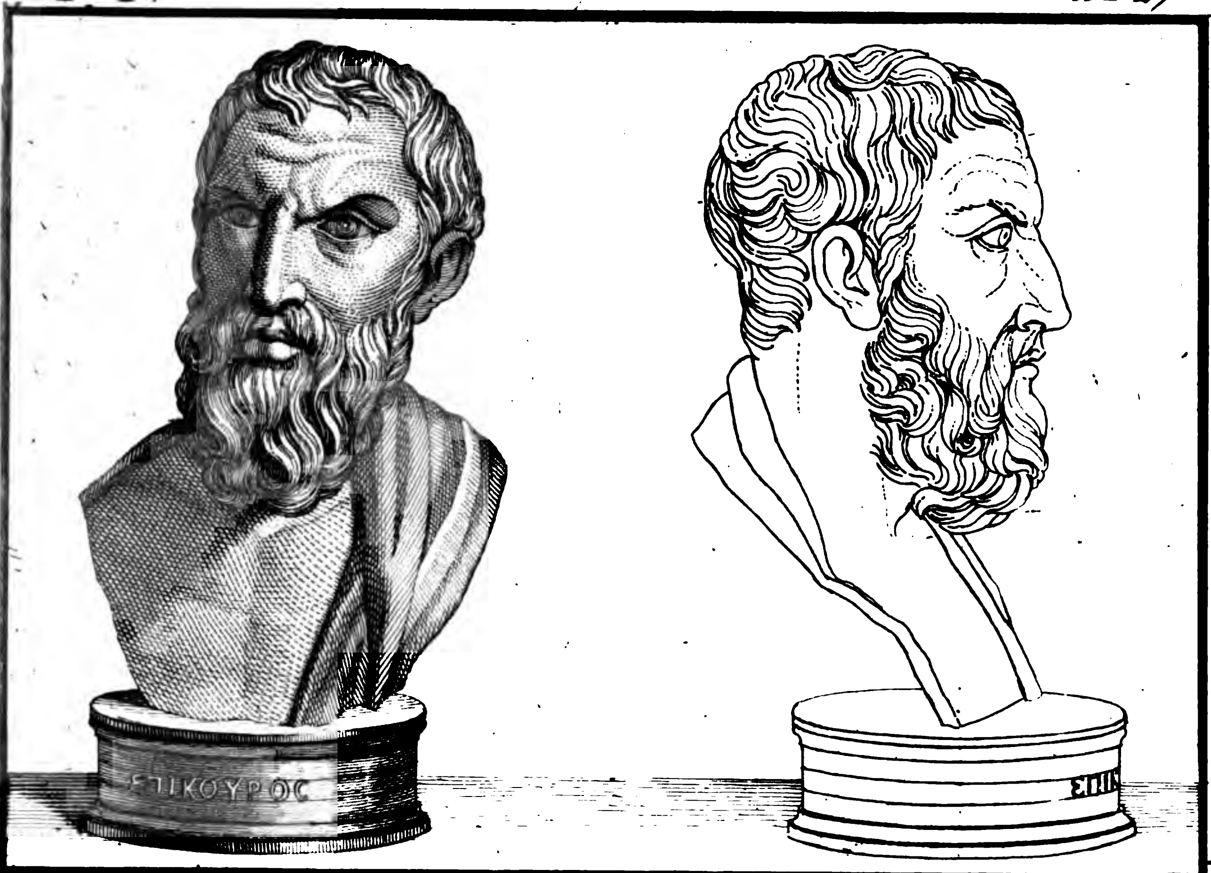
Le successeur d'Epicure, *Hermarque*, revit dans ce buste précieux; nous y trouvons non-seulement les traits de cet illustre philosophe, mais encore son véritable nom, qui paraît avoir été altéré par les auteurs grecs et latins, qui, en le nommant, ont supprimé la lettre *r*. L'inscription du bronze fait une autorité victorieusement confirmée par un *Papyrus* trouvé dans le même lieu, et dans lequel on lit le nom du philosophe écrit de la même manière. Diogène Laërce a conservé le testament d'Epicure, qui légua à son ami son jardin, ses livres et son école.... « A condition, dit-il, qu'ils » assigneront (il parle de ses héritiers) le jardin » et tout ce qui en dépend, à Hermaque (on trouve » par-tout le nom ainsi altéré), fils d'Agemarque de » Mytilène, et à ceux qui, avec lui, s'appliquent à » la philosophie, et à ceux qu'Hermaque laissera » pour successeurs dans la philosophie, afin qu'ils » s'y exercent à la philosophie....; de plus, qu'Amino- » maque et Timocrate (ses héritiers) donneront la » maison située à Mélite (quartier d'Athènes) pour » habitation, à Hermaque et à ses compagnons dans

» la philosophie, tant qu'Hermaque vivra....; » qu'ils donneront tous nos livres à Hermaque....; » qu'ils partageront tous les revenus avec Her- » maque, afin que tout se fasse avec le conseil du » même Hermaque, qui a vieilli avec nous dans » la philosophie, et qui a été laissé par nous pour » chef et maître de tous ceux qui philosophaient » avec nous ». Voilà, sans-doute, un bel éloge de la vie, du savoir et du caractère de notre Hermarque. Laërce dit ailleurs (*l. X,* 13.): « Il était » fils d'un père pauvre, et, dans le principe, il s'était » appliqué à l'art oratoire. On a de lui ces beaux » ouvrages : vingt-deux lettres d'*Empedocle*, un » traité des *Disciplines*, un traité contre Platon, un » autre contre Aristote. Il mourut de paralysie, et » fut un homme vraîment illustre ». Cicéron (*de Finib. lib. III, p.* 30) rapporte un lettre écrite à Hermarque par Epicure, le jour même qu'il mourut; il lui recommanda les fils de Métrodore, en lui disant : « Comme il est digne de cette affection que » tu as conçue dès l'enfance pour moi et pour la » philosophie, etc. » Nous aimons à rapporter toutes ces preuves d'une longue amitié entre des hommes célèbres : une longue amitié est l'éloge le plus touchant qui suive leur mémoire.

Hauteur, 7 p.° 8 lignes.

T IV

Tav. 47



mez. pal ——— Rom.

PLANCHE XVII.

(*P.* 19, 20, *t. V de l'Edition royale.*)

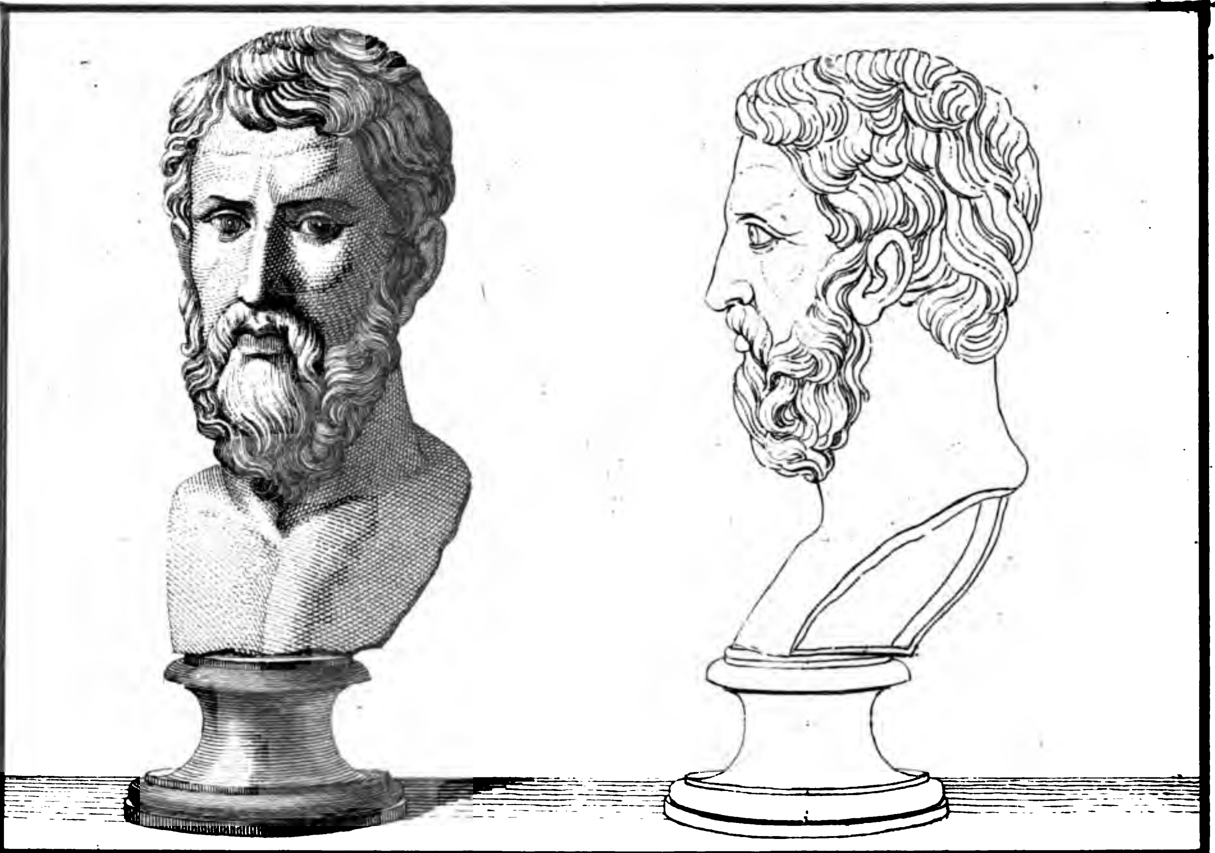
La ressemblance parfaite de ce buste qui porte le nom d'*Épicure*, avec l'Hermès du Capitole, qu'on pouvait regarder comme le seul portrait connu de ce philosophe, fait une double autorité en faveur de ces monumens, et confirme les remarques judicieuses de l'auteur du musée Capitolin. (Voyez *pl. V et XI*, *et pag.* 14, *t. I.*) Peu de noms sont aussi fameux dans la philosophie, et il n'est point de secte qui ait eu d'aussi nombreux partisans dans l'antiquité. L'indulgence extrême des principes de son fondateur, ou, pour mieux dire, l'abus que les disciples firent des préceptes de leur maître, flatta le goût de la volupté, entraîna plus d'esprits que la sagesse qui les modérait, et appela l'animadversion des hommes sévères sur les Epicuriens. Subjugué par une indolence naturelle qui, peut-être, prenait sa source dans la faiblesse de son tempérament, Épicure se livra à une philosophie contemplative. Concevant la béatitude dans le plus parfait loisir, qui consiste à n'incommoder ni soi-même, ni les autres, il crut indigne de la majesté divine, de se mêler des affaires du monde; il abandonna tout au hasard. Les atômes formèrent

l'univers par des combinaisons fortuites; les lois du mouvement et le poids intrinsèque de la matière qui avait tout formé, suffisaient également pour tout gouverner. Du reste, la vie et les mœurs d'Épicure et de ses partisans méritèrent des respects. Cicéron en fait lui-même un bel éloge (*de Finib. II.* 25.) en disant,... « et de ce qu'il fut (Epicure) » un excellent homme, de ce que plusieurs Épi- » curiens furent et sont aujourd'hui fidèles en amitié, » constans dans toute la vie, graves, modérant leur » conduite, non sur la volupté, mais sur le devoir; » il me semble y reconnaître plus de principes » d'honnêteté que de volupté. En effet, plusieurs » vivent de manière, que leur vie réfute leurs dis- » cours; et comme on estime que les autres hommes » parlent mieux qu'ils n'agissent, ceux-ci me sem- » blent, au contraire, agir mieux qu'ils ne parlent ». Ce célèbre philosophe naquit à Gargethe (contrée de l'Attique) l'an III de la 109.e olympiade, et mourut âgé de soixante-deux ans, la seconde année de la 127.e olympiade. Ses sectateurs célébraient sa fête au mois de janvier de chaque année, et faisaient un repas solennel, le 20 de chaque mois, en mémoire de Métrodore, ami d'Épicure, et d'Épicure lui-même, comme il l'avait prescrit par son testament.

Hauteur, 7 p.° 8 lig.

T. IV

Tav. 28



mez. pal. ——— Rom.

PLANCHE XVIII.

(P. 25, 26, t. V de l'Edition royale.)

Un marbre du Capitole portant le nom de *Métrodore*, offre assez de ressemblance avec ce buste, pour lui faire donner le même nom. Ce philosophe, né à Lampsaque, fut l'ami fidèle d'Épicure, et n'en fut séparé que par la mort, qui l'enleva sept ans auparavant, à l'âge de cinquante-trois ans : « Homme » de bien en toutes choses, et qui ne se laissa point » avilir devant l'adversité ni devant la mort même », il partagea les respects des Epicuriens avec leur fondateur. Épicure le voulut lui-même; et par son testament, après avoir assuré le sort des enfans de Métrodore, il ordonna que, le 20 de chaque mois, ses disciples honoreraient la mémoire de son ami avec la sienne; ce qui fut religieusement observé tant que dura la secte Épicurienne : preuve touchante d'une amitié profonde, legs généreux et unique par lequel un ami rappelle un ami, qui s'était éteint avant lui, à une succession inaliénable, à une portion de cette gloire qui fait le patrimoine des grands hommes dans la postérité. Métrodore aimait, et prit pour concubine ou pour femme, la courtisanne *Léontium*, disciple elle-même d'Epi-

cure, célèbre par sa beauté, par l'élégance de ses mœurs, par son esprit, et par ses lettres contre Théophraste. Il mourut d'hydropisie, et s'il paraît ici plus jeune et plus sec que dans le marbre du Capitole (voyez *Mus. Cap. tom. I. pl.* 5.), on peut supposer que notre buste le représente avant sa maladie.

Trouvé à Résine, ainsi que les cinq qui précèdent, en 1753.

Hauteur, 6 p.° 10 lignes.

T. IV

Tav. 19

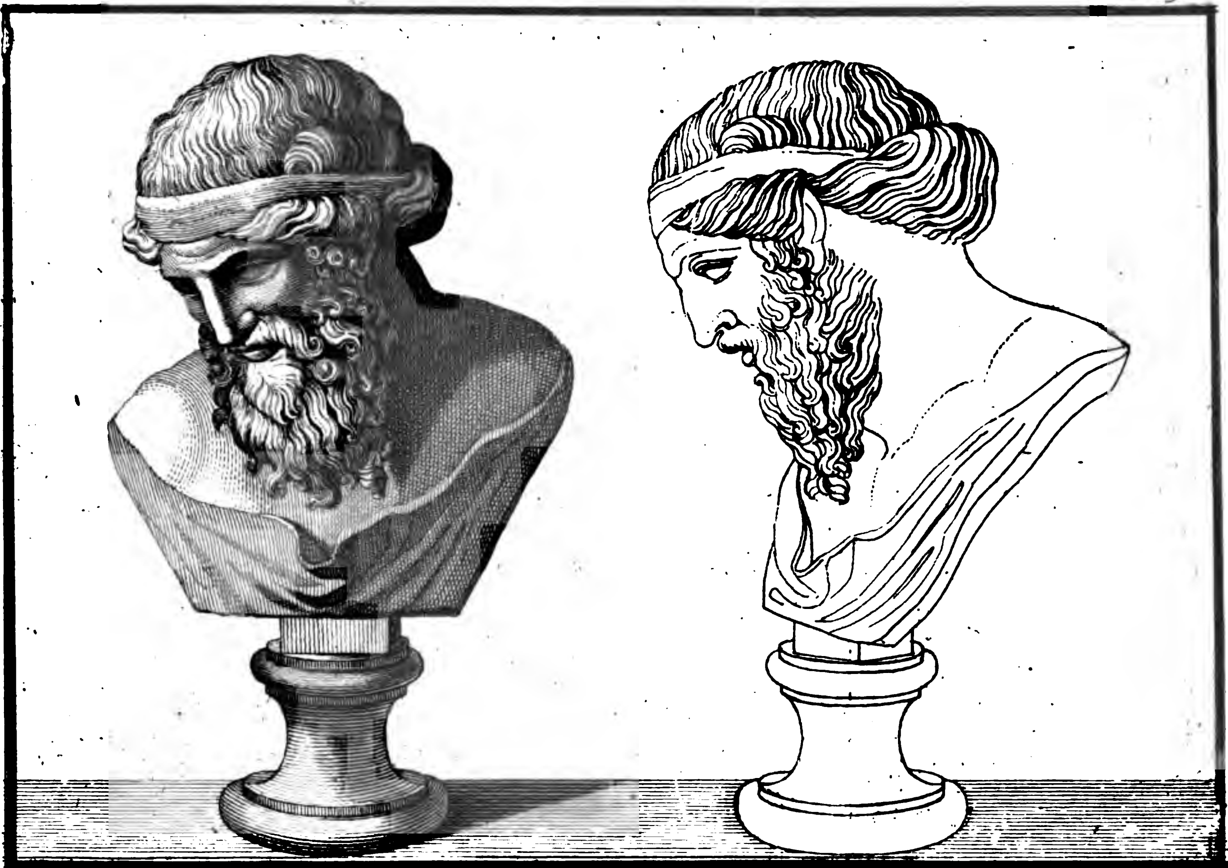


PLANCHE XIX.

(*P.* 27, 28, *t. V de l'Edition royale.*)

Des têtes attribuées à Platon, sur la foi de quelques inscriptions apocryphes, ont fait regarder comme des portraits de ce philosophe, des figures à longue barbe, avec les cheveux artistement arrangés, marques de mollesse qui paraissent à peine convenir aux plus efféminés des hommes. La même erreur a eu son application dans le bronze que nous avons sous les yeux. M. *Visconti*, dans son explication de la statue appelée le *Sardanapale* (*Mus. Pio-Clem. t. II, pl.* 41), a prouvé que toutes ces images représentent Bacchus *pogon* ou barbu. Cette opinion se fortifie par la comparaison des monumens; c'est ainsi qu'on retrouve dans le bas-relief, connu auparavant sous le nom du *Festin de Trimalchion*, le Bacchus Indien, parfaitement semblable au prétendu Sardanapale. D'autres figures antiques citées par l'éditeur du musée *Pio-Clémentin*, portent ces mêmes signes de mollesse, que les peuples de l'Orient attribuèrent au Dieu qui les soumit par les plaisirs. M. d'Hancarville (*t. I, pl.* 104) avait été du même avis, par rapport au bronze qui fait le sujet de cette planche, et qui, pour l'excellence

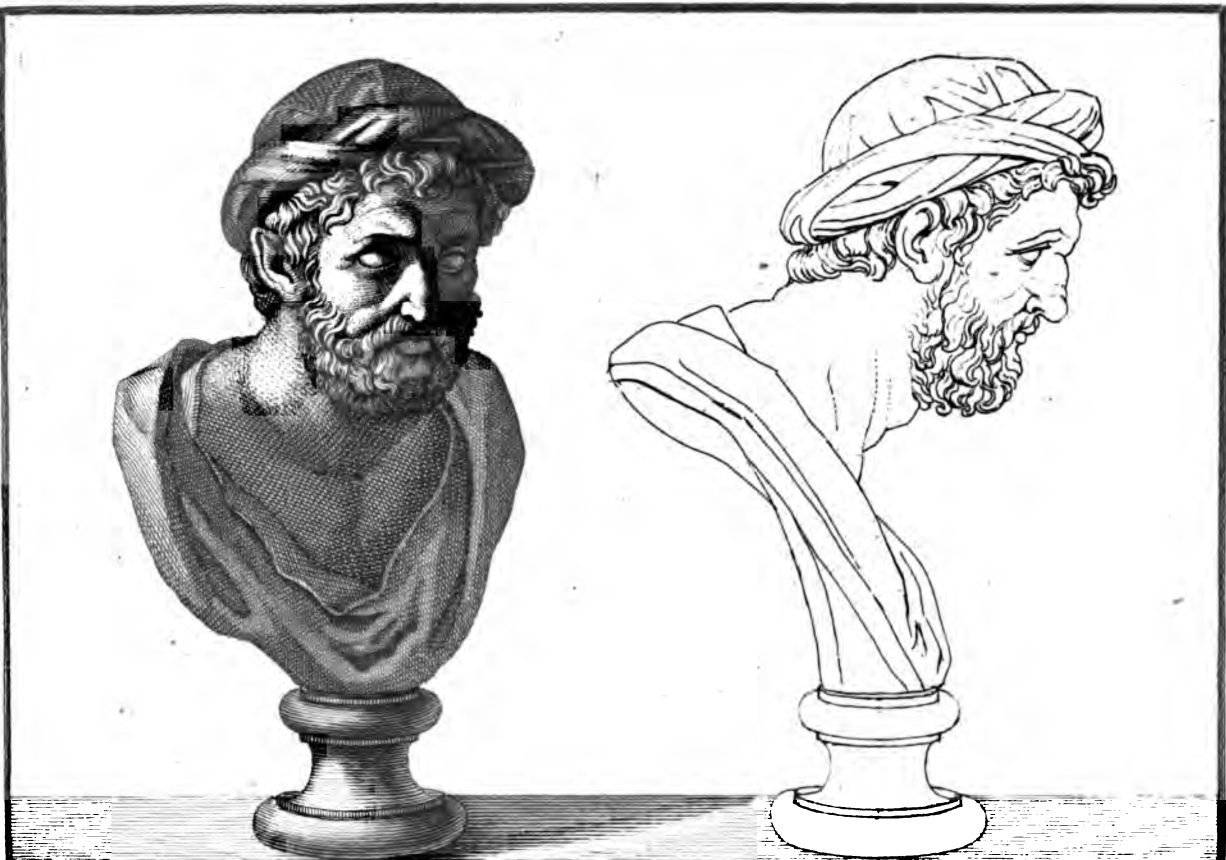
de l'art, comme pour la finesse de l'exécution, est l'un des plus parfaits que les siècles aient respectés. L'inclinaison de la tête est un attribut divin qui, comme on sait, désigne les Dieux favorables, se penchant vers les mortels (*respicientes*). La bandelette qui sert à retenir plusieurs touffes de cheveux, est un ornement dont on voit rarement privées les têtes de Bacchus; c'est le diadême qu'il inventa, ou, si l'on veut, le *credemnon*, espèce de voile qui couvrait quelquefois toute la tête, et quelquefois se portait plissé ou roulé en forme de turban. On peut voir le rapprochement de plusieurs images du Bacchus barbu, dans les *Monumens antiques du musée Napoléon, publiés par F. et P.* PIRANESI, *frères. Paris*, 1804, *t. II*, *pl.* 3 *et suiv.*

Trouvé à Résine, en 1759.

Hauteur, 2 P. 1 p.° 6 lig.

T. IV

Tav. 20



duo. pal. ——— Rom.

PLANCHE XX.

(*P.* 29, 30, *t. V de l'Edition royale.*)

On ne trouve à faire, dans les monumens connus, aucun rapprochement assez exact pour déterminer quel est ce personnage. Le seul rapport qu'on croyait y saisir était avec Architas de Tarente. Cette dénomination n'était appuyée que sur l'ajustement de la coiffure, qui paraissait ressembler à celle d'une tête que l'on voyait sur une médaille attribuée par Fulvius Ursinus à ce philosophe. Il a été prouvé postérieurement, que la tête représentée sur la médaille ne pouvait pas être le portrait d'Architas: d'ailleurs, nous observerons, en adoptant l'opinion de M. *Visconti*, que la coiffure en question, ou cette espèce de turban, ne se voit ordinairement que sur les têtes d'Esculape. Il a cru pouvoir en inférer que ce buste et le portrait en marbre du Capitole ayant la même coiffure, mais une physionomie bien différente, sont les portraits de quelques médecins célèbres. Ce bonnet leur a été donné comme à des personnes obligées de marcher malgré l'intempérie des saisons, et aux heures de la nuit, ayant, d'ailleurs, particulièrement soin de leur santé; par cette même raison, Galien a le bonnet sur la tête dans un médaillon de Commode, du cabinet impérial.

Hauteur, 1 pied 10 p.°

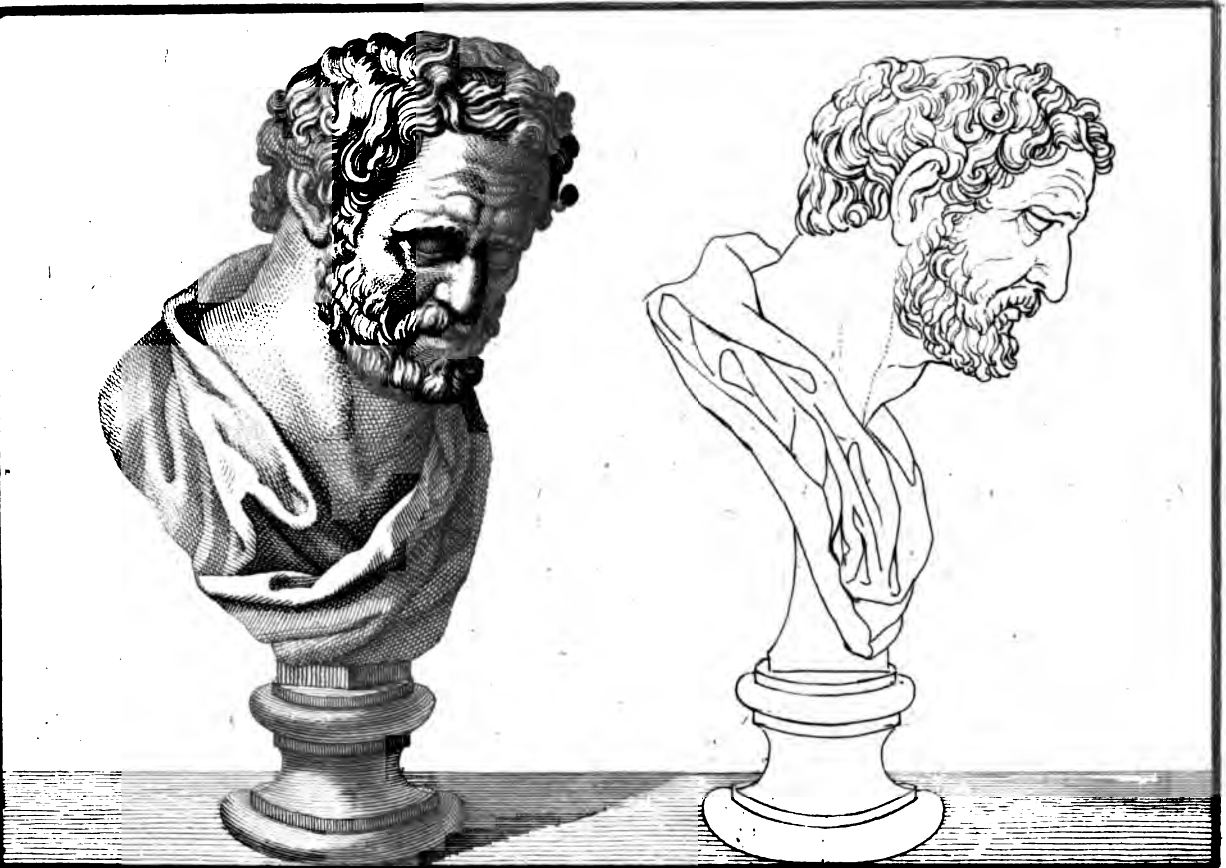

due pal.
Rom.

PLANCHE XXI.

(*P.* 31, 32, *t. V de l'Edition royale.*)

Le caractère sombre, farouche et méprisant de cette tête, est à-peu-près la seule autorité qui puisse la faire attribuer à *Héraclite;* cette expression, plutôt qu'une ressemblance marquée dans les traits, est le seul rapport que ce bronze ait avec les figures antiques que l'on croit, et non sans beaucoup d'incertitude, celles de ce personnage. Trouvé dans les fouilles de Résine, en 1723, dans un même lieu avec le buste de la planche suivante, qui lui servait de pendant, et qu'on a dit être un *Démocrite,* on peut encore déduire de cette opposition quelque vraisemblance, pour faire de celui-ci un Héraclite. Ce philosophe, fils de Blison d'Ephèse, florissait vers la 69.e olympiade, et mourut d'hydropisie à l'âge de 60 ans (*Laërce, X,* 1 *et* 3). Il affecta d'écrire avec obscurité; ce qui lui fit donner le nom de *Scoteinos*, obscur, auquel Lucrèce (*I*, 640) fait allusion par ce jeu de mots, *Clarus ob obscuram linguam*. Son système se réduisait à établir le feu pour principe de tout. Laërce le peint comme un homme altier, dédaigneux, atrabilaire « portant par-tout des yeux inquiets, prêt à

» fuir à la moindre trace des pas humains »; une dureté inflexible semble avoir fait le fond de son caractère. Il jugeait tous ses compatriotes dignes de mort, pour avoir exilé Hermodore, son ami : on sait avec quel mépris il rejeta les prières des Ephésiens, qui lui demandaient des lois. Comment concilier une telle misanthropie avec ces sentimens de pitié et de compassion, partant d'une ame généreuse, qui l'auraient fait pleurer sur les folies des hommes ! On ne doit voir, dans cette opinion, qu'une métaphore adoptée par le vulgaire, dont Lucien et Juvénal se sont emparés, comme d'une arme tranchante du ridicule ; qu'une erreur déjà reçue par les peintres du temps de Sidonius Apollinaris, qui rapporte (*l. IX, p.* 9) qu'on peignait Héraclite les yeux fermés, à cause de ses pleurs continuels. Plutarque regarde ce récit comme une fable, et Bayle en démontre l'invraisemblance.

Hauteur, 2 pieds 9 lig.

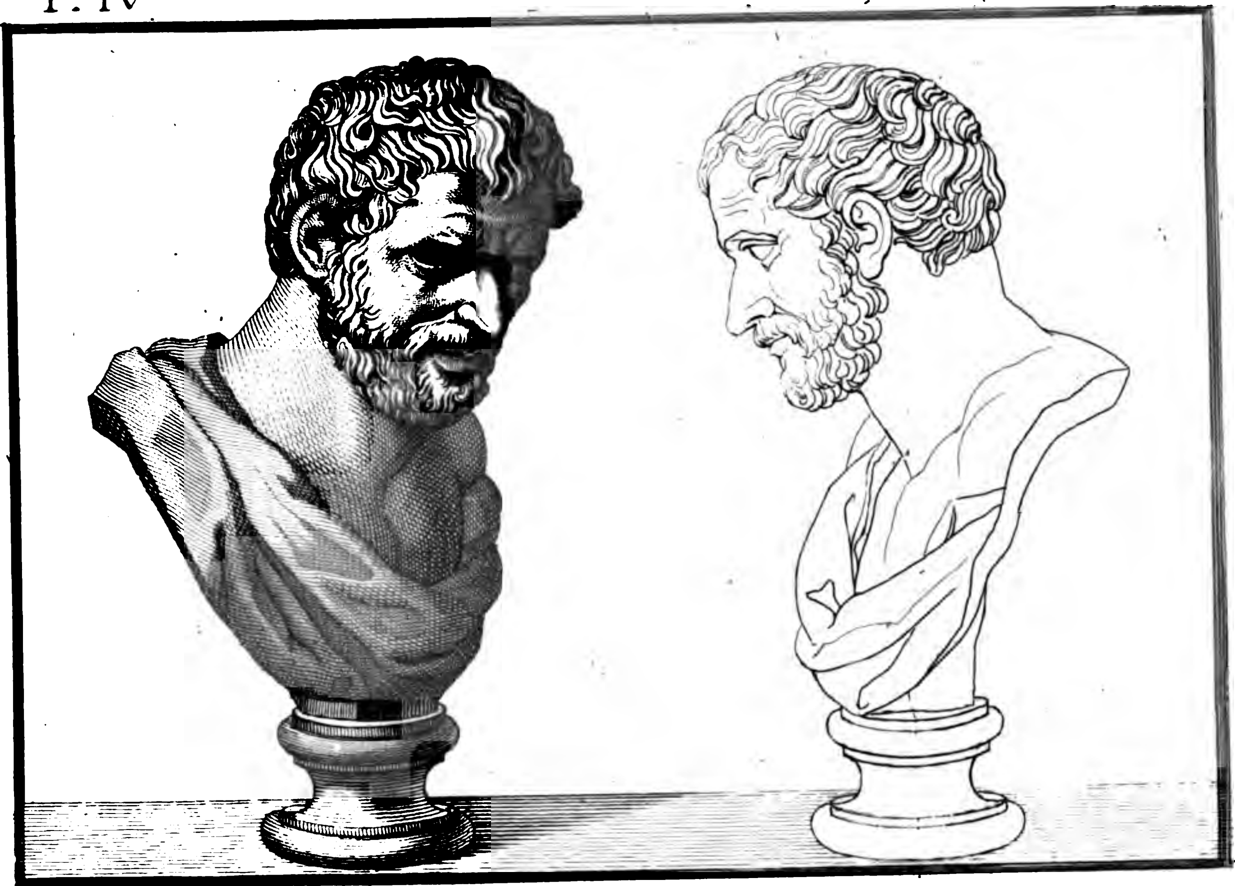

due pal.
Rom.

PLANCHE XXII.

(*P.* 33, 34, *t. V de l'Edition royale.*)

Ce buste mis en opposition avec le précédent, pourrait, comme nous l'avons annoncé, représenter un *Démocrite.* Les artistes et les poètes satyriques ont pris plaisir à opposer un rieur au pleureur atrabilaire. Suivant Sidonius Apollinaris, déjà cité, on peignait Démocrite les lèvres ouvertes par le rire. Ce philosophe vraîment grand, d'un caractère gai et plaisant, fut regardé comme un fou par ses compatriotes, les Abdéritains, qui cependant l'aimaient beaucoup, et lui érigèrent des statues de bronze. On n'en connaît point d'images authentiques. La tête de Démocrite et celle d'Héraclite étaient des sujets de caprice, et pour ainsi-dire de convention, pour exprimer une opposition morale. Laërce rapporte que le philosophe d'Abdère vécut cent neuf ans; il paraît du-moins certain qu'il arriva à un âge très-avancé. Les statues érigées en l'honneur des hommes célèbres, après leur mort, portent le caractère du dernier âge du personnage. Les artistes se faisaient un devoir d'une fidélité scrupuleuse, et suivaient les premiers modèles, ou du-moins la tradition. La jeunesse de notre buste paraîtrait donc

peu convenir à Démocrite. D'après cette remarque, on a cherché d'autres rapprochemens, et l'on a imaginé que la physionomie de ce buste pouvait se rapporter à Aristippe : si l'expression de gaîté qu'on y remarque ne répugne point au caractère de ce voluptueux philosophe, on doit considérer que les portraits attribués à ce dernier n'ont aucun degré d'authenticité; et nous croyons plus sage de demeurer dans l'incertitude, que d'adopter une opinion erronée.

Trouvé à Résine avec les deux précédens, en 1753.

Hauteur, 2 pieds 1 pouce 10 lig.


T. IV
Tav. 25
pal. uno
Rom.

PLANCHE XXIII.

(*P.* 35, 36, *t. V de l'Edition royale.*)

L'EXTRÊME ressemblance de ce buste avec les têtes antiques, que l'on croit être celles de Sénèque, peut faire reconnaître ici cet illustre philosophe. On n'en connaît point de très-authentiques, et les Antiquaires n'ont guère eu pour comparaison que le portrait dont ils ont pris les traits dans ses écrits même, et dans ceux des auteurs qui en ont parlé. Cependant on a cité un médaillon du genre des *Contorniates*, qui portait le nom de Sénèque, avec une tête semblable à celle que nous examinons. On peut voir les rapprochemens donnés pour éclaircir la question, dans le musée *Capitolin* (*t. II*, *p.* 6). On a aussi élevé quelques doutes sur les têtes qui portaient la barbe, en raison de ce que Sénèque vivait à la cour, dans un temps où tout le monde se rasait; cependant la barbe peut se trouver dans les images de Sénèque, comme un attribut philosophique et, en quelque sorte, conventionnel.

Trouvé à Résine, en 1754.

Hauteur, 1 pied 4 p.° 9 lignes.


T. IV
Tav. 24
due pal.
Rom.

PLANCHE XXIV.

(*P.* 37, 38, *t. V de l'Edition royale*).

On a cru, sur de faibles conjectures, voir dans ce bronze l'image de la célèbre *Sapho* de Mytilène, également renommée par l'excellence de ses poésies et par ses amours. Si l'on doit, avec quelques auteurs anciens, reconnaître une autre Sapho de la ville d'Erèse en l'île de Lesbos; si l'on sépare celle dont les vers de feu ont été dictés par Apollon et par l'Amour, de celle qui éteignit, dans les flots de Leucade, sa funeste passion pour Phaon; c'est toujours la première qui doit s'offrir à nos yeux dans les images attribuées à Sapho, tel que le bronze que nous publions. La ville de Mytilène voulut attacher sa propre gloire à Sapho, en en faisant frapper la figure sur sa monnaie : mais la tête de profil qui se voit sur quelques rares médailles, n'a pas, pour faire preuve, une ressemblance assez décidée avec les têtes en sculpture, auxquelles un ciseau moderne a ajouté le nom de cette femme célèbre. Elle florissait vers la 42.e olympiade. Fille de Scamandronyme, elle demeura encore jeune, veuve d'Arcolas, homme riche, dont elle eut une fille, nommée Chlidé. Dans un passage conservé par Stobée (*Serm. XLIX*)

elle-même se dit *vieille*, expression qu'on doit, peut-être, regarder comme métaphorique, et désignant qu'elle avait passé le premier âge des amours. On croit qu'elle cessa de vivre vers l'âge de trente-cinq ans; elle fut aimée d'Alcée, d'Anacréon, d'Archiloque et d'Hipponacte. Il n'est resté de ses poésies que deux Odes et quelques passages conservés par les Rhéteurs. Il n'est personne qui ne connaisse cette peinture si vive, si profonde et si vraie des tourmens de l'amour, que Boileau a fait passer dans notre langue. On peut encore chercher quelque trace du génie de Sapho dans l'Héroïde d'Ovide (*Epist. XV*) : les érudits la croient formée de traits empruntés à la Muse Grecque; on l'a dit petite, très-brune, ayant les yeux étincelans et l'air mâle. Une épigramme de l'Anthologie nous réconcilie avec son visage, dont on a supposé trop gratuitement la laideur (*IV*, 27, *Ep.* 19.). « Peintre, » la nature même devenue en toi artisan, a fait la » Muse de *Mytilène*; le feu s'élance de ses yeux et » découvre cette libre pensée, féconde en vives » images; la carnation vraie et sans recherche con» serve sa simplicité native; et ce visage où la viva» cité se confond avec la gravité, nous montre une » Muse dans une Vénus ».

Trouvé à Résine, en 1758.

Hauteur, 1 P. 8 p.° 10 lig.

T. IV

Tav. 25





pal. due — Rom.

PLANCHE XXV.

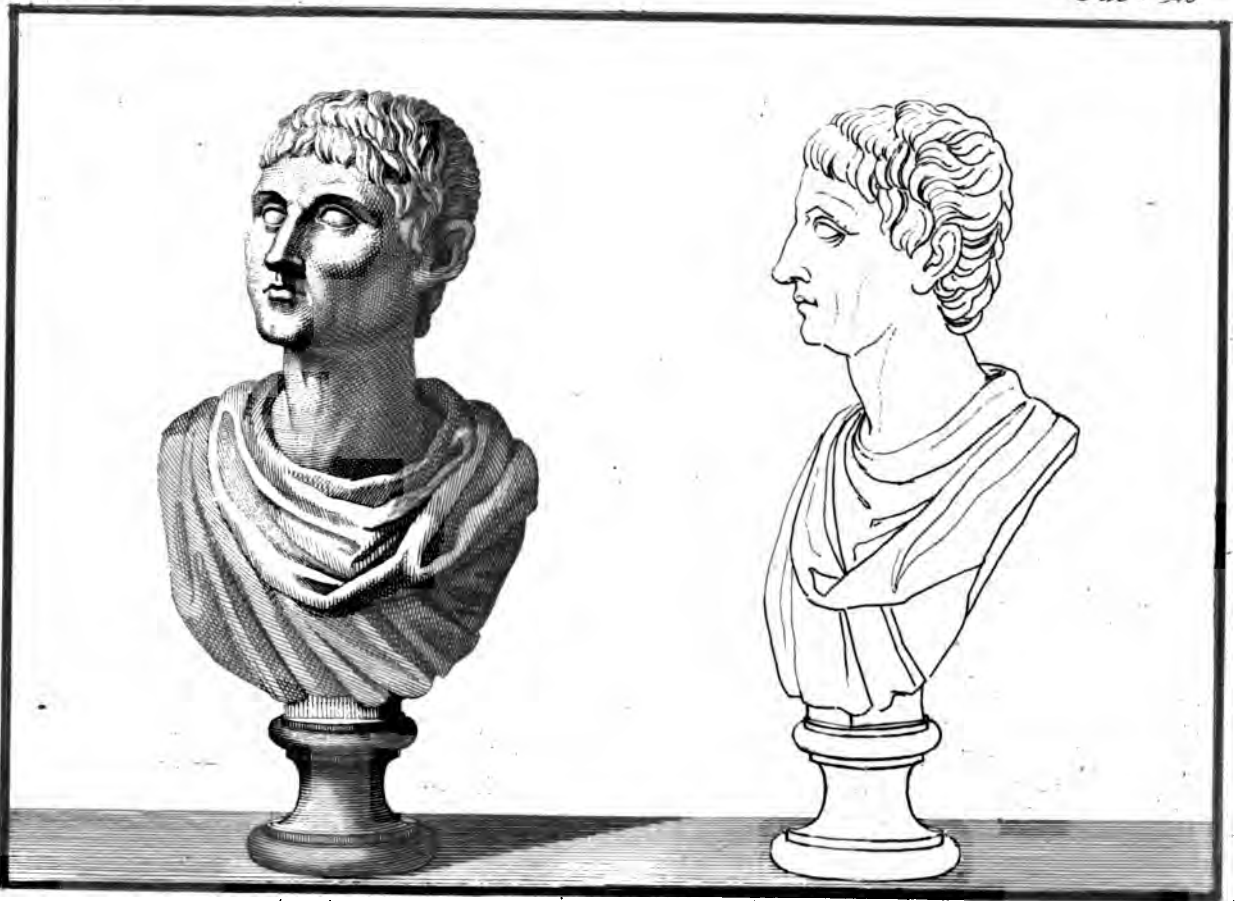
(*P.* 39, 40, *t. V de l'Edition royale.*)

En commençant la série des bustes, nous avons exposé les images de plusieurs personnages illustres dans les lettres et dans la philosophie, que des inscriptions ou des autorités nous ont fait reconnaître avec plus de certitude que nous n'en apporterons dans l'explication des figures qui en forment la suite; celles-ci peuvent généralement être attribuées à des personnages recommandables par leurs vertus guerrières, par leur rang ou par leur fortune. Le bronze que nous avons sous les yeux, comparé avec une tête en marbre noir, expliquée par *Fabri* (*n.*° 49) peut, comme ce monument, représenter Scipion l'Africain l'ancien (*P. Cornelius*) qui vainquit Annibal, rendit Carthage tributaire; qui, cité dans sa vieillesse par les tribuns du peuple, refusa de répondre à une accusation dont la honte retombait sur ses concitoyens, et vint mourir à *Liternum*, près de Cumes, aujourd'hui *Patria.* Fabri n'a pas laissé connaître les motifs qui l'avaient déterminé à croire que la tête en question était le portrait de ce grand homme. Le seul motif de l'avoir trouvée à Liternum, où, selon le témoi-

gnage de Tite-Live (*XXXVIII*, 56) on voyait le monument de Scipion avec sa statue, n'avait pas paru suffisant aux académiciens d'Herculanum pour leur faire adopter cette dénomination. Ils penchaient, comme a fait depuis Winckelmann, à reconnaître dans les deux antiques, l'Emilien, destructeur de Carthage. M. Carlo Fea, dans ses notes à l'Histoire des Arts de Winckelmann (*t. II*, *p.* 365, *Paris*, 1802) a developpé d'une manière judicieuse toutes les raisons qui peuvent dissiper les doutes; et, d'après ses discussions, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître dans les têtes en question, le portrait certain de Scipion l'Africain l'ancien.

Hauteur, 1 pied 9 pouces.

T. IV Tav. 26



pal. due Rom.

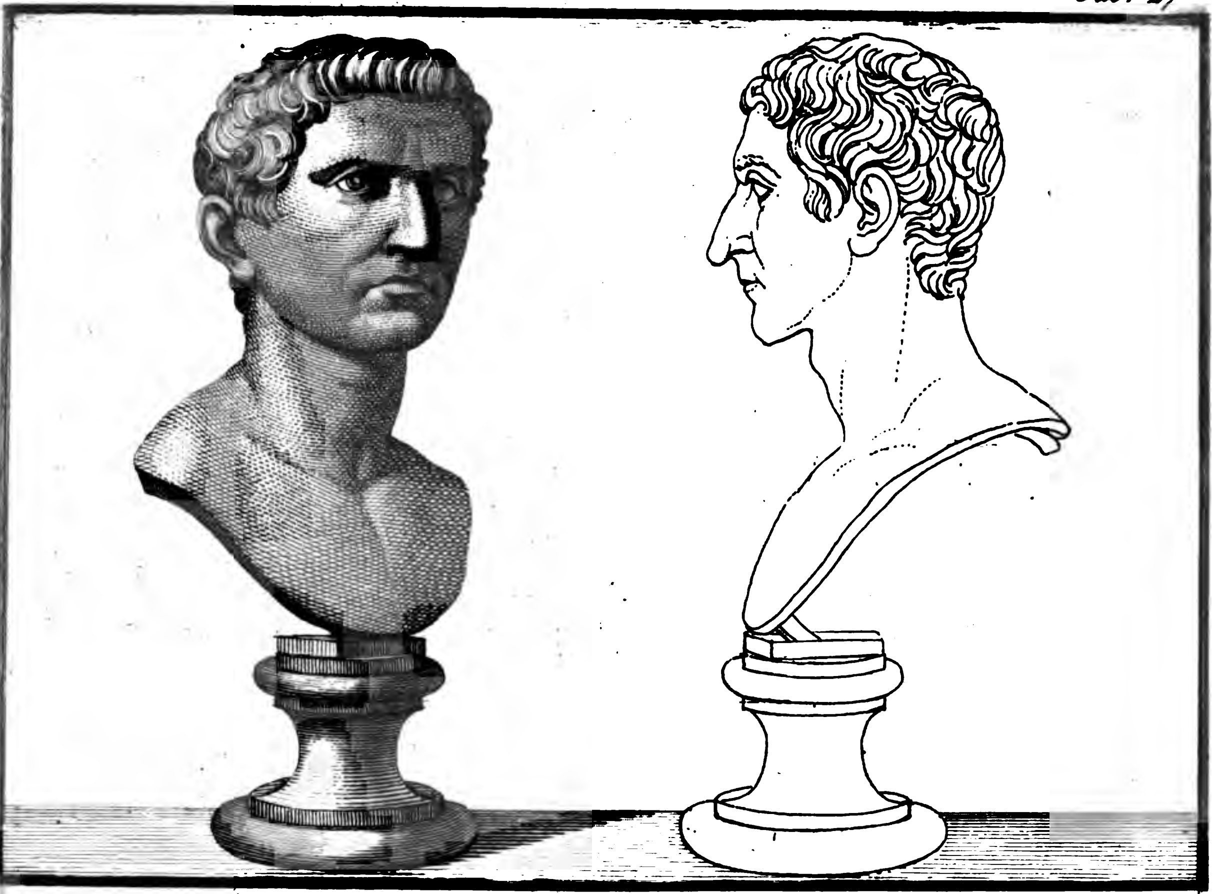
PLANCHE XXVI.

(P. 41, 42, t. V de l'Edition royale.)

LES traits de ce bronze offrent une grande ressemblance avec les médailles de Sylla et avec quelques autres monumens antiques qu'on rapporte à ce personnage (*Tesoro. br. tom. II, p.* 168. — *Fabri, n.*° 50. — *Morelli, fam. corn. pl.* 4, *n.*os 1 *et* 2. — *Mus. rom. sect.* 11, *pl.* 56). Seulement ici on le retrouve plus jeune, différence qui peut rappeler une époque antérieure au consulat auquel il parvint à l'âge de 49 ans. Il s'était déjà rendu célèbre par la guerre contre les alliés, dans laquelle il ruina les mêmes villes où nous avons trouvé tant d'objets précieux, Herculanum, Pompéia et Stabia. Il avait obtenu la couronne civique de *gramen*, pour avoir défait une nombreuse armée avec la perte d'un seul homme, s'il en faut croire ce trait et plusieurs autres semblables d'un bonheur extraordinaire. Ce bonheur frappa tellement ses contemporains, que Sylla en reçut le nom de *Felix;* et, certes, on peut regarder comme la preuve d'un bonheur bien rare, que l'inventeur des proscriptions, celui qui fit périr dans les guerres civiles soixante mille citoyens romains, qui fit massacrer froidement,

dans Rome, sept mille de ses concitoyens supplians et désarmés, vécût et mourût tranquillement au milieu de tant d'ennemis, après avoir abdiqué l'autorité. « Jamais sa fortune, dit Salluste (*Bell.* » *Jug. p.* 129) ne fut au-dessus de son habileté, et » on a douté s'il fut plus fort ou plus heureux ». On remarque bien dans notre bronze l'expression de cette audace et de cette présence d'esprit qui rendirent Sylla victorieux dans toutes ses entreprises, et pour achever de se le figurer, on peut ajouter à ces traits ce qu'en a dit un ancien : « Ses » yeux bleus avaient quelque chose de farouche, » que la couleur de son visage rendait encore plus » terrible; c'était une rougeur âpre comme semée » de blanc, ce qui donna lieu à ce mot d'un bouffon » d'Athènes : Sylla est une mûre saupoudrée de » farine (*Plut. in Syll.*) ».

Hauteur, 1 pied 10 pouces 6 lig.



pal. due. Rom.

PLANCHE XXVII.

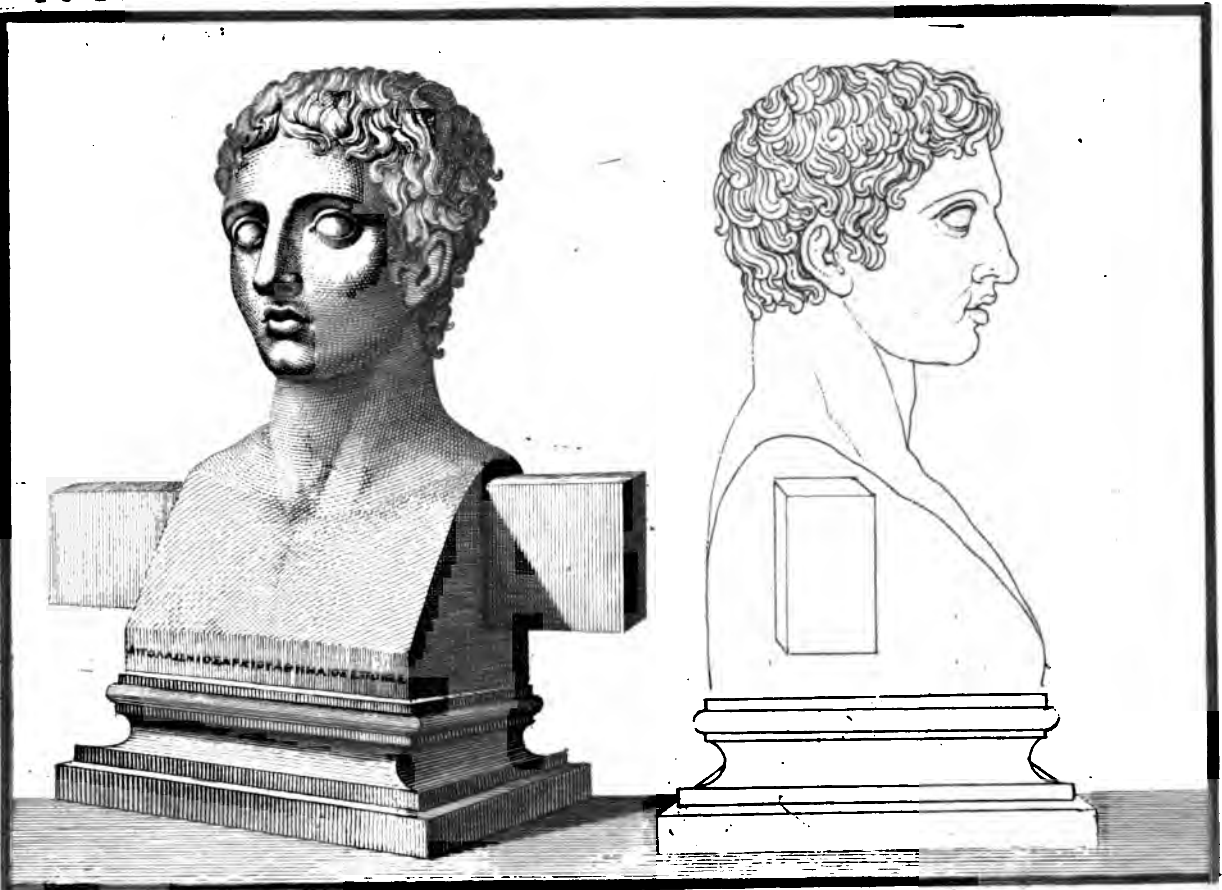
(P. 43, 44, t. V de l'Edition royale.)

On ne peut donner sur ce bronze qu'une conjecture très-hasardée, en s'attachant à une ressemblance éloignée avec les médailles de M. Emilius Lépidus, l'un des triumvirs (*voyez Vaillant, fam. Rom., t. I, fam. Æm.* 6. — *Morelli, fam. Æm.* 2. *Fabri, n.°* 1). La faveur de César, proclamé dictateur par Lépide, lorsque celui-ci n'était encore que préteur, fut la source de sa fortune. Sans aucun mérite personnel, il fut deux fois consul, triompha sans avoir jamais combattu, se trouva à la tête de plus de vingt légions, incapable de les commander; non-seulement triumvir, mais arbitre de la fortune de ses deux compagnons, il sut si peu faire usage de son pouvoir, qu'il fut dépouillé du commandement par Antoine, qui s'était jeté dans ses bras en suppliant, et réduit ensuite par Octave, qui, seul et désarmé, entra dans son camp et déchira ses drapeaux, à demander qu'il lui laissât seulement la vie. C'est bien à ce personnage qu'on peut appliquer cette épigramme de l'Anthologie : « Non, la » fortune n'a point voulu t'élever pour son plaisir, » mais seulement pour montrer qu'elle peut tout, » puisqu'elle a pu t'élever ».

Hauteur, 2 pieds.

T. IV

Tav. 28



pal. due — *Rom.*

PLANCHE XXVIII.

(*P.* 45, 46, *t. V de l'Edition royale.*)

Ce beau bronze offre assez de ressemblance avec la figure très-connue d'Auguste, pour faire reconnaître ici cet Empereur (*voyez mus. Cap. t. II, pl.* 2). Octave, neveu de C. César par sa mère, prit le nom de C. Cæsar Octavianus, après avoir été adopté par son oncle, et, par la suite, celui d'Auguste, qui lui fut décerné par le sénat. Le portrait qu'en donne Suétone (*Oct.* 79) peut compléter l'idée qu'on s'en forme d'après les monumens. Ses traits, d'une grande beauté, avaient encore une grâce que l'âge n'altéra jamais; son visage était calme et serein, soit qu'il parlât, soit qu'il gardât le silence; il avait les yeux clairs et brillans, les dents rares, petites et cariées, les cheveux légèrement bouclés et tirant sur le roux, les sourcils réunis, les oreilles médiocres; son nez saillant par le haut, fléchissait par le bas. Il avait le teint brun-clair et était petit de stature. L'inscription grecque qu'on lit sur notre bronze (*Apollonius, fils d'Archias, Athénien,* le *fit*) nous offre un nom que plusieurs artistes ont rendu célèbre. Les principaux sont Apollonius de Rhodes, qui fit, avec Tauriscus, le

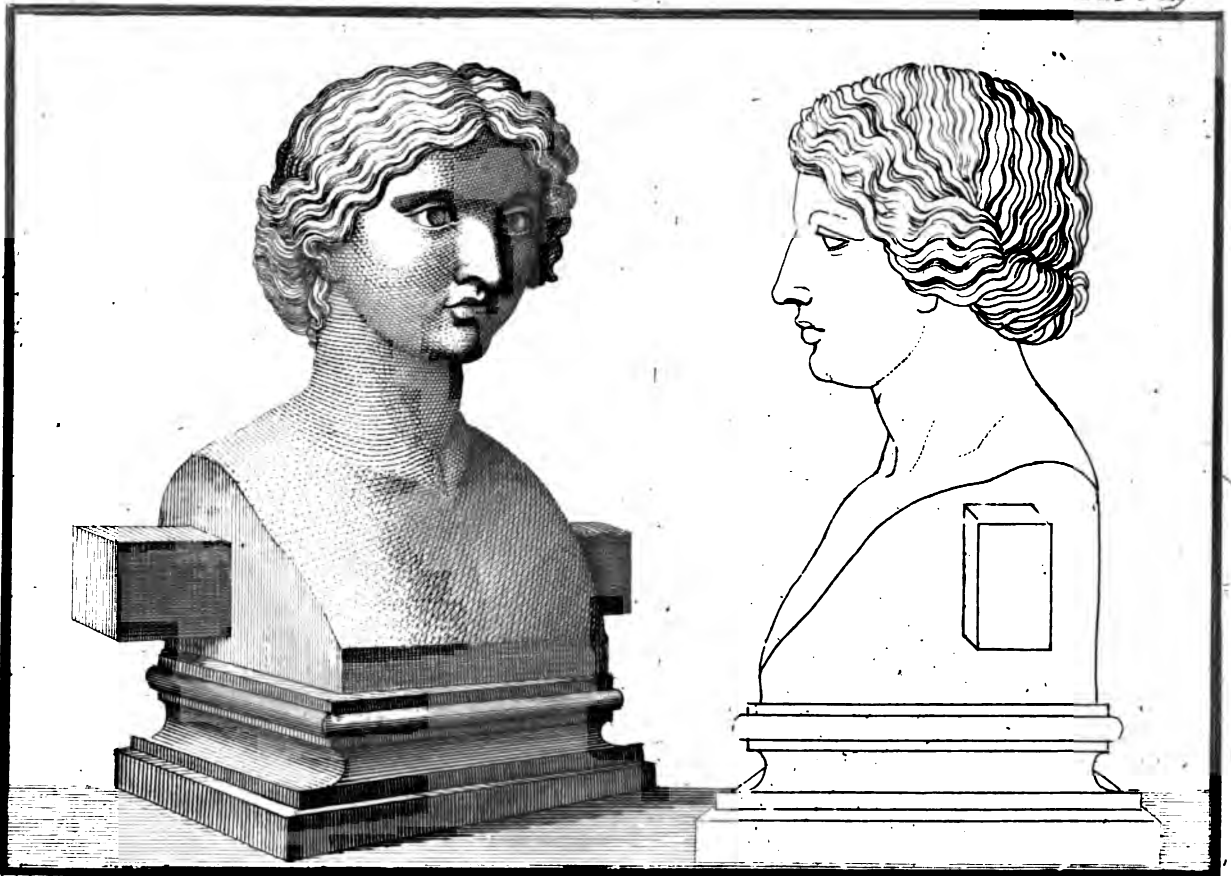
groupe fameux, dit vulgairement le taureau Farnèse; l'Athénien, auteur du torse du Belveder, mais fils de Nestor et non d'Archias; et un autre Apollonius, dont on lit le nom sur une gemme du musée Farnèse (*Stosch. Pierres gr. pl.* 12) représentant une Diane. Si le nôtre n'est pas le même que ce dernier, il mérite au-moins, au jugement des connaisseurs, de prendre place dans cette liste honorable.

On peut remarquer que l'artiste s'est exprimé dans l'inscription au temps parfait *fit*, et non *faisait*, ainsi qu'on le voit le plus souvent; on a regardé cette locution comme une preuve de confiance que d'habiles artistes se permettaient rarement, comme s'ils n'osaient point croire leurs ouvrages parfaits ou finis; cependant elle n'est pas si rare qu'on a paru le croire d'après Pline, qui n'en reconnaissait que trois exemples, et il serait facile d'en citer un assez grand nombre.

Hauteur, 1 pied 11 pouces 4 lig.

T. IV

Tav. 29



pal. due ———— Rom.

PLANCHE XXIX.

(P. 47, 48, t. V de l'Edition royale.)

Ce buste, trouvé avec le précédent dans les fouilles de Portici, en 1753, semble lui servir de pendant; et si, dans le premier, on reconnaît Auguste, on peut voir dans celui-ci son épouse Livie. Parmi les médailles assez rares qui portent le nom de cette princesse (*Patin, à Suet. cap.* 63, *XI, n.*° 4. *Vaillant, num. col. t. I, p.* 77). Plusieurs offrent un rapport assez exact avec les traits et la coiffure de cette figure, pour favoriser cette opinion. La jeunesse qui brille dans les deux têtes, nous offrirait ce couple illustre à l'époque de son union. *Livie Drusilla,* fille de Livius Drusus Claudianus, épousa, à peine sortie de l'enfance, Tibère Néron, dont elle eut Tibère, qui fut ensuite empereur. Son premier fils avait trois ans, et elle était enceinte de son second fils Drusus, quand son mari fut obligé de la céder à Auguste, avec lequel elle avait déjà une intrigue amoureuse. L'oracle consulté sur ce mariage, si nous devions nous en rapporter à Prudence, poète chrétien du 5.e siècle, ne contraria point la suprême puissance, et fit cette

réponse adroite qui renferme autant de sel que de complaisance : « Que les torches de l'hyménée ne » pouvaient jamais s'allumer plus à propos que » lorsque la nouvelle épouse apportait dans l'union » conjugale, des marques de sa fécondité ». En conciliant les opinions différentes des écrivains, on trouve que Livie n'avait pas plus de vingt ans quand elle passa dans les bras d'Auguste, qui en avait alors vingt-cinq ; l'âge des personnages dans les deux bronzes, se rapporte assez à cette remarque. D'autres ont cru voir dans le dernier, Julie, fille d'Auguste et de Scribonia, souvent confondue dans les médailles avec sa belle-mère ; mais en laissant des conjectures qui peuvent toujours être combattues, peut-être devrait-on plutôt reconnaître dans ces bustes en forme d'Hermès, quelques divinités, à-moins que l'on ne se plût à considérer cette forme même, comme un signe d'adulation, comme l'indice de l'apothéose.

Hauteur, 1 P. 4 p.° 4 lignes.

T. IV

Tav. 30

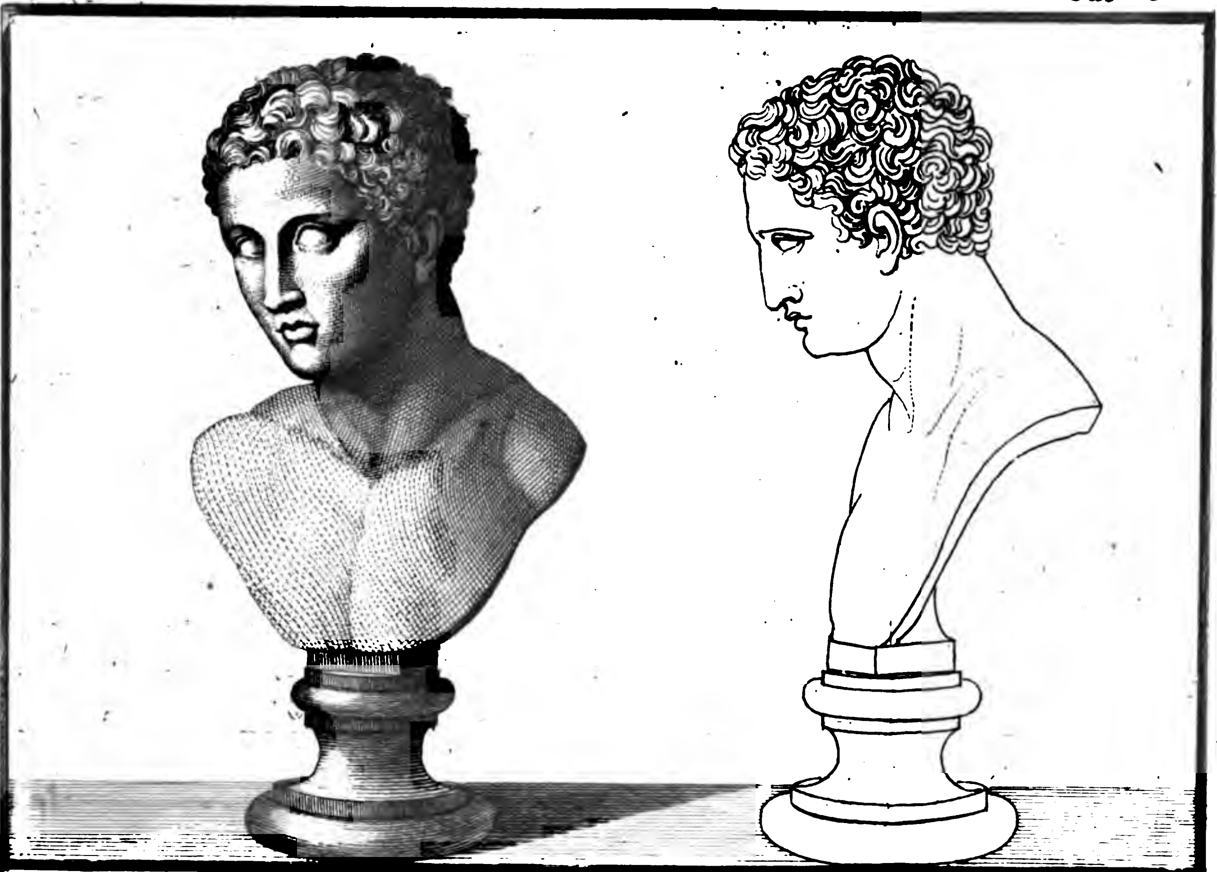


PLANCHE XXX.

(*P.* 49, 50, *t. V de l'Edition royale.*)

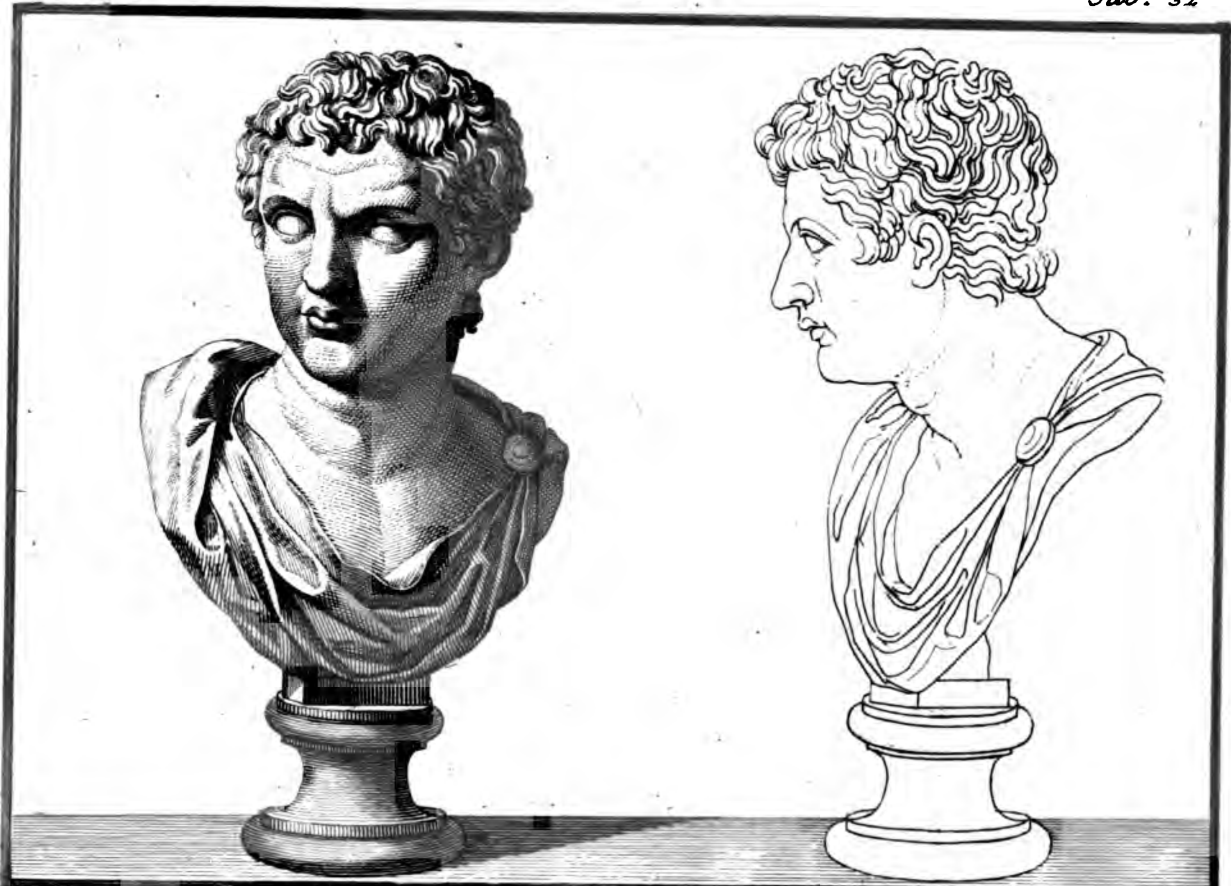
SANS recourir à des conjectures recherchées, on pourrait reconnaître dans ce bronze une tête de Mercure; les cheveux crépus, l'inclinaison de la tête; le rapport facile à saisir entre ses traits et ceux du Mercure précédemment dénommé l'*Antin*, favoriseraient cette explication. On a vu dans la sévérité de cette figure, une expression mélancolique qui convenait au portrait moral de ce neveu chéri d'Auguste, son fils adoptif, ce prince vertueux, digne de la fortune à laquelle il était destiné, moissonné dans la fleur de la jeunesse, les amours du peuple romain: « *Marcellus* adolescent, dit Sénèque, » d'un esprit vif, d'un génie puissant, d'une frugalité et d'une retenue bien admirables dans son » temps et dans sa fortune, patient dans le travail, » éloigné des voluptés, capable de porter tout le » poids que son oncle lui aurait imposé, et pour » parler ainsi, tout l'édifice de la grandeur qu'Auguste eut voulu fonder sur lui (*Sen. ad Marc.* 2). » Il tomba, et sa vingtième année s'arrêta devant » lui (*Prop. III, E. XII,* 35). Jeune homme

» distingué par sa beauté et ses armes brillantes; » mais le front peu joyeux et le visage abattu (*Virg.* » *Æn. VI*, 863) ». Si rien ici ne répugne à ce portrait touchant, si quelques gemmes antiques ayant avec notre bronze un grand degré de ressemblance, ont mérité la même application (*Fabri, n.*° 87. — *Mus. Fiorent, t. I, tav. II, n.*° 5. — *Mus. Cap. t. II, tav. IV, etc.*); nous devons dire aussi qu'aucune autorité suffisante ne l'a confirmée, et nous ne rapportons cette opinion que parce que la mémoire se repose agréablement sur un prince regretté de son siècle, et dont la conservation eut peut-être sauvé le peuple romain de l'oppression et de l'avilissement où il tomba sous ses maîtres après Auguste.

Hauteur, 1 pied 7 p.°

T. IV

Tav. 32



pal. due ⊢——⊣ Rom.

PLANCHE XXXI.

(P. 51, 52, t. V de l'Edition royale.)

On a trouvé, dans ce buste, quelques traits de ressemblance avec le buste de *Caïus Cæsar*, fils aîné de M. Agrippa, et de Julie, fille d'Auguste. Ces rapprochemens incertains cèdent à un examen plus exact qui nous fait reconnaître la figure de *Drusus*, fils unique de Tibère. Les traits de ce jeune prince sont bien assurés par les médailles romaines qui présentent sa tête de profil, et ils se rapportent d'une manière évidente à ceux représentés par notre bronze. Né violent et cruel, il a pu, dans le cours d'une vie peu glorieuse, abrégée par le poison, être jugé plus digne de son père que de son rang. Il s'exposa au mépris du peuple, en prostituant sa dignité dans les danses publiques, dans les spectacles et dans la débauche. Indigné de l'élévation monstrueuse de Séjan, il sut trop peu le ménager, et, s'étant emporté jusqu'à le frapper, il augmenta, par la soif de la vengeance, la fureur du ministre, déjà irrité de rencontrer un tel obstacle à son ambition. Séjan s'associa dans son crime, l'épouse adultère du prince, et Drusus mourut empoisonné. Tibère crut long-temps, ou parut croire que la mort de son fils

avait été causée par ses excès; et telle était l'opinion qu'on avait de cette cour infâme, que l'on soupçonna l'empereur d'avoir eu part à un crime si odieux; et si, par la suite, ce soupçon s'évanouit, ce fut moins par l'horreur qu'il devait inspirer, que par la connaissance de la vérité, qui éclata par l'aveu de la femme répudiée de Séjan. Tibère déploya alors une sévérité qui ne parut en lui qu'un prétexte de cruauté. Il voulut cependant épargner Livie, mais en vain; Antonia, la mère de la perfide adultère, la fit mourir de faim.

Hauteur, 2 pieds.

T. IV

Tav. 32

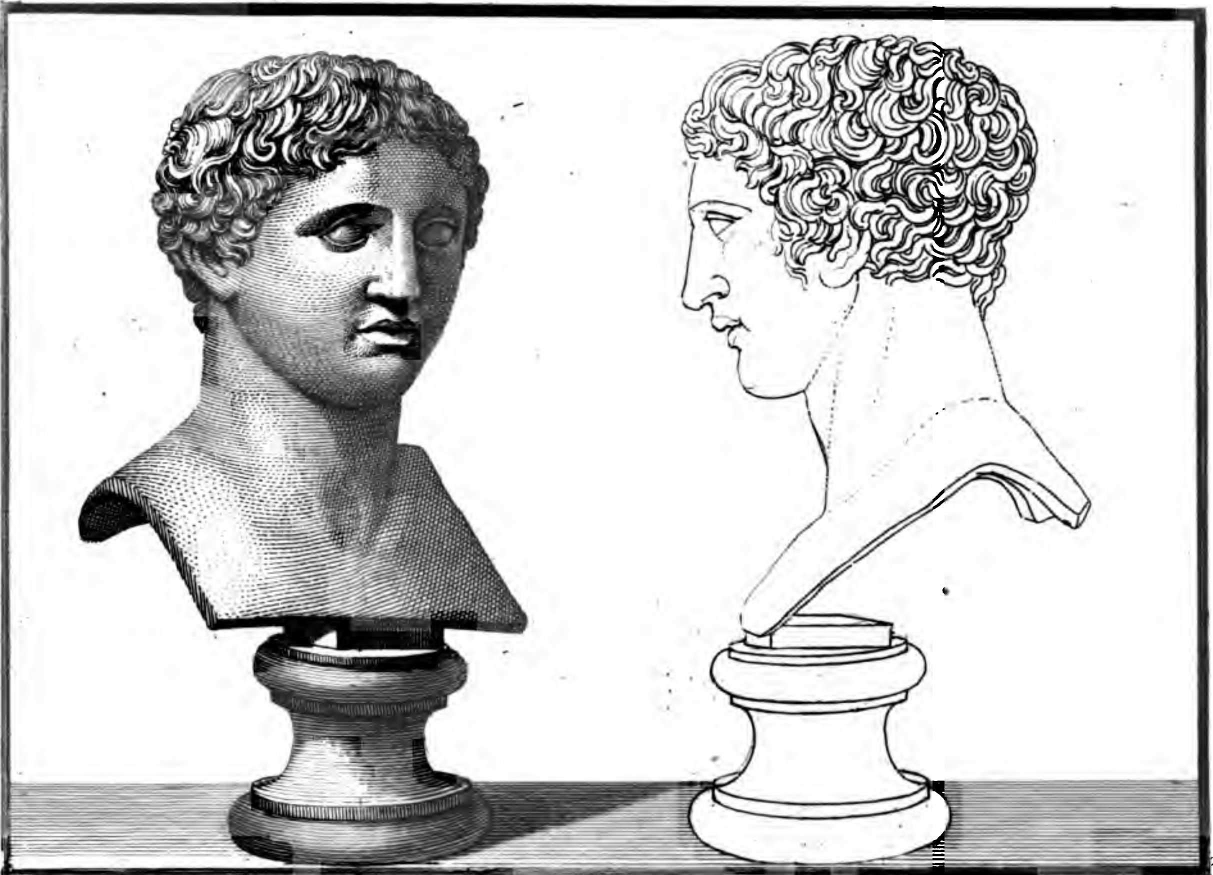


PLANCHE XXXII.

(*P.* 53, 54, *t. V de l'Edition royale.*)

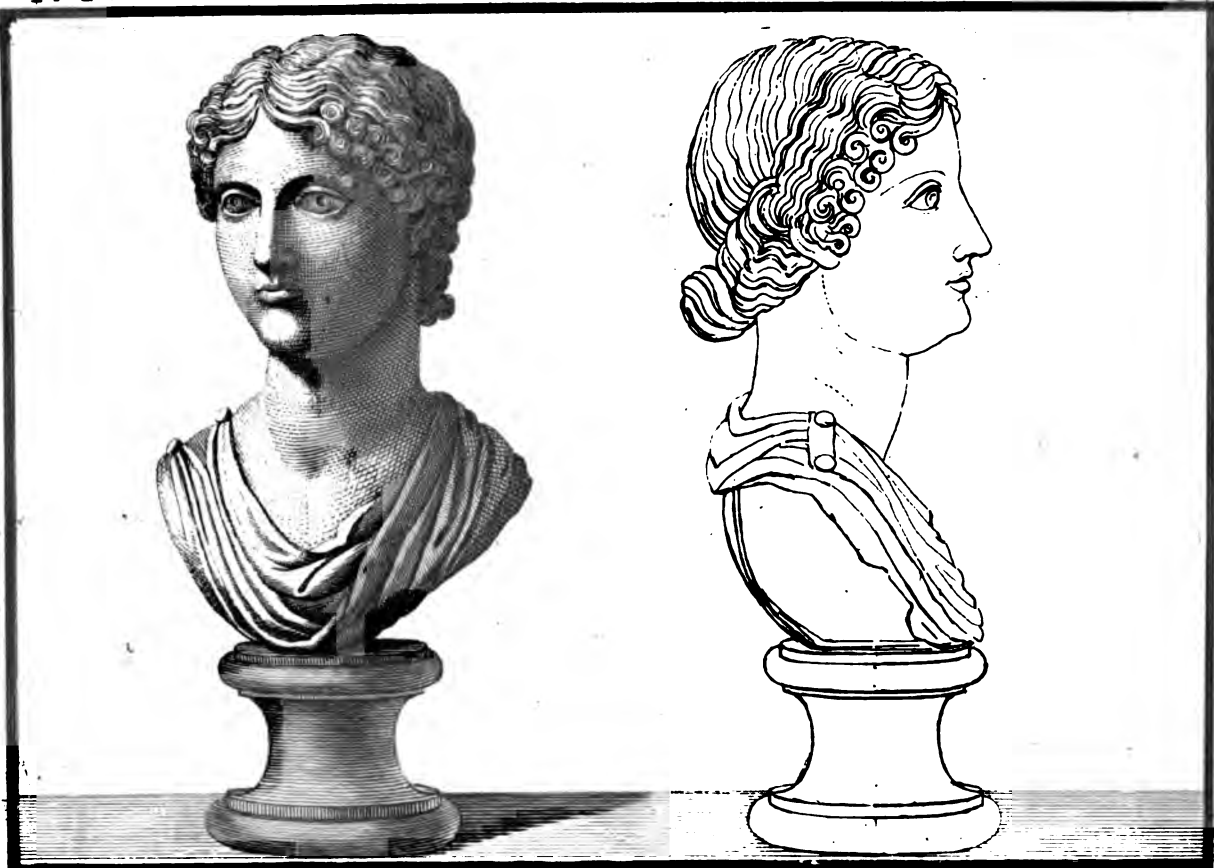
COMME on avait penché à voir dans le bronze précédent la figure de Caïus Cæsar, on s'attachait à saisir dans celui-ci les traits de ressemblance qu'il pouvait offrir avec les médailles de Lucius Cæsar, son frère puîné (*Noris, p.* 86, 92, 164, *Patin. Vaill. Morelli*). Ce dernier, mort à Marseille à l'âge de 18 ans, partagea avec son frère, qui ne lui survécut que deux ans, les regrets de l'empereur, regrets si vifs, qu'Auguste ne put s'empêcher de les témoigner dans son testament, en instituant Tibère son successeur, bien qu'il appelle ce dernier moitié de lui-même. C'est à cette affection, plutôt qu'au mérite des deux frères, qu'on doit attribuer cette marque insigne d'adulation que leur donna la colonie de Nîmes, en leur dédiant le beau monument, vulgairement nommé la *Maison quarrée*, qu'on admire encore de nos jours dans cette même ville. On peut voir à ce sujet les savantes dissertations publiées par M. Legrand dans la magnifique édition des Antiquités de la France, sur les dessins de M. Clérisseau, page 64 (*Paris, Didot aîné*, 1804).

En montrant un Drusus à la place de Caïus,

nous avons, en partie, détruit l'analogie qui militait en faveur du présent bronze. L'autorité tirée des médailles est, comme on le voit, très-difficile à appliquer aux monumens que le défaut d'inscriptions rend incertains. Sans ce secours, les médailles mêmes exigent une critique très-sévère et très-approfondie. La diversité des artistes, la différence de leur habileté, l'âge successif des personnages représentés, concourent à multiplier les difficultés, et à augmenter l'incertitude. Au-lieu d'un personnage romain, M. Visconti ne serait pas éloigné de reconnaître dans cette antique une tête d'Hercule jeune.

Hauteur, 1 P. 8 p.° 3 lignes.

T. IV



pal. mezzo ——— Rom.

PLANCHE XXXIII.

(*P.* 55, 56, *t. V de l'Edition royale.*)

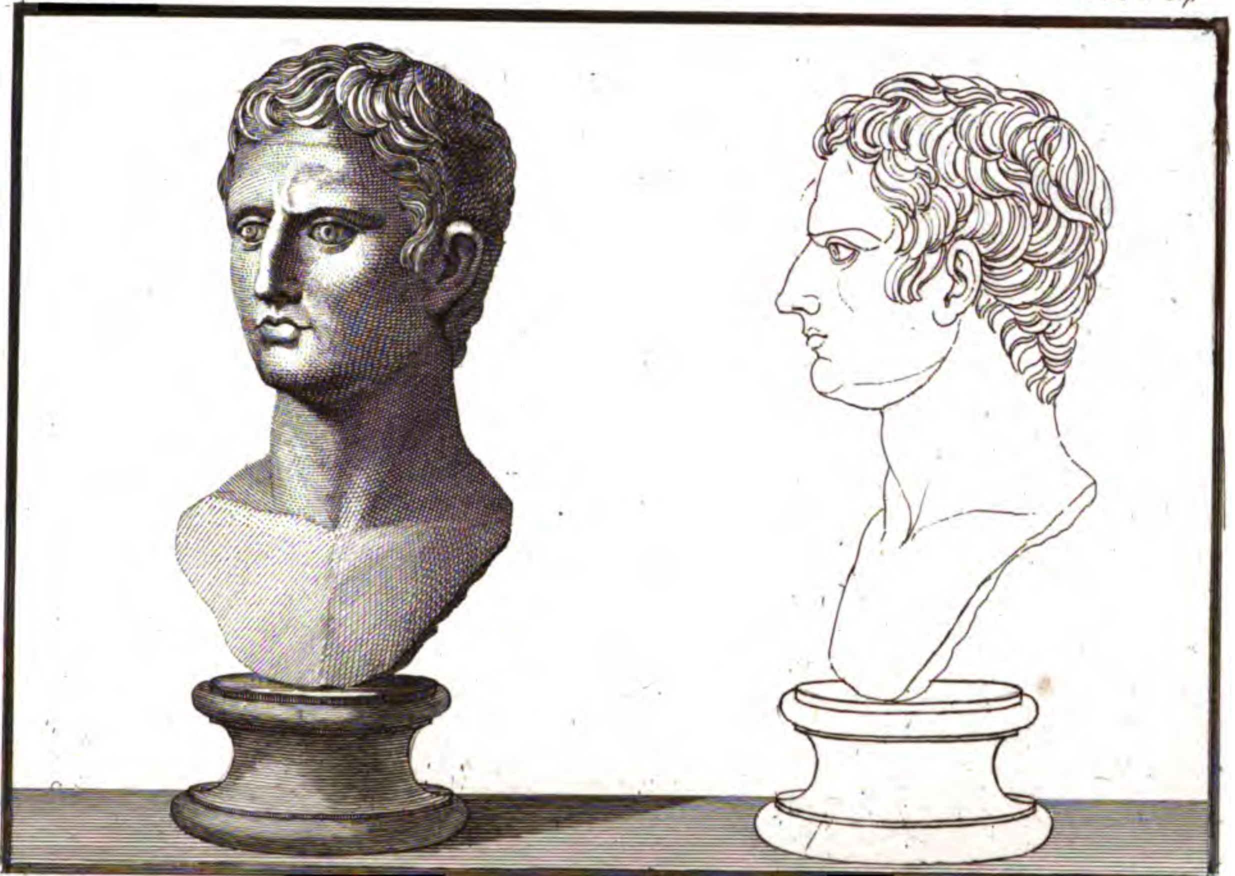
Si l'induction qu'on a tirée de la comparaison avec plusieurs médailles, rencontre juste (*Haym. t. I, p.* 240. — *Séguin, Sel. num. p.* 319 *et autres*), ce buste pourrait être celui de la première Agrippine, dite *majeure*, pour la distinguer de celles qui l'ont suivie, d'Agrippine, fille de M. Agrippa, et de Julie, épouse de Germanicus, femme d'un courage et d'une habileté supérieurs à son sexe : ayant ensemble les vertus d'un grand homme et celles d'une honnête femme, on la vit remplir, contre les Germains, la charge d'un bon capitaine, et sauver l'armée ; d'une chasteté impénétrable suivant l'expression de Tacite, son âpre fermeté servit de sauve-garde à sa famille, et la défendit contre Séjan. Exilée par Tibère dans l'île Pandataire, elle donna, en se laissant périr de faim, une dernière preuve de cette rare constance qui fit le fonds de son caractère. Mère trop féconde cependant, et digne d'une meilleure postérité, elle compta parmi ses enfans le farouche Caligula et trois filles incestueuses, dont l'une fut cette infâme Agrippine, mère de Néron. Notre bronze offre encore une

ressemblance peu légère avec l'image de cette dernière, bien connue par les médailles, et encore quelque rapport avec le buste suivant de Caligula, circonstances qui viennent à l'appui de notre conjecture.

Hauteur, 7 p.°

T. IV

Tav. 34



pal. uno ——— Rom.

PLANCHE XXXIV.

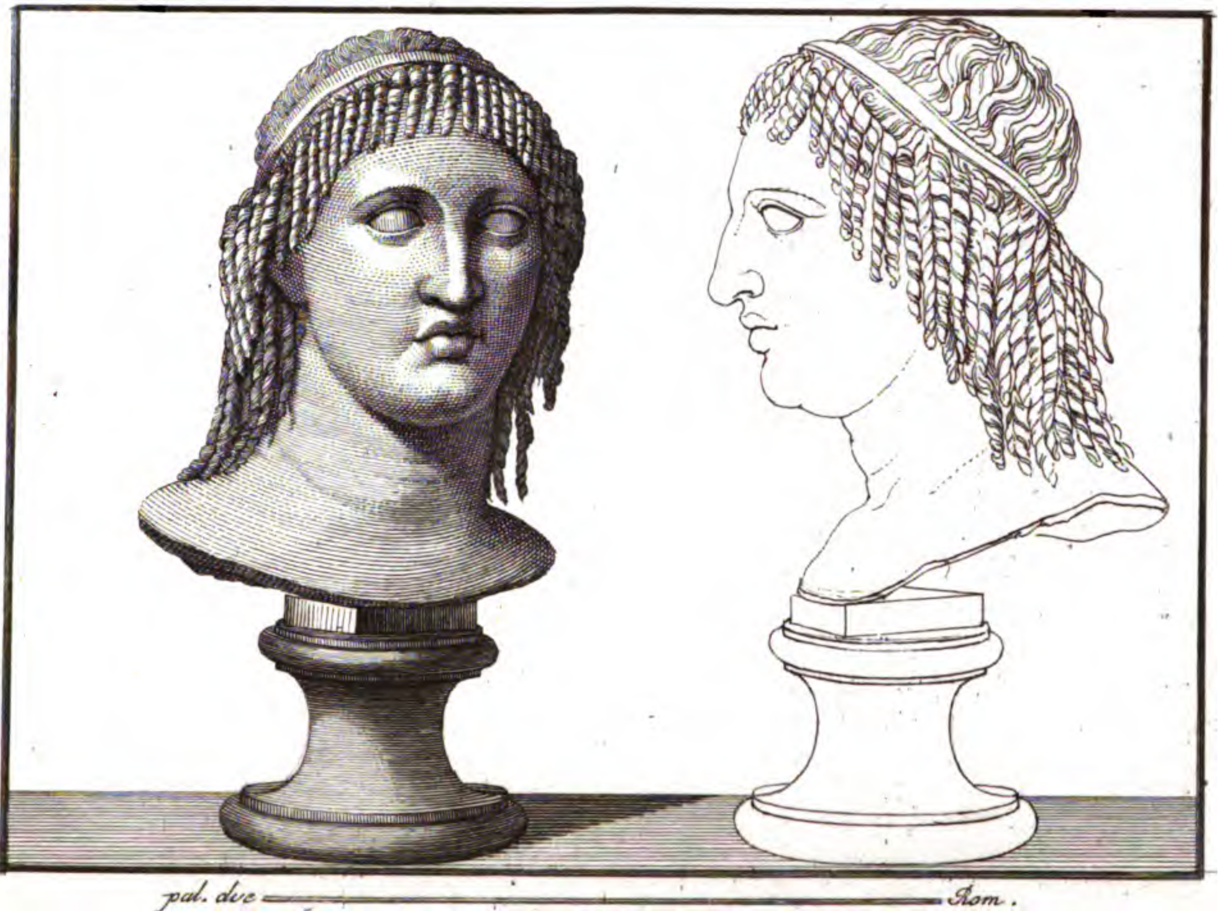
(*P.* 57, 58, *t. V de l'Edition royale.*)

Nous avons, dans l'explication précédente, annoncé ce buste comme celui de C. Caligula. Cette dénomination est également confirmée par la comparaison des médailles et par le portrait que les historiens ont laissé de cet empereur, portrait qui s'applique parfaitement au bronze que nous avons sous les yeux. Tout l'extérieur de Caligula répondait à la cruauté brutale et farouche de son ame. « Il était d'une taille élevée et disproportionnée, » ayant le corps énorme, le cou et les jambes extrê» mement minces, les tempes enfoncées, les yeux » creux et fixes, le front large et irrégulier, les » cheveux rares, et manquant sur le sommet de » la tête ; ajoutez qu'il affectait de rendre atroce » une physionomie que la nature n'avait déjà rendu » que trop affreuse (*Suet. Calig.* 50); en un mot, » son seul aspect était le plus horrible des tour» mens (*Sen. de irâ, III,* 18) ». Ce monstre, dont aucun autre n'égala l'insolence et la brutalité, qui osa prononcer l'horrible vœu que le peuple romain n'eût qu'une seule tête pour la trancher d'un seul coup, termina sa vie sous les poignards d'une

conjuration à l'âge de 28 ans. Elevé dans les camps, Caïus avait reçu le nom de Caligula de celui d'une chaussure, espèce de brodequin, qu'il affectait de porter pour plaire à la soldatesque.

Hauteur, 1 pied 2 pouces.

T. IV Tav. 55



pal. due ——— Rom.

PLANCHE XXXV.

(P. 59, 60, *t. V de l'Édition royale.)*

LA noblesse égyptienne portait les cheveux bouclés, comme on le voit ici, jusqu'à l'âge de puberté: mais par une fausse application du costume et d'autres remarques, on a attribué des têtes semblables à Ptolomée Apion, roi de Cyrène; cette dénomination s'est trouvée dénuée de fondement, et nous croyons qu'on rencontrera plus juste, en prenant pour terme de comparaison les médailles connues de la première Bérénice, dite la grande, qui, femme d'un obscur Macédonien, devint celle du premier Ptolomée, surnommé Soter. Ne laissant rien à la fortune des faveurs qu'elle put obtenir, elle fixa la couronne sur la tête de son fils Ptolomée Philadelphe, que le roi, par complaisance pour elle, au mépris des enfans qu'il avait eus de ses trois premières femmes, plaça lui-même sur son trône; ce grand prince en descendit après un règne glorieux de trente-neuf ans, disant qu'il était plus beau d'être père d'un roi, que roi lui-même. Les médailles de Bérénice acquièrent toute l'authenticité possible par l'effigie de Ptolomée Soter qu'on voit au revers (*Musée du baron Ronchi*); et

en remarquant le rapport qu'elles ont avec notre bronze, nous ajouterons encore que la physionomie de cette figure a une expression douce et délicate, qui ne décèle rien de viril, et qui paraît appartenir à la célèbre reine, avec plus de vraisemblance qu'à Ptolomée Appion.

Hauteur, 1 P. 8 p.° 6 lig.

T. IV

Tav. 36

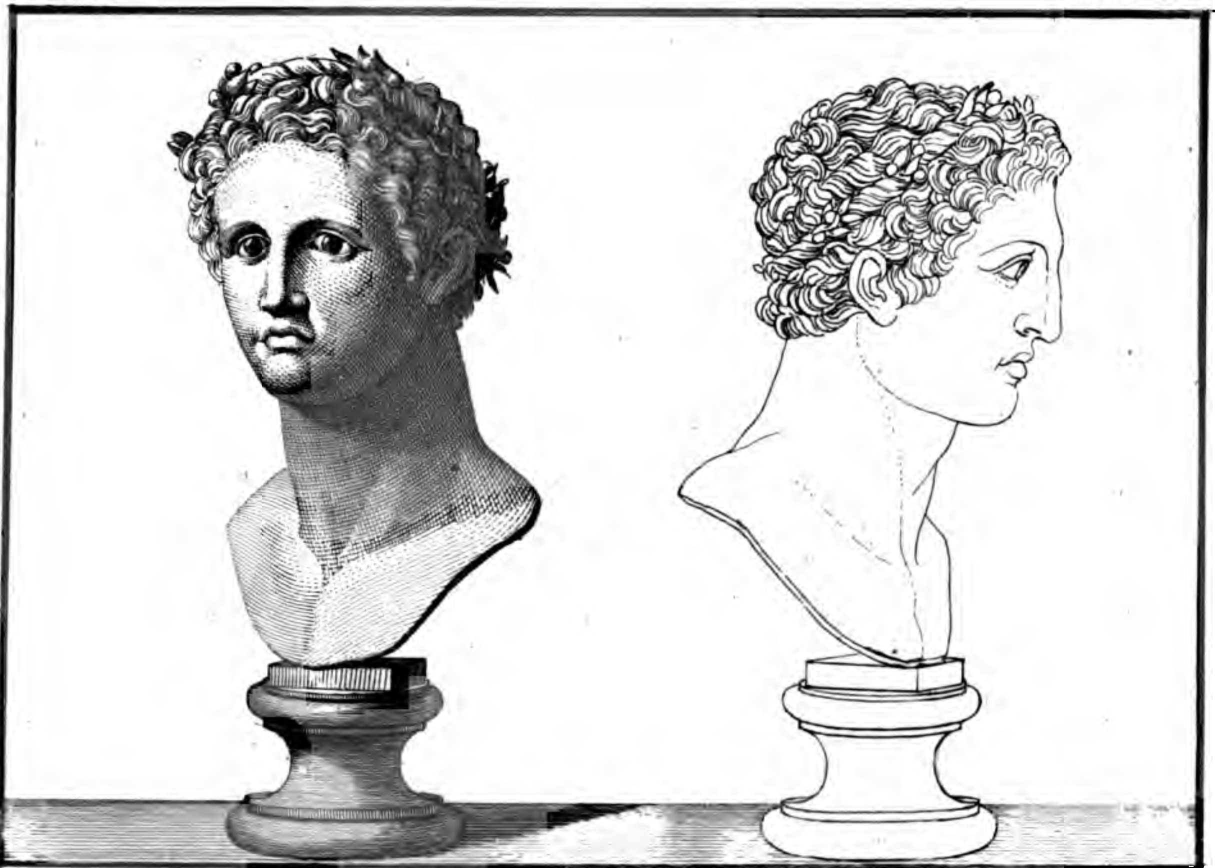


PLANCHE XXXVI.

(*P.* 61, 62, *t. V de l'Edition royale.*)

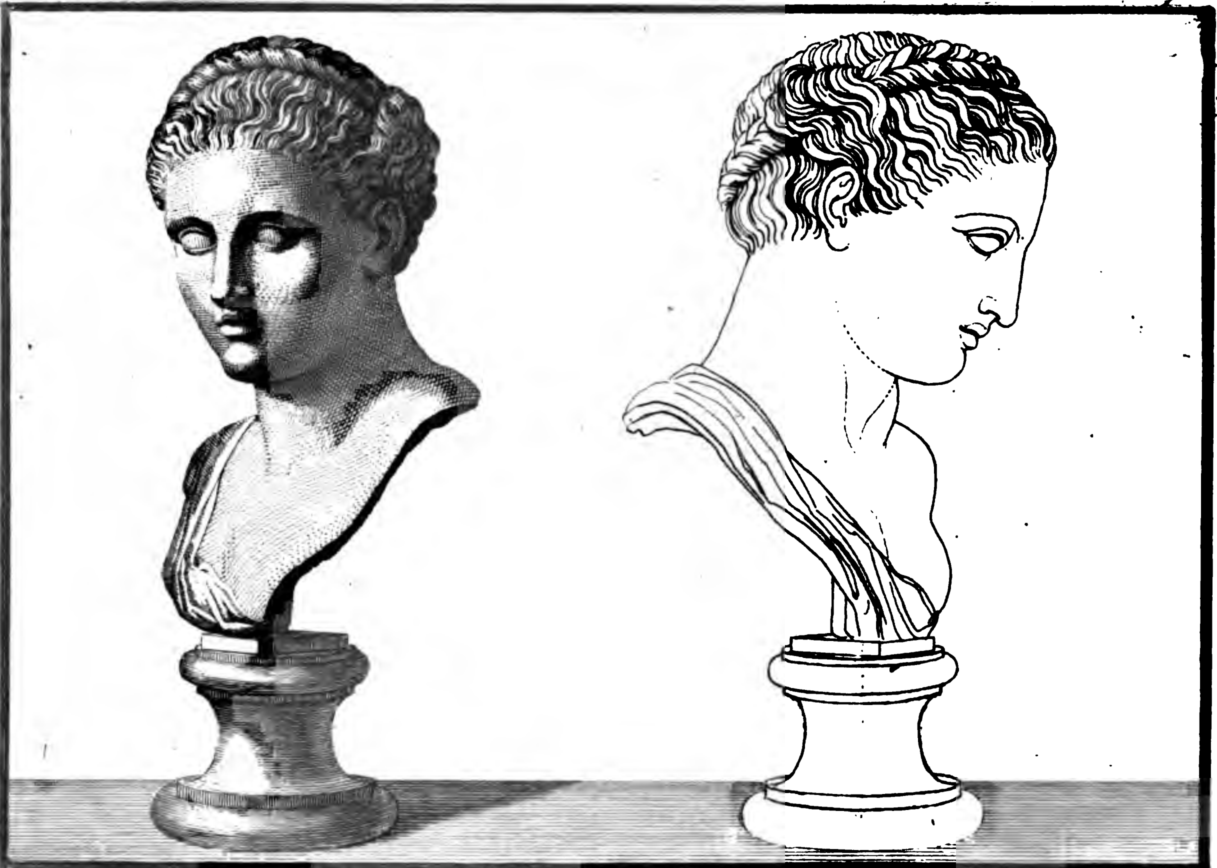
Le rapport qu'on avait cherché entre cette belle tête et celle de Ptolomée Philadelphe, se trouve dénué de fondement. Les médailles de ce prince offrent un portrait tout différent : on se rangera donc avec plus de raison, du sentiment de ceux des académiciens d'Herculanum qui ont cru cette figure celle d'un athlète couronné, ou de l'opinion de M. *Visconti*, qui a démontré le rapport évident qu'elle offre avec les têtes d'Hercule jeune, et particulièrement avec un herméracle à deux faces, du musée Pio-Clémentin (*tome* 6, *p.* 22). Cette double tête est ceinte d'une couronne *tortillée*, d'où sortent, de distance en distance, des feuilles de peuplier, comme ici on en voit sortir, des feuilles de laurier avec de grosses baies. L'Hermès en question devient encore pour nous d'une grande autorité, en ce qu'il était placé dans un lieu où la jeunesse grecque, après les exercices de la palestre, se ceignait la tête de cette espèce de couronne qu'on doit reconnaître pour un ornement athlétique. Si quelque chose rend ici son espèce moins douteuse, ce sont les feuilles du laurier qui paraît

être celui que Pline nomme *laurier Delphique :* « Plus vert, à grosses baies rouges, dont on cou- » ronnait à Delphes les vainqueurs, et à Rome les » triomphateurs (*XV*, 30) ». Ceci pourrait encore servir à confirmer la remarque que nous avons faite au sujet des pommes (*mela*) dont parle l'épigramme de l'Anthologie, rapportée dans cet ouvrage (*tome III*, 56). Ces pommes, ainsi dites par une dénomination générale, ne sont autre chose que les baies du laurier Delphique. Les couronnes athlétiques, différentes des couronnes agonales, auxquelles se rapportent celles garnies de rubans pendants (*lemniscatæ*), sont quelquefois dites *roulées;* alors on peut les regarder comme plus semblables à celle d'une autre tête d'Hercule (*mus. Pio-Clem. à l'endroit cité*) où l'on remarque, de distance en distance, des nœuds en forme de fleurs, tirés des bandelettes qui composent la couronne. Ce sont ces mêmes nœuds qui, selon l'explication qu'en donne Pascalio (*de Coronis, l. III, c.* 12) paraissent désignés par l'expression de *tori*, dont s'est servi Ciceron (*Orat.* §. 6.)

Hauteur, 1 P. 11 p.° 2 lignes.

T. IV

Tav. 37



pal due ——— Rom.

PLANCHE XXXVII.

(P. 63, 64, t. V de l'Edition royale.)

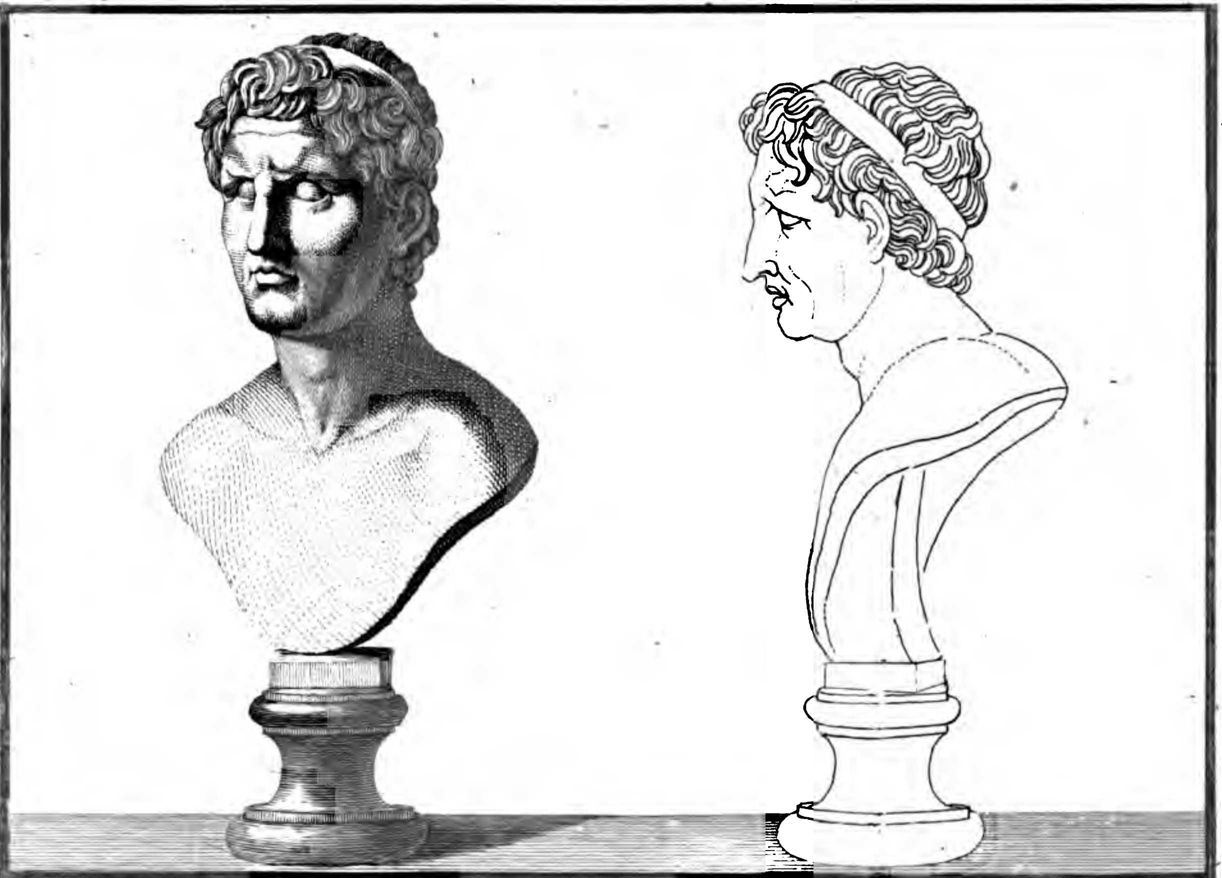
On s'est attaché à saisir quelque ressemblance entre ce beau bronze et la tête qu'on voit avec le nom de Bérénice sur une médaille publiée dans l'édition royale. Plusieurs reines ont illustré ce nom; celle de la médaille serait la seconde Bérénice, femme de Ptolomée Evergète, princesse vertueuse et guerrière, celle qui, au retour du roi victorieux, se coupa les cheveux et les déposa, en accomplissement d'un vœu, dans le temple d'Arsinoé; peu de temps après la chevelure disparut, et l'astronome Conon publia que la chevelure de Bérénice avait été transportée au ciel, où elle formait une constellation de sept étoiles, situées en triangle près la queue du lion, flatterie ingénieuse qui attacha un souvenir immortel au sacrifice de la vanité d'une bonne épouse, et le rendit plus sûrement célèbre que des faits éclatans confiés à des monumens périssables. Si l'on reconnaît ici Bérénice, il faut supposer que la reine prit soin de l'ornement dont elle avait su faire un si beau sacrifice, et qu'elle a recouvré sa parure; les tresses relevées d'une manière élégante viennent former sur la tête

une espèce de diadême. La figure a une espression virginale et sévère : et si l'on remarque avec nous qu'elle est d'une beauté idéale, on ne sera pas éloigné, peut-être, de voir dans ce bronze une image de Diane.

Hauteur, 2 pieds 4 lignes.

T. IV

Tav. 38



piedi due ——— Rom.

PLANCHE XXXVIII.

(*P.* 65, 66, *t. V de l'Edition royale.*)

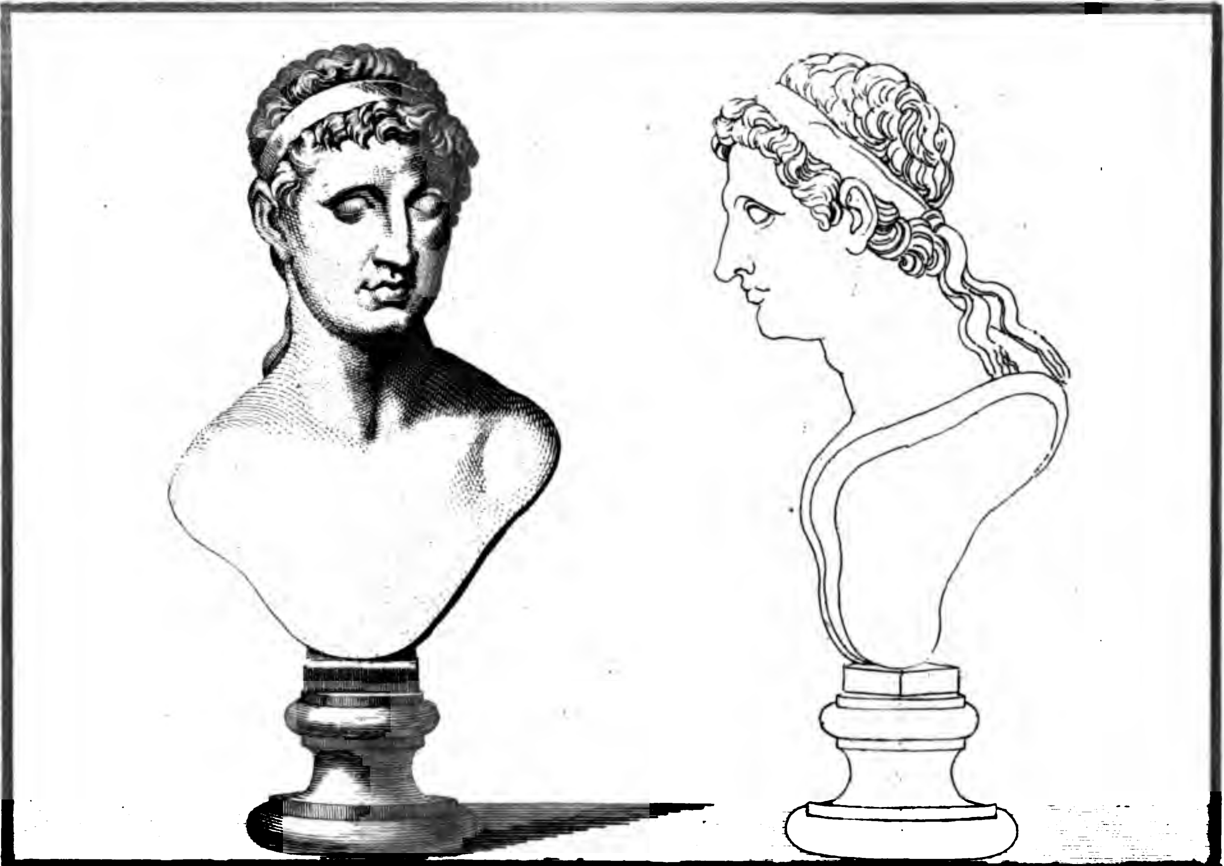
Plusieurs bustes de cette suite ont paru appartenir à la race des Ptolomée; mais les caractères n'en sont pas toujours assez frappans pour réunir, dans leur dénomination, le sentiment des antiquaires. Les académiciens d'Herculanum se contentent d'indiquer un léger rapport des médailles avec ce bronze, en faveur du VII.e Ptolomée. Ce prince, distingué par des vertus éminentes, est connu sous le nom de Philométor (*ami de sa mère*), qu'il prit en reconnaissance des soins prudens et généreux avec lesquels Cléopâtre administra le royaume pendant sa minorité. M. Visconti reconnaît dans ce buste le portrait de Ptolomée I.er, fils de Lagus, l'un des généraux d'Alexandre-le-Grand, fondateur de la dynastie des Lagides, et du royaume grec d'Egypte, si nous pouvons nous servir de cette expression pour exprimer la révolution qui se fit dans les mœurs et dans le gouvernement de ce peuple, après la conquête des Grecs. Chacun des Ptolomée se trouve particulièrement désigné par un surnom; celui-ci eut le surnom glorieux de Soter ou de Sauveur, qui lui fut décerné avec des

honneurs divins, par la reconnaissance des Rhodiens, dont il conserva la liberté contre les entreprises de Démétrius. Son premier nom, moins fastueux, n'en est pas moins célèbre; il l'honora lui-même en l'imprimant à sa race; peu sensible au reproche qu'un grammairien osa lui adresser sur l'obscurité ou le mystère de sa naissance, il sentit, sans-doute, que le nom du plus grand capitaine qui servit sous Alexandre, était assez illustre. Il donnait à ce nom un nouvel éclat par la splendeur de la puissance, par la gloire immortelle qui résulte de la protection des lettres et des arts, et par cette véritable grandeur qui naît de la modération: en effet, le fils de Lagus eut la plus belle part dans l'héritage du conquérant de l'Asie, fonda la bibliothèque d'Alexandrie, et, de son vivant, fit monter sur son trône l'un de ses fils, en disant qu'il était plus beau d'être père de roi, que roi soi-même.

Hauteur, 2 P. 7 p.°

T. IV

Tav 39



pla. duc ——— Rom.

PLANCHE XXXIX.

(P. 67, 68, t. V de l'Edition royale.)

ON a cru voir, dans ce buste, Ptolomée Lathyre, fils de Ptolomée Physcon, le VIIIe de sa race. Ce surnom de Lathyre, celui que, parmi plusieurs autres, les historiens emploient le plus généralement, paraît, par sa signification grecque (*pois-chiche*) tirer son application d'un signe qu'avait ce prince au visage, comme on vit appeler à Rome, pour une cause pareille, les ancêtres de M. Tullius, du nom de Cicéron. Ce prince guerrier passa presque tout son règne à défendre sa couronne, et principalement contre son frère puîné, Ptolomée Alexandre, qu'au préjudice de ses droits, Cléopâtre avait investi de la puissance royale. M. Visconti trouve, dans la comparaison des médailles, une autorité plus forte en faveur du portrait d'Antiochus Théos (*Dieu*), roi de Syrie, fils d'Antiochus, Ier Soter, et père de Séleucus II. Le nom de Théos fut décerné à ce prince par les Milésiens, qu'il avait délivrés de leur tyran Timarque. Antiochus II ne couvrit point, par sa gloire personnelle, cet excès de l'adulation ; malheureux dans ses guerres, il se vit dépouiller, par la révolte des Parthes, de toutes les provinces

qu'il possédait au-delà de l'Euphrate. Cette époque mémorable est celle de l'établissement de l'empire des Parthes, fondé par Arsace, et qui devint si redoutable à tout l'Orient, et aux Romains même. Les historiens placent cette époque trois ans avant la 133.e olympiade, environ trois cents ans avant Jésus-Christ.

Hauteur, 2 pieds 1 p.e

T. IV

Tav. 40





pal. due —— *Rom.*

PLANCHE XL.

(*P.* 69, 70, *t. V de l'Edition royale.*)

On reconnaît dans ce bronze, avec quelque vraisemblance, le portrait de Ptolomée Alexandre, frère de Lathyre. Ce prince n'eut de roi que le nom, tandis que sa mère Cléopâtre, qui le mit sur le trône pour régner elle-même, en eut toute l'autorité. Cette Cléopâtre figure parmi les illustres criminels de l'ambition : après avoir, par un artifice atroce, attiré la haîne du peuple d'Alexandrie sur son fils Lathyre, qu'elle fit expulser, elle osa conspirer contre la vie d'Alexandre, qu'elle soutenait à sa place. Victime elle-même d'un crime aussi affreux, elle périt assassinée par les ordres de ce même fils. Le parricide fut chassé du trône où remonta son frère, et il périt en combattant pour s'emparer du royaume de Cypre, vacant par le retour de Lathyre.

Hauteur, 2 P. 4 lignes.

T. IV

Tav. 71



PLANCHE XLI.

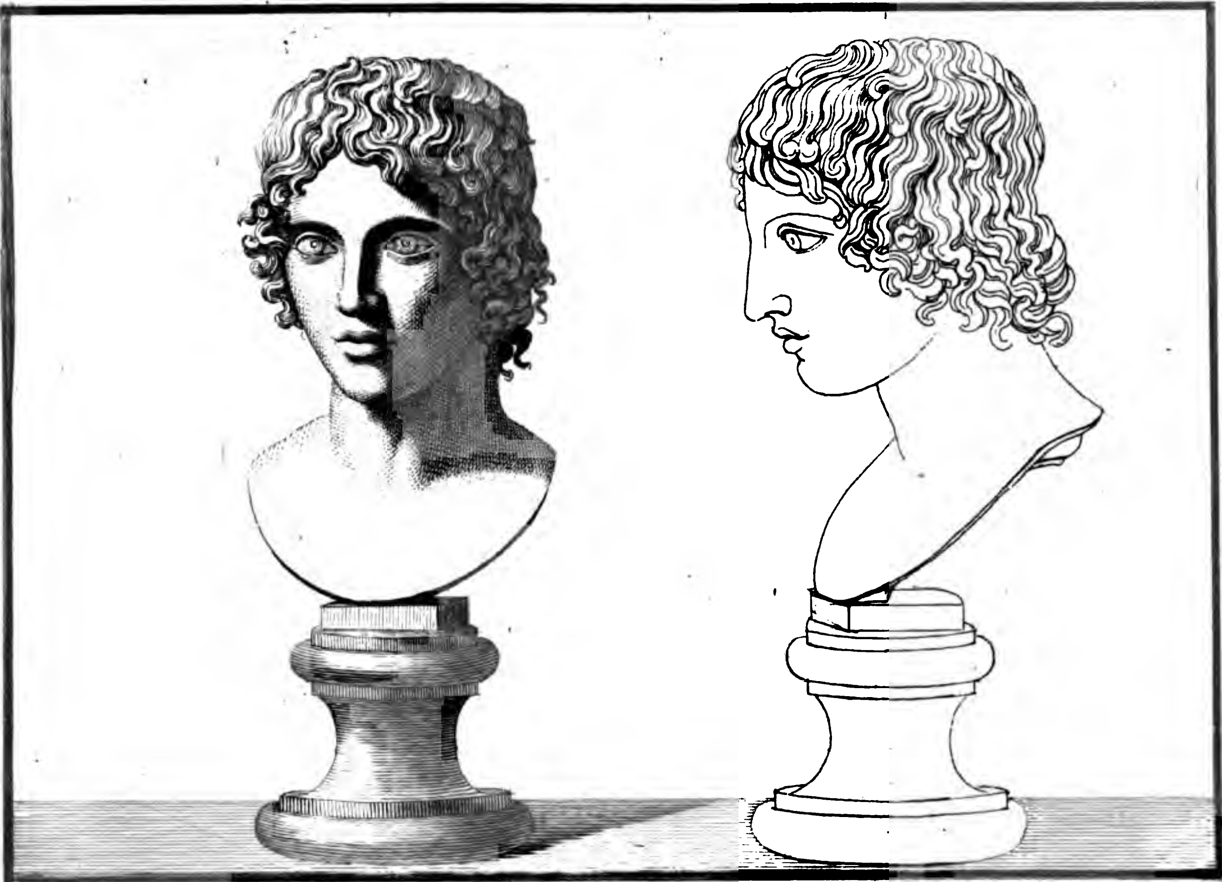
(*P.* 61, 62, *t. V de l'Edition royale.*)

Ce buste, tout-à-fait inconnu, n'a de remarquable que la coiffure. Les cheveux, qui paraissent naturellement crépus, sont disposés en anneaux sur le front et sur les tempes; ils sont assujétis sur le sommet de la tête qui reste lisse, par deux longues tresses partant des oreilles, et formant un double tour. Ce costume et les traits de la figure, annoncent un habitant de l'ancienne Mauritanie. Strabon parle du soin extrême que prenaient ces peuples, de l'arrangement de leurs cheveux. On a fait cette remarque à l'égard d'une tête du roi Juba; et, quoiqu'on ait observé que les peuples de l'Asie, les Grecs, les Toscans, et des Romains même, avaient l'usage de boucler leurs cheveux, le caractère de notre buste ne peut être attribué qu'à un Maure ou à un Ethiopien.

Hauteur, 1 P. 8 p.°

T. IV

Tav. 42



pal. uno —— Rom.

PLANCHE XLII.

(P. 63, 64, t. V de l'Edition royale.)

Le personnage que peut représenter ce buste est inconnu. Ses cheveux longs et bouclés naturellement, peuvent seuls lui assigner un caractère. On sait que les jeunes Grecs conservaient leur chevelure jusqu'à l'âge de puberté. A cet âge, on la coupait pour l'offrir à Hercule, à Apollon ou à quelque fleuve. Les enfans la conservaient aussi chez les Romains; de-là on les appelait *Capillati* ou *Comati*. Il paraît que la famille des Cincinnatus conservait particulièrement cette parure, comme une devise qui rappelait son premier auteur et l'origine de son nom. Suétone accuse Caligula d'avoir enlevé cette distinction à un Cincinnatus. La chevelure longue était particulièrement considérée comme une marque de molesse qui distinguait les mignons et les jeunes gens adonnés aux plaisirs. Anacréon, Horace, Pétrone, tous les poètes voluptueux vantent les cheveux longs de leurs favoris. C'est ainsi que sont peints les jeunes gens célèbres par leurs amours dans la fable, Hyacinthe, Ganymède, Nirée, Achille et Thésée; Thésée qui, voulant, selon l'usage, consacrer sa chevelure dans le temple d'Apollon à

Delphes, se la fit seulement couper sur le front. La tête de notre bronze n'a rien dans les traits qui convienne à l'un de ces personnages renommés par leur beauté; on peut penser, avec quelque vraisemblance, qu'elle représente un mignon, ou un jeune homme qui n'avait point encore quitté les bancs de l'école.

Hauteur, 1 pied 6 p.

T. IV

Tav 43

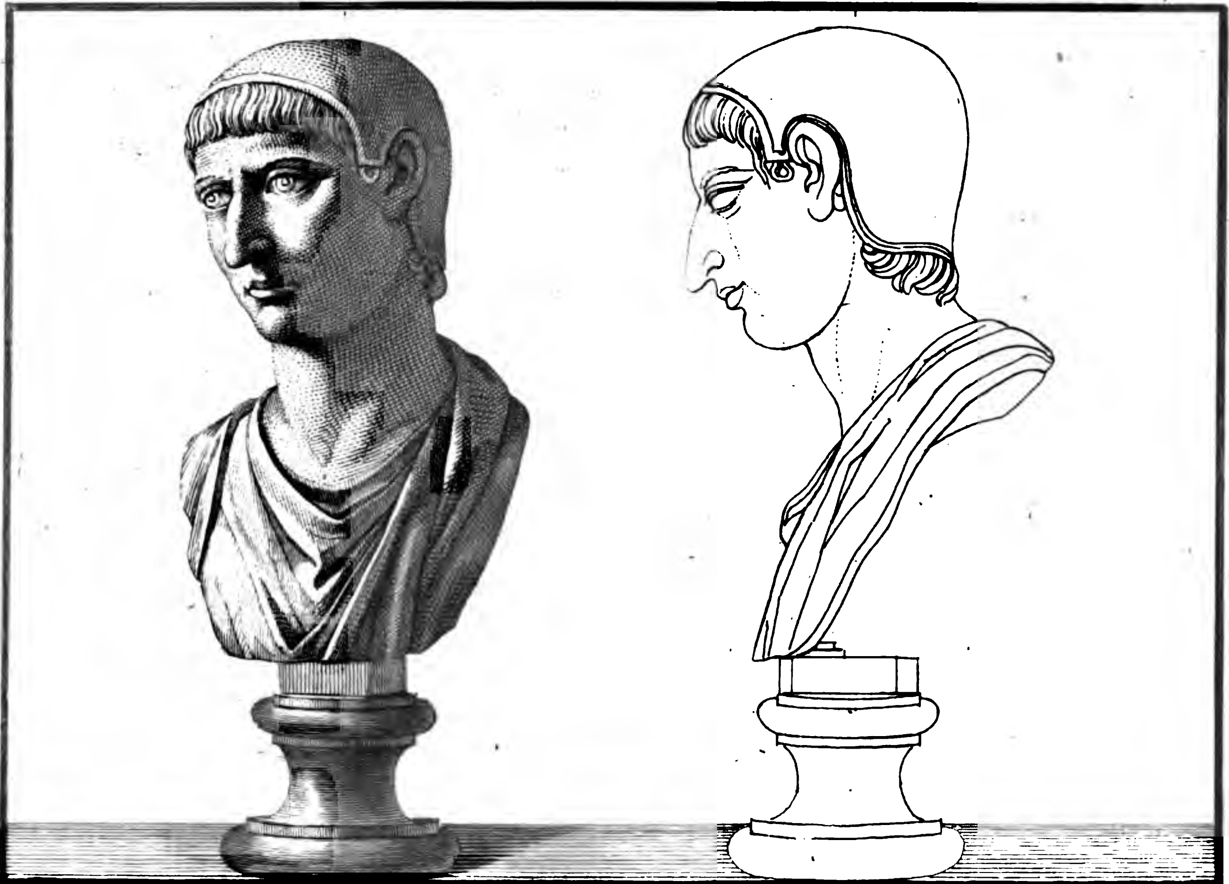


PLANCHE XLIII.

(*P.* 65, 66, *t. V de l'Edition royale.*)

CETTE tête, d'un grand caractère, n'est donnée à aucun personnage connu. Trouvée avec celle de Sylla, on pourrait présumer qu'elle est celle de quelque chef de la ligue italienne dans la guerre des alliés, où le capitaine Romain s'illustra. L'espèce de casque dont la tête est couverte, n'est point sans exemple dans les monumens, quoique assez rare. Homère peint Diomède partant pour espionner dans le camp ennemi, avec un casque rase, sans aucun ornement; il nomme ce casque *Cataityx*; on a cru que l'armure ainsi désignée se rapportait beaucoup à celle dite *Cassis*, en usage chez les Etrusques et les Romains. Plutarque rapporte que Camille fit faire à ses soldats des casques de fer lisses, afin que l'épée de l'ennemi glissât dessus, et parât la force du coup. On retrouve l'usage de cette armure dans des temps plus rapprochés, puisqu'on la remarque dans des figures de la colonne Trajane (*Fabretti, col. tr. p.* 213).

Hauteur, 2 P. 6 p.*

T. IV Tav. 44

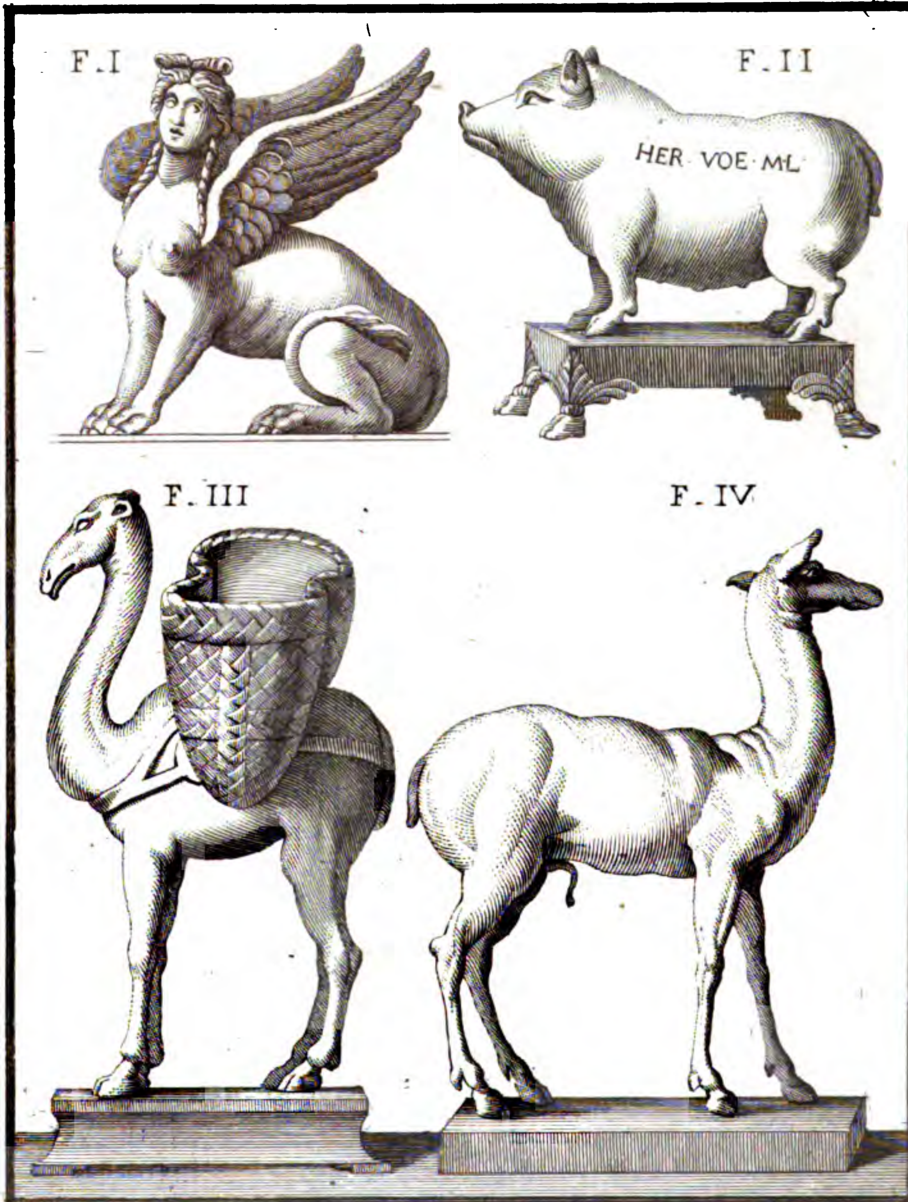


PLANCHE XLIV.

Nous terminerons ce volume en rassemblant dans quatre planches divers petits bronzes représentant des animaux et des masques, et dont les figures servent de vignettes et de culs-de-lampe à l'édition royale. La naïveté qui règne dans ces petits sujets, et souvent la perfection avec laquelle ils sont traités, prouvent combien le goût des anciens savait se plier à tous les genres.

Fig. I (*Préf. pag.* 3, 273 *de l'Edition royale.*)

Sphinx grec. Cette espèce de Sphinx se distingue par les aîles et par les mamelles; le Sphinx égyptien était sans aîles : des Sphinx comme celui-ci se trouvent souvent dans les monumens grecs, où ils sont un attribut de Bacchus. Une pareille figure était l'emblême de l'île de Chio, et paraît constamment sur les monnaies de cette île.

Fig. II (*pag.* 71, 278, *t. V de l'Edition royale.*)

Truie votive avec une inscription. La truie fut la première victime qu'on offrit dans les sacrifices. On l'immolait dans les traités de paix, dans les noces, et généralement dans les lustrations et les expiations. Chez les Romains, on sacrifiait une truie

pleine à Hercule et à Cérès avant le douzième jour des kalendes de janvier (*Macr. Sat. III*, 2). Parmi les conjectures nombreuses données pour l'explication de l'inscription, voici celle qui paraît la plus simple :

HERculi VŒsius Marci Libertus.
A Hercule, Vœsius affranchi de Marcus.

On sait que les affranchis joignaient à leur nom propre le nom de leur patron, et que souvent ils prenaient ce nom seul. On en peut voir des exemples dans *Muratori* et dans *Gruter*; ce dernier fait mention de la famille *Vœsia* (*P. CCCLXXIX*, 12).

Fig. III (*ibid. pag.* 4, 273).

Chameau avec un double panier; c'est ce qu'on appelait proprement *Clitellæ*.

Fig. IV (*ibid. pag.* 95, 279).

Biche d'un excellent travail.

T. IV

Tav. 45



PLANCHE XLV.

FIG. I (*pag.* 25, 274, *t. V. de l'Édition royale.*)

Un Amour assis sur le nœud que forment les queues de deux chevaux marins; dans les jambes de ceux-ci on remarque deux Dauphins. Ce joli groupe, d'une excellente exécution, semble offrir l'allégorie de la puissance de l'Amour sur la terre et sur la mer. C'est dans ce sens qu'une épigramme de l'Anthologie le peint tenant une fleur d'une main et de l'autre un Dauphin.

« Cet Amour nu, pourquoi rit-il? pourquoi est-il » tranquille? pourquoi n'a-t-il pas son carquois et » ses flèches de feu? Ce n'est pas en vain qu'il tient » dans sa main un Dauphin et une fleur: dans celle- » ci, il tient la terre, et dans l'autre, la mer ».

FIG. II (*ibid. pag.* 57, 77.)

Deux Mascarons, têtes de tigres. On en conserve au musée de Portici onze autres semblables; ils furent trouvés tous ensemble dans les fouilles de Résine en 1759; ils étaient disposés autour d'un grand réservoir d'eau, ou vivier en quarré long, tout doublé en lames de plomb. A la gueule de chaque tête, correspondait un tuyau en plomb pour servir

à la décharge du réservoir. Ces sortes de Mascarons, employés pour l'écoulement des eaux dans les fontaines ou dans les vasques, prenaient leurs noms des diverses figures qu'on leur donnait; de-là, ces noms de *Sylvains*, de *Marsyas*, d'*Atlas*, de *Chiron* et de *Canthare*, pris de la forme d'un vase, qu'on lit dans plusieurs auteurs. Vitruve dit que l'extrémité des tuiles, servant à l'écoulement des eaux sur les toîts, était en forme de têtes de lion ou d'autres animaux; et, en effet, on a trouvé une grande quantité de ces sortes de tuiles au temple d'Isis à Pompéia. Tout le monde sait que l'usage ingénieux de ces figures, quoique moins général, n'a pas été négligé par l'architecture moderne.

F. I



F. II



F. III



F. IV



F. V



F. VI



PLANCHE XLVI.

FIG. I (*pag.* 42, 43, *t. V de l'Edition royale.*)

MASQUE bachique, clairement désigné par les attributs du Dieu des vendanges, le diadême, le lierre avec ses corymbes, la jeunesse et la gaîté de la figure.

FIG. II (*ibid. pag.* 47, 277.)

Autre masque bachique. Le diadême et les corymbes, la figure même, appartiennent clairement à un sujet Dionysiaque; mais les feuilles longues qui percent à travers les cheveux sont un attribut moins connu, à-moins qu'on ne veuille y reconnaître quelqu'espèce de lierre. Nous pourrions encore faire remarquer que le myrte, le laurier, la palme, et en général toutes les plantes et les fleurs, convenaient à Bacchus, l'un des grands symboles de la fécondité de la nature.

Il est probable que ces deux masques représentent *Acratus*, génie Dionysiaque, plutôt que la divinité principale des orgies.

FIG. III (*ibid. pag.* 43, 277.)

Masque de Silène ou de Satyre. Les oreilles alongées qui semblent tenir de la nature de la

chèvre, appartiennent également à ces deux espèces de suivans de Bacchus. Nous avons fait remarquer, dans ce même volume (*n.° VIII*) et ailleurs, les signes qui les caractérisent.

FIG. IV (*ibid. pag.* 51, 277.)

Autre masque de Silène.

F. I



F. II



F. III

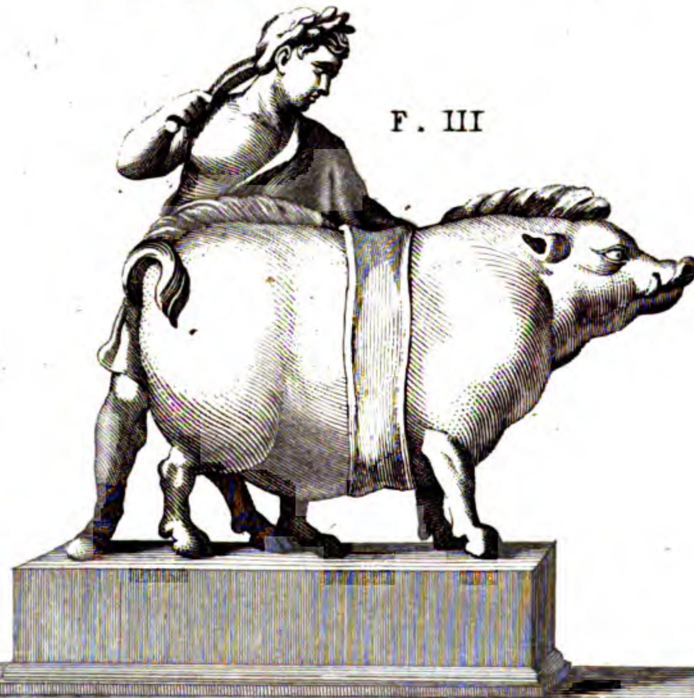


PLANCHE XLVII.

Fig. I (*pag.* 27, 275, *t. V de l'Edition royale.*)

Tête de lion avec un anneau mobile dans la gueule. Cette pièce, trouvée à Portici, était fixée dans une planche, et paraît avoir, suivant l'usage moderne, servi de poignée à une porte ou à un tiroir.

Fig. II (*ibid. pag.* 51 *et* 277.)

Masque tragique d'un très-beau caractère.

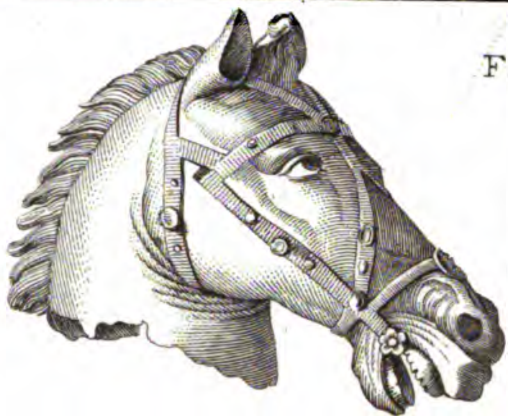
Fig. IV (*ibid. pag.* 63, 278).

Un victimaire avec un sanglier. Cet animal est bien caractérisé par le poil hérissé qui borde l'épine du dos, et par les défenses. La large bande dont il est ceint est la parure du sacrifice. On désignait par ce nom de victimaire les servans du sacerdoce, qui conduisaient et tuaient les victimes; ils étaient nommés encore plus particulièrement *popæ.* On les retrouve dans la colonne Trajane parfaitement semblables au nôtre, nus jusqu'à la ceinture, avec une espèce de tablier, proprement dit *limus.* Ce bronze est très-curieux en ce qu'il représente un sanglier doux et privé. Il n'est point difficile, dit Varron (*de Re. R. III,* 13) de les apprivoiser et

de les engraisser en les tenant dans une garenne. On immolait le sanglier à Jupiter quand on faisait devant lui un serment solennel; c'est le sacrifice que fit Agamemnon en jurant qu'il n'avait point touché à Briséis; c'est celui qui était en usage pour le serment des juges aux jeux olympiques. On sacrifiait aussi le sanglier à Hercule, comme on le voit dans un monument publié par Muratori (*LXII*, 9). La couronne que porte le victimaire pourrait servir à faire connaître la divinité à qui est offert le sacrifice, si cette couronne était plus distincte; on sait que les couronnes des sacrificateurs se faisaient avec les feuillages ou les plantes consacrées à la divinité qu'on célébrait; mais le bronze ne laisse pas distinguer à quel arbre appartiennent les feuilles.

T. IV

F. I





F. II



F. III



PLANCHE XLVIII.

FIG. I (*pag.* 89, 279, *t. V de l'Edition royale.*)

DEUX têtes de chevaux d'un beau travail, garnies de leurs harnois. Nous avons déjà eu occasion de faire quelques remarques à ce sujet (*Peint. t. II, N.° XLIV*).

FIG. *II* (*ibid. pag.* 101, 279).

Un lion, bas-relief. Il ne paraîtra peut-être pas inutile d'observer que la plupart de ces petits bronzes, et particulièrement les masques, servaient d'ornement à d'autres monumens auxquels ils étaient fixés.

FIG. III (*ibid. pag.* 113, 280).

Un bœuf isiaque, *Apis* ou *Mnévis*, d'un excellent travail; il porte sur la tête un croissant, symbole de la grande divinité des Egyptiens, la même encore que la Lune.

FIN DU IV.e VOLUME. — I.er DES BRONZES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

Dans le 4.e Volume des Antiquités d'Herculanum,

TOME I.er DES BRONZES, BAS-RELIEFS ET BUSTES.

S

T

V

Z

Fin de la Table.